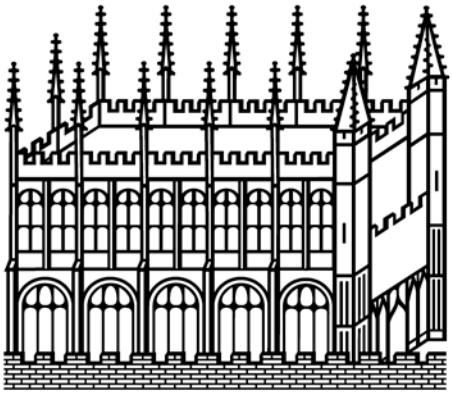


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

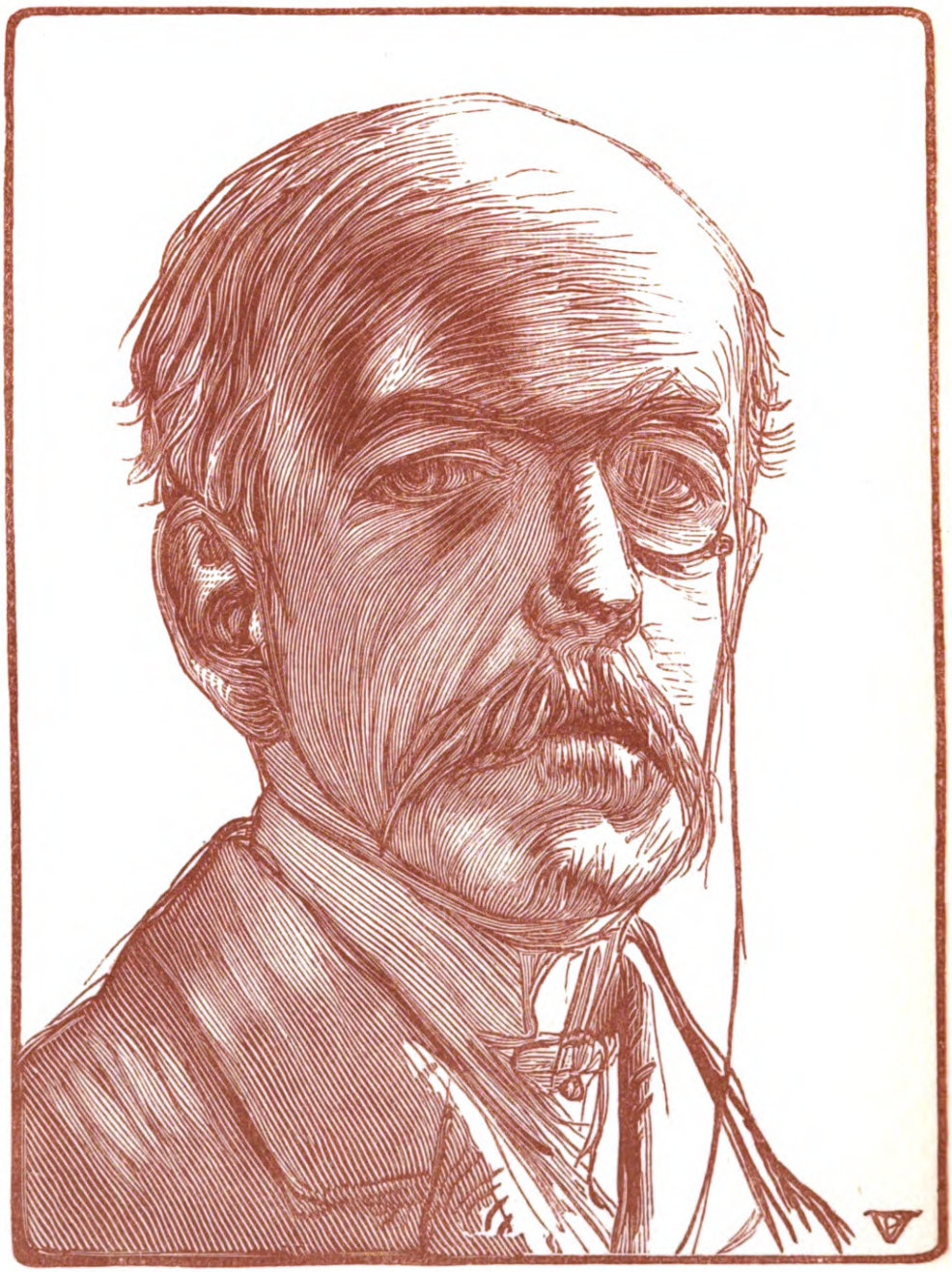
TN2.47441
~~I/K 191 A.t.~~

CONTES DE FRANCE
ET D'ITALIE

EXEMPLAIRE SUR PAPIER DE RIVES

N° 408

58.



HENRI DE RÉGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

—

CONTES DE FRANCE ET D'ITALIE

PORTRAIT DE L'AUTEUR GRAVÉ
SUR BOIS PAR P.-E. VIBERT

PARIS
GEORGES CRÈS ET Cie
LES MAITRES DU LIVRE
3, PLACE DE LA SORBONNE, 3
MCMXII

REPRODUCTION INTERDITE

L'ACACIA

L'ACACIA

Lorsque M. Jules Durant s'éveilla, il devait être de fort bon matin, car, dès qu'il se fut mis sur son séant, les cornes du foulard dont il s'entourait la tête pour dormir ne dessinèrent sur le mur qu'une ombre pâle et incertaine. En effet, les persiennes de la fenêtre, qu'il avait gardée entr'ouverte, ne laissaient pénétrer dans la chambre qu'une lumière encore faible. Elle permettait cependant que M. Jules Durant pût lire distinctement l'heure marquée

au cadran de sa montre. M. Jules Durant y constata qu'il était un peu moins de cinq heures. Cette indication concordait parfaitement avec le silence qui régnait dans la maison. Augustine, la vieille cuisinière, n'était pas encore levée.

Elle ne faisait en cela que suivre l'exemple que lui donnaient les habitants de la paresseuse petite ville de Blinval-sur-Arranche. A cinq heures du matin, Blinval et les Blinvallois reposaient encore d'un profond sommeil. M. Jules Durant avait beau, du fond de son lit, tendre l'oreille aux bruits du dehors comme à ceux du dedans, il n'entendait ni un roulement de charrette dans la rue, ni un claquement de talons sur le trottoir, ni aucun murmure de voix. Seul, le tic tac régulier de sa montre animait la paix matinale de la maison.

Après avoir suivi un instant du regard la marche double des aiguilles, M. Jules Durant allait replacer l'objet sur sa table de nuit, quand un léger souffle d'air lui caressa les narines d'une bouffée de parfum. Au contact odorant, la bonne figure ronde et grasse de M. Jules

Durant s'épanouit d'aise. Il respira avec une attentive gourmandise cette aubaine matinale et printanière. Elle lui rappelait que la belle saison était enfin venue et que, depuis quelques jours, le gros acacia qui dressait, sur la petite place, son tronc rugueux et son feuillage délicat était de nouveau couvert de fleurs. A cette pensée, M. Jules Durant n'y put tenir et, le madras au front, les pans de sa chemise lui battant les mollets, il sauta à bas de son lit et courut, pieds nus, à la fenêtre pour contempler la floraison tant attendue de son arbre favori.

L'acacia de M. Jules Durant était un bel arbre en pleine force et que nourrissait une sève généreuse, ainsi que l'attestaient la riche abondance et le vigoureux parfum de ses fleurs. Avec une fontaine dont le bassin, le plus souvent à sec, s'agrémentait, à son centre, d'un sujet en zinc, il composait le principal ornement de la place Martin-Grivoire, nommée ainsi en mémoire d'un citoyen de Blinval qui s'était illustré dans la politique en siégeant vingt ans à la Chambre sans y avoir jamais ouvert la

bouche, et qui avait doté les Blinvallois de cette fontaine aussi parcimonieuse d'eau qu'il s'était montré lui-même avare de paroles. Cette place Martin-Grivoire, à peu près carrée et de proportions modestes, avait l'honneur d'être encadrée par les demeures des principaux fonctionnaires de Blinval, tandis que la bourgeoisie riche et l'aristocratie du lieu — car Blinval possédait des représentants de ces deux castes — préféraient le quartier dit des « Deux-Ponts », sans doute parce qu'il n'en existait qu'un seul, l'Arranche ayant emporté l'autre un jour d'inondation. Si donc M. Le Varrisseur et M. Rabondois voisinaient aux « Deux-Ponts » avec la baronne de Bourjaud et avec MM. de Contrie et du Beloir, le percepteur des contributions directes, M. Rebin, et le conducteur des ponts et chaussées, M. Frilaine, logeaient place Martin-Grivoire où habitait également le notaire maître Vardat, qui cumulait ses fonctions basochiennes avec le mandat civique de maire de Blinval-sur-Arranche et de conseiller général de l'arrondissement.

M. Jules Durant, accoudé à l'appui de la fenêtre, dont il avait repoussé les persiennes, pouvait, tout en contemplant l'acacia situé presque en face de lui, à un angle du terre-plein de la place, apercevoir à sa droite, en se penchant un peu, les panonceaux de Me Vardat. Ces panonceaux, M. Jules Durant ne les considérait jamais sans un involontaire retour vers le passé et sans une certaine bienveillance. En effet, depuis trois ans que M. Jules Durant était venu s'établir à Blinval, M. Vardat était l'un des Blinvallois avec lesquels il entretenait les relations les plus suivies. De plus, c'était à M. Vardat qu'il devait de s'être logé place Martin-Grivoire et d'être ainsi à portée de jouir, dès les premiers jours du printemps, de la verdure de l'acacia dont il savourait en ce moment avec délices l'odeur fleurie. Néanmoins, malgré le plaisir qu'il prenait à ce régal odorant, M. Jules Durant s'était souvenu qu'il était en chemise et pieds nus, et il avait regagné son lit où il continuait ses réflexions en attendant que la vieille Augustine, dont le pas lourd

rôdait à présent dans la maison, lui apportât son café au lait.

Tout en songeant ainsi avec recueillement aux circonstances déjà lointaines de son arrivée à Blinval, M. Jules Durant remontait insensiblement le cours de son existence et se rappelait les événements qui l'avaient déterminé à choisir cet endroit de la terre plutôt qu'un autre pour y terminer ses jours dans une paix dont la certitude avait été le principal but de sa vie et de ses travaux. C'étaient l'exemple et la leçon paternels qui avaient décidé de la ligne de conduite adoptée délibérément et rigoureusement poursuivie par M. Jules Durant. Lorsque, à quinze ans, il avait vu son père, employé depuis plus de quarante années à la Banque de France, prendre sa retraite avec une pension de deux mille deux cents francs et végéter dans la triste situation du petit rentier parisien à qui ses étroits revenus imposent toutes les privations d'une misère décente mais quotidienne, Jules Durant s'était juré de se préparer de toutes ses forces, pour plus tard,

une vieillesse différente. Non que le jeune Durant souhaitât de s'éteindre dans l'opulence, ce qu'il eût certes accepté sans toutefois le désirer outre mesure. C'étaient là des rêves qu'il laissait volontiers à d'autres. Son ambition était plus modeste et plus facilement réalisable. Jules Durant avait en lui l'étoffe d'un sage. Ses vœux n'allaient pas au delà du désir d'une honnête aisance qui lui assurât, lorsque l'âge serait venu, le repos et la tranquillité. Jules Durant avait donc, d'avance, marqué ainsi une borne à son effort. Il voulait, à soixante ans, posséder, en toute propriété, le capital d'une rente de six mille francs, moyennant quoi, il se faisait fort de n'avoir à se priver de rien et de n'avoir rien à demander à personne. Seulement, pour amasser ces six mille livres de rente, il fallait risquer un enjeu et prendre une résolution héroïque. Jules Durant, s'il voulait avoir quelque chance de réaliser son dessein, devait renoncer à entrer dans une administration publique. L'indépendance de ses vieux jours, il ne pouvait la devoir qu'à

des entreprises privées. Jules Durant ne serait jamais fonctionnaire.

Ce fut en ce renoncement qu'on peut dire qu'il fit preuve d'héroïsme. Il y a un véritable courage, pour un jeune Français, timide et routinier, à sacrifier en vue d'un résultat, en somme problématique, la sécurité des filières administratives. Tel fut pourtant le cas de Jules Durant et il y eut d'autant plus de mérite que la nature ne l'avait doué d'aptitudes pour les carrières libérales. Jules Durant n'avait ni la langue d'un avocat ni la cervelle d'un médecin. Il n'était non plus guère propre aux métiers industriels, à la lutte commerciale. Il lui fallait pourtant chercher sa subsistance dans une des nombreuses professions que l'on pourrait nommer les professions aléatoires, et, pour s'y tirer d'affaire et y réussir, il ne possédait guère les qualités requises.

A dix-huit ans, quand son père mourut, Jules Durant était un gros garçon joufflu, court sur pattes et sans prestance. Ajoutez-y qu'il manquait de bagout et d'entregent. Il ne pouvait compter sur aucun appui. Ses seules

armes étaient sa patience, sa sobriété, son obstination. Notez de plus que, sans être tout à fait un malchanceux, Jules Durant était un peu ce que l'on appelle un « guignard ». Non pas qu'il eût eu à subir de grands malheurs et de véritables catastrophes, mais les événements prenaient un pernicieux plaisir à de minutieux attentats contre sa personne et ses entreprises. Tous ces menus déboires, tous ces petits mécomptes n'étaient pas parvenus cependant à faire de lui un pessimiste. Au contraire, il avait conservé une admirable et naïve confiance envers les hommes. L'excellent Jules Durant ne croyait guère à la malice et à la méchanceté du prochain. Il niait très sincèrement que personne eût jamais cherché à lui nuire, et ne convenait pas qu'on eût jamais usé envers lui de mauvais procédés. Sa parfaite loyauté ne voyait nulle part chez autrui la fourberie ni le mensonge. Plutôt que de reconnaître qu'on lui avait manqué de parole, il excusait le menteur en s'accusant de l'avoir mal compris ou de s'en être mal fait comprendre.

Et, en somme, Jules Durant avait raison d'être et de penser ainsi. La vie, en son ensemble et malgré ses anicroches, ne lui avait pas été particulièrement mauvaise puisqu'il en avait obtenu, en fin de compte, ce qu'il en avait le plus désiré. Certes, il s'était donné du mal. Il avait trimé, sué, couru. Il avait été obligé de contraindre sa nature foncièrement timide et réservée. Il avait sacrifié ses goûts qui eussent été plutôt casaniers. Courtier d'assurances, représentant de commerce, il avait passé la plus grande partie de son temps dans la rue, en courses fatigantes et en démarches ennuyeuses. Doux et timide, il avait dû faire usage de brusquerie et d'insistance. Il lui avait fallu discuter et convaincre. Homme de famille et de foyer, il n'avait connu, pendant quarante ans, que la gargote et le garni. Il était demeuré célibataire par raison et chaste par économie. Oui, mais à tout cela il y avait une compensation. Après tant d'années de travail et de privations, Jules Durant avait réalisé son rêve, ce qui est bien rarement accordé à qui que ce soit,

même lorsque ce rêve est médiocre et raisonnable. A soixante ans, il possédait les six mille francs de rente qui devaient assurer le repos de sa vieillesse, et il avait pu accomplir le projet qui était le complément du programme qu'il s'était tracé : se retirer en province, dans une maison à lui, dans une petite ville tranquille où il pourrait se promener à petits pas, sans risquer d'être bousculé par les passants et d'où, vers le soir, il pourrait sortir, la canne à la main, pour aller faire une promenade à travers champs, en écoutant les oiseaux chanter dans les arbres leur chanson d'adieu, et en mâchonnant une fleurette cueillie au revers du talus!...

A cette pensée, M. Jules Durant s'était retourné dans son lit. Une douce odeur pénétrait dans la chambre. Décidément l'acacia embaumait. A son parfum se mêlerait bientôt l'agréable arome du café matinal, qu'Augustine ne tarderait pas à apporter. Et M. Jules Durant écoutait avec plaisir le bruit du balai d'Augustine dans l'escalier. M. Jules Durant en éprou-

vait une véritable satisfaction. Cet escalier était « son escalier » ; cette maison était « sa maison » ! Recroquevillé sous les draps, il goûtait une égoïste sensation d'escargot dans sa coquille. Il était propriétaire d'un immeuble comme son voisin et ami le notaire Vardat. C'étaient les deux logis les mieux situés de la place Martin-Grivoire, les plus proches de l'acacia. Qu'il avait donc eu raison de venir s'établir à Blinval et comme il se félicitait du hasard qui l'y avait amené !

Car c'était le hasard qui avait fait de M. Jules Durant l'un des notables citoyens de Blinval. Résolu à quitter Paris, il s'était ouvert de son projet à son vieil ami Leroux. Leroux, chef de rayon au *Bon Marché*, aurait bien voulu faire de même, d'autant que, s'il lui arrivait jamais de pouvoir lâcher la boîte, il savait bien où il irait planter ses choux. Il connaissait un bijou de petite ville appelée Blinval, quelque chose de coquet et de frais, dans un pays de jardins et de bois et pas trop loin de Paris encore. C'est là qu'il ferait bon vivre et se reposer,

mais, quand on a de la marmaille et une femme qui veut faire la dame, est-ce qu'il y a moyen de mettre un sou de côté ? Cette conversation frappa vivement Jules Durant. En revenant de chez Leroux, son parti fut pris. En route, il acheta un indicateur des chemins de fer. Au haut d'une page, il avait trouvé le nom de Blinval, s'était reporté à l'horaire et, le surlendemain, il prenait son billet pour cette destination. Seulement l'excellent Jules Durant ne s'était pas aperçu que le Blinval vers lequel il se dirigeait était précédé sur l'indicateur de plusieurs autres localités du même nom orthographiées un peu différemment, dont la liste occupait le bas de la page précédente et parmi lesquelles figurait le Blainval préconisé par le sieur Leroux ! Ce qui fit qu'en approchant de son Blinval à lui, M. Jules Durant fut quelque peu étonné de ne pas découvrir les jardins et les bois dont lui avait parlé son ami Leroux.

Néanmoins, tel qu'il était, le Blinval où le sort l'avait conduit plut, dès d'abord, à M. Jules Durant, qui n'apprit son erreur que plus tard,

par une lettre narquoise de Leroux, laquelle ne fut pas très à son goût et mit fin aux relations des deux amis, Durant y ayant répondu assez vertement. Blinval-sur-Arranche valait bien les autres Blinval, et puisqu'il avait trouvé celui-là, il s'en tiendrait à sa trouvaille !

Il y a, dans toute la France, d'innombrables petites villes qui sont charmantes. Selon la région, que ce soit en plaine ou dans la montagne, auprès d'une rivière ou au bord de la mer, au milieu des bois ou des prairies, au flanc d'un coteau ou au creux d'une vallée, elles ont chacune leur grâce particulière et offrent au passant quelque aspect pittoresque ou engageant. Elles donnent l'idée d'y vivre quelques jours ou longtemps. Elles demeurent dans la mémoire et y laissent une agréable image. Or, parmi toutes les petites villes de France, Blinval est peut-être l'une des seules qui réalisent le miracle d'être absolument dépourvues de toute espèce d'intérêt. Cette qualité spéciale lui vient non seulement d'elle-même, mais encore du pays où elle est située.

Blinval occupe un site d'une médiocrité vraiment exceptionnelle. Dès ses approches, cette médiocrité commence à se faire sentir. Aux alentours de Blinval, la couleur de la terre est vilaine, le feuillage des arbres est maigre, leur forme disgracieuse. L'horizon est dénué de toute harmonie. La rivière, que suit la ligne du chemin de fer, fait des courbes gauches et mal tracées. Elle roule une eau opaque et glaiseuse. Les fermes dispersées dans la campagne y sont mal posées. Quant à Blinval même, il est en parfait accord avec tout ce qui l'entoure.

Imaginez une petite ville de trois mille huit cents habitants et sans aucune sorte de pittoresque ; des rues quelconques, bordées de maisons sans caractère, sans âge et sans particularités. Blinval ne compte pas d'autres édifices que sa gare, son hôtel de ville, ses écoles et son église moderne, rebâtie, il y a une trentaine d'années, par un architecte ignare qui en a fait une chose insignifiante et vulgaire, avec un autel de la rue Saint-Sulpice et des vitraux couleur d'urine. Ah ! elle n'a rien, l'église de

Blinval, de ce charme intime que possède la plus pauvre église de village en son humble parure de vieille pierre et de plâtre usé ! D'ailleurs, non seulement Blinval n'a pas d'église ancienne, mais encore on n'y rencontre aucun vestige du passé. Pas un vieux pont, pas un bout de vieux mur, pas un débris de tour, pas un reste d'ancien logis, pas une enseigne amusante, pas une ruelle tortueuse, pas une antique borne ébréchée ! Blinval ne contient exactement aucun souvenir d'autrefois. On semble l'avoir acheté, de toutes pièces, dans une fabrique au rabais, où il aurait été exécuté avec des laissés pour compte. On dirait qu'on l'a placé là, n'importe comment, pour s'en débarrasser. Il ne se rattache à rien. Il n'a même pas ces gentilles coquetteries que montrent parfois les villes neuves et qui leur font pardonner leur nouveauté.

Et néanmoins, M. Jules Durant se souvenait non sans plaisir de son arrivée à Blinval. Plus de trois années s'étaient écoulées depuis le jour où, après s'être enquis à l'hôtel de l'étude du

notaire, il avait, pour la première fois, sonné à la porte de Me Vardat. Ce coup de sonnette avait été son premier acte décisif de rentier, et, chaque fois qu'il retournait chez Me Vardat, il éprouvait de nouveau cette impression d'indépendance et de bien-être. D'ailleurs, M. Vardat l'avait séduit dès l'abord par la rondeur et la bonhomie de son accueil qui contrastaient avec l'aspect cossu et sérieux du cabinet de travail où le notaire donnait ses audiences. Lorsque M. Jules Durant avait exposé à M. Vardat son intention d'acquérir une maison à Blinval et de s'y fixer, le notaire l'avait fort encouragé à mettre ce projet à exécution. Le séjour de Blinval était tout à fait le séjour qui convenait à un homme comme M. Jules Durant, et M. Vardat avait vanté les avantages de la petite ville qu'il avait l'honneur d'administrer municipalement. Blinval offrirait à son nouvel hôte toutes les ressources désirables et même certaines distractions de société qui n'étaient pas à dédaigner. Les familles de Blinval étaient accueillantes et M. Jules Durant ne

manquerait pas de s'y créer de cordiales relations. De plus, Blinval n'était qu'à trois quarts d'heure en chemin de fer de Saint-Granvier. A Saint-Granvier, il y a une très belle salle de théâtre où des troupes de passage donnent souvent des représentations très appréciées, et les bals de la Préfecture sont réputés. Enfin, l'élégante station thermale de Journy-les-Bains est également à proximité. Certes, M. Jules Durant ne pourrait trouver mieux que Blinval pour y établir ses pénates et Me Vardat l'y aiderait de toute son expérience professionnelle.

M. Jules Durant avait été fort satisfait de cette première entrevue avec M. Vardat. Dès le lendemain, il avait commencé la visite des immeubles que lui avait indiqués le notaire. De toutes les maisons qu'il examina, celle de la place Martin-Grivoire lui plut davantage. Elle était de bonne apparence, quoique modeste, bien distribuée et d'un prix abordable. Certes, M. Jules Durant eût peut-être souhaité qu'elle comportât un petit jardin, mais les jar-

dins manquaient à peu près complètement à Blinval. Les Blinvallois n'avaient pas l'âme rustique. Seule la baronne de Bourjaud, aux « Deux-Ponts », entretenait une serre où elle cultivait des plantes grasses, ce qui était, sans que l'on sût bien pourquoi, un éternel sujet de plaisanteries sur son compte. Du reste, Blinval ne possédait pas le moindre square, pas la moindre promenade ombragée. Quand les Blinvallois voulaient prendre l'air, ils l'allaient respirer sur la grand'route. Ce dédain botanique était un trait du caractère local. Le seul arbre de la ville était l'acacia de la place Martin-Grivoire. M. Jules Durant en jouissait de sa fenêtre. Enfin l'acte de vente de la maison fut passé. Les quelques aménagements nécessaires exécutés, M. Jules Durant l'avait meublée sommairement, et, un mois après son arrivée à Blinval, le nouveau propriétaire s'y était installé. Ce jour-là, il fut invité chez les Vardat. M^me^ Vardat qui, en même temps que la femme la plus élégante de Blinval, passait aussi pour en être la ménagère la plus accom-

plie avait bien voulu céder à M. Jules Durant sa cuisinière Augustine qui devenait trop vieille pour le service d'une maison aussi considérable que celle des Vardat, mais qui était parfaite pour tenir le ménage d'un célibataire.

Si M. Jules Durant conservait bon souvenir des débuts de son séjour à Blinval, il ne pouvait, tout de même, s'empêcher de reconnaître qu'il s'y était senti quelque peu dépaysé et qu'il n'était pas sans y avoir éprouvé quelque ennui. Les journées lui avaient souvent paru longues, de son lever à son coucher, de l'heure où Augustine lui apportait son café au lait à l'heure où elle lui montait sa boule d'eau chaude. En dehors de M. et M^me^ Vardat, M. Jules Durant ne connaissait personne à Blinval. Sur le conseil de M. Vardat, il avait fait quelques visites qui lui avaient été poliment rendues, mais les relations en étaient demeurées là. Avant d'être adopté par les Blinvallois, il fallait que M. Jules Durant accomplît son stage. Du reste, M. Jules Durant n'était pas autrement fâché de sa solitude. Il

était venu à Blinval pour y vivre tranquille et il y vivait dans une paix parfaite. Comme on était en hiver et que le temps était mauvais, M. Jules Durant passait de longues heures à sa fenêtre à contempler le cailloutis de la place Martin-Grivoire, et c'était dans ses contemplations hivernales qu'il avait commencé à lier amitié avec son voisin l'acacia.

Ce fut par un jour de vent que M. Jules Durant ressentit pour l'acacia de la place Martin-Grivoire un sympathique intérêt. Une véritable tempête s'était déchaînée sur Blinval. La bourrasque emplissait la ville d'une rumeur gémissante, détraquait les girouettes, disloquait les volets, arrachait des tuiles et confinait dans leurs maisons les Blinvallois ahuris. Aucun passant ne s'aventurait dans les rues et la place Martin-Grivoire était encore plus déserte que de coutume. M. Jules Durant, pour s'occuper, avait essayé de lire son journal, mais le fracas de l'ouragan lui causait des distractions continuelles. De son fauteuil, qu'il avait poussé vers la fenêtre afin d'y voir plus clair,

M. Jules Durant considérait alternativement le ciel chargé de nuages et les tourbillons de poussière qui se formaient sur la place ; mais bientôt l'acacia accapara toute son attention. Le pauvre arbre en voyait de dures. Son tronc secoué tremblait aux rafales. Ses grosses branches s'agitaient en geignant et ses petites se démenaient avec une véritable frénésie comme pour demander secours. Parfois, on eût dit que le vent allait le déraciner ou le briser et M. Jules Durant, peu à peu, se passionnait pour cette lutte. Elle lui semblait confusément une image des difficultés de sa propre vie, et quand l'arbre avait résisté à quelque bel assaut aérien, il en éprouvait une vague fierté et était sur le point d'applaudir à cette défense héroïque.

D'ailleurs, l'acacia s'obstinait vaillamment et faisait bonne contenance. Il se comportait adroitement et courageusement. Il semblait doué d'intelligence. Il soutenait avec conviction les attaques de son ennemi invisible. Les péripéties de ce combat singulier avaient duré

assez longtemps et M. Jules Durant les avait suivies avec une attention sans défaillance, jusqu'à l'heure où la nuit était tombée et où la vieille Augustine avait apporté la lampe. Jamais une journée n'avait passé pour M. Jules Durant avec une pareille rapidité, et toute la nuit il rêva du spectacle qu'il venait d'avoir sous les yeux. Aussi dormit-il assez mal et s'éveilla-t-il à plusieurs reprises en croyant entendre le craquement décisif. Le matin, à peine réveillé, son premier soin fut de courir à la fenêtre. Oh bonheur ! l'acacia était toujours debout! Il avait bien perdu quelques branchettes, mais l'avantage lui restait. Quant au vent, il était parti et avec lui il avait emmené les sombres nuages qui, la veille, lui faisaient cortège et qui se bousculaient en désordre dans le ciel au-dessus de Blinval. A présent, un clair soleil d'avant printemps faisait de son mieux pour égayer la triste petite place Martin-Grivoire. L'acacia triomphant y chauffait son tronc meurtri et étendait sur l'azur ses branches endolories. Et M. Jules Durant avait éprouvé

à ce spectacle une véritable joie. Son cœur s'était dilaté d'aise. Il aurait voulu clamer cette victoire dans tout Blinval. Maintenant, il y avait un ami.

Aussi fut-ce pour lui une véritable fête quand, quelques semaines après, l'acacia commença à se couvrir de feuilles. Avec quelle sollicitude attentive M. Jules Durant n'avait-il pas suivi les progrès du héros de la place Martin-Grivoire ! Mais son enthousiasme fut à son comble lorsqu'au feuillage se mêlèrent de belles grappes de fleurs parfumées. Il ne se lassait pas de les admirer, et, pour en mieux respirer l'odeur, il gardait sa fenêtre ouverte pendant la nuit, ce qui contrariait ses principes d'hygiène, mais il s'en remettait à son madras du soin de le garantir des fraîcheurs nocturnes. Cette imprudence pouvait avoir pour conséquence quelque bon rhume de cerveau, mais l'amour a toujours fait commettre des folies, et c'était de l'amour que Jules Durant éprouvait, sous une forme inattendue, pour ce bel acacia, paré de fleurs comme une fiancée et qui lui

présentait ses bouquets odorants. Aussi, l'époque de la floraison passée, M. Jules Durant ne cessa-t-il de témoigner sa reconnaissance à l'objet de son amour. L'été, plus d'une fois, dans les mois de sécheresse, M. Jules Durant, en amoureux attentif, sortit, pendant la nuit, de son logis, pour aller arroser le pied de son arbre chéri. Il faisait cela en se cachant, car il craignait que la vieille Augustine se moquât de lui et il serait mort de honte si M. Vardat l'avait surpris dans cette occupation agreste.

M. Jules Durant, en effet, avait essayé, à plusieurs reprises, de communiquer au notaire son admiration pour l'acacia de la place Martin-Grivoire, mais M. Vardat avait fait la sourde oreille aux insinuations, d'ailleurs voilées, de son client, administré et ami. Loin d'apprécier à sa juste valeur l'arbre solitaire de Blinval, il le considérait plutôt comme une anomalie fâcheuse qu'une bonne voirie eût pris à cœur de faire disparaître. A quoi rimait, sur la correcte place Martin-Grivoire, cet acacia poussé là, on ne savait comment ni

pourquoi? Si encore il avait eu son pendant, le goût si français pour la symétrie eût été satisfait. Et M. Vardat haussait dédaigneusement les épaules. Qu'on lui parlât plutôt de la fontaine sans eau, de son bassin à sec avec son sujet en zinc; c'était là un monument digne de Blinval! Aucune de ces deux opinions ne correspondait à celles de M. Jules Durant. La fontaine lui était indifférente et il adorait l'acacia. Comme tous les amoureux, M. Jules Durant était timide. Il s'était donc contenté de garder pour lui ses sentiments, mais il fallait bien toute l'autorité du notaire pour que celui-ci ne fût pas déconsidéré aux yeux de M. Jules Durant par une pareille façon de penser.

C'était en effet un homme important que Me Vardat, et il occupait à Blinval une situation prépondérante. Ayant acheté, une quinzaine d'années auparavant, une des deux études de la ville, il l'avait amenée à un haut degré de prospérité. Peu à peu le notaire rival avait vu diminuer sa clientèle. Son étude était à présent presque abandonnée. Toutes les affaires lucra-

tives passaient à Me Vardat et son confrère, Me Pénissier, ne conservait plus que des broutilles. De toute la société aristocratique et bourgeoise de Blinval, seule la baronne de Bourjaud était demeurée fidèle à Me Pénissier. Cette dame, qui avait pour passion dominante la culture en serre des cactus, des aloès et autres plantes grasses et piquantes, manifestait une sympathie intraitable pour Me Pénissier dont le principal souci était une collection minéralogique qu'il comptait laisser après lui à l'ingrate ville de Blinval, qui n'en avait d'ailleurs que faire. Absorbé par ses classifications et ses étiquetages, Me Pénissier ne déployait à sa fonction qu'une activité médiocre, tandis que Me Vardat était un esprit plein de ressources et d'expédients. L'aspect des deux notaires contrastait autant que leurs caractères. M. Pénissier était un long vieillard sec et méticuleux. M. Vardat était un gaillard robuste et important, malgré ses manières onctueuses. Son air jovial et bon vivant inspirait la confiance. M. Vardat était considéré par tous les Blinval-

lois comme une des fortes têtes de la localité. Blinval était fier de son notaire et M. Vardat faisait de louables efforts pour justifier cette estime qu'on ne lui marchandait pas.

Un des points qui valaient le plus de considération à M. Vardat était sa manière de dépenser son argent. M. Vardat s'entendait, comme on dit en province, à faire danser les écus. Or, la grosse bourgeoisie et la petite aristocratie qui formaient la société de Blinval s'adonnaient aux pratiques de la plus stricte économie. Les familles aisées de Blinval ne s'accordaient guère de luxe et de superflu. Les Blinvallois ne donnaient aucunement dans la dissipation et montraient même plutôt quelque penchant à l'avarice. La tenue des meilleures maisons blinvalloises était fort serrée, le mobilier y était médiocre, la table parcimonieuse. Les femmes s'habillaient avec mauvais goût, mais avec simplicité, et les modes de Paris ne parvenaient à Blinval qu'avec des modifications qui les faisaient cesser d'être dispendieuses. Il suffisait d'assister, le dimanche, à la sortie de

la grand'messe pour se rendre compte que les dames de Blinval ne devaient pas faire de bien grosses notes chez leurs couturières. Mais si telles étaient les mœurs de Blinval, par une singulière et inexplicable contradiction, tout ce que les Blinvallois et les Blinvalloises eussent blâmé chez eux-mêmes, ils l'acceptaient sans restriction et sans envie de la part du ménage Vardat. Bien plus, d'une façon de vivre si différente de la leur, ils concevaient une sorte d'admiration.

Que les Vardat eussent la maison la mieux meublée et la mieux entretenue de tout Blinval, une maison qui possédait une salle de bains du dernier modèle, des cabinets à l'anglaise et un calorifère perfectionné, cela paraissait tout naturel, de même que personne ne s'étonnait de savoir que la cuisine était pratiquée chez les Vardat avec un remarquable souci de gourmandise et de raffinement. Les mets fins, les primeurs les plus recherchées paraissaient, au su et à l'approbation de tout Blinval, sur la table des Vardat. Les meilleurs vins y mon-

taient d'une cave bien garnie. Les Vardat faisaient venir du dehors toutes sortes de spécialités, car M. Vardat était gourmet et Mme Vardat était fine bouche. Mme Vardat, petite personne mignarde et prétentieuse, assez jolie encore, de santé assez délicate, se servait du prétexte de cette santé pour se dispenser des corvées de sa situation. Elle se plaignait souvent de fatigues, de migraines et de vapeurs, restait des semaines entières étendue sur son canapé, vêtue de peignoirs élégants, entourée de journaux de modes et de romans. Sa toilette l'occupait beaucoup et elle réalisait des merveilles de goût et de distinction. Elle commandait ses toilettes à une grande maison de Paris. Elle portait des chapeaux charmants dont la variété et l'élégance étaient un des sujets de conversations de Blinval. Le plus incroyable, c'est que personne ne lui reprochait son luxe et sa coquetterie. Rien ne semblait trop bon ni trop beau pour les Vardat.

En cela, M. Vardat partageait le sentiment de sa femme et de tout Blinval. Les vêtements du notaire Vardat étaient de coupe

irréprochable. Il se montrait toujours ganté de frais et portait à ses cravates des épingles de prix. Comme il était chasseur, il louait aux environs un vaste terrain de chasse où le menait une jolie charrette anglaise, traînée par un cheval vif qu'il conduisait avec maîtrise. Il possédait de beaux fusils, des chiens bien dressés et, quand il se rendait à la gare, pour aller à Saint-Granvier où il passait souvent la journée pour ses affaires et quelquefois la nuit pour ses plaisirs (se chuchotait-on avec indulgence à l'oreille), son nécessaire de voyage en maroquin noir et sa lourde valise en peau de truie attiraient l'admiration, sans que quiconque trouvât à redire à cet épicurisme peu dissimulé.

Blinval donc, tout entier, applaudissait à la large façon de vivre de son maire et de son notaire. En ces deux fonctions Me Vardat inspirait une confiance illimitée. Son conseil municipal lui obéissait au doigt et à l'œil. Sa clientèle suivait aveuglément ses conseils. En matière de vente et d'achat, de donation et de

testament, l'opinion de M. Vardat faisait loi. Bien plus, la plupart de ses clients s'en remettaient entièrement à ses lumières pour l'administration de leur fortune. Des capitaux considérables étaient déposés entre ses mains. Il était, pour ainsi dire, une sorte de surintendant des finances de Blinval. Sa réputation même s'était répandue aux environs. M. Vardat exerçait son prestige même sur les châteaux d'alentour et il n'était pas rare de voir, arrêté à la porte de l'étude, le phaéton du baron Plantier ou l'antique calèche de la marquise douairière de Barcoulan, à moins que l'on n'entendît gratter du sabot, attaché par la bride au tronc de l'acacia, le gros alezan de M. Dupanat, le propriétaire de l'établissement thermal de Journy-les-Bains.

Tel était l'entraînement général qu'exerçait M. Vardat et auquel il eût été bien difficile que résistât M. Jules Durant, d'autant plus que Me Vardat s'était montré fort complaisant avec lui, quand il était venu s'établir à Blinval. Aussi Jules Durant n'avait-il pas tardé à se

conformer à l'usage universel en priant M. Vardat de vouloir bien accepter le dépôt, la garde et le maniement de ses fonds. Le notaire n'avait montré aucun empressement à consentir à la demande de M. Jules Durant, de sorte que M. Jules Durant avait dû revenir à la charge pour que Vardat lui rendît ce service. Le docile Jules Durant sentait bien qu'il ne serait pas un véritable Blinvallois tant qu'il n'aurait pas accompli cette formalité financière, et puis la politesse voulait qu'il insistât auprès du notaire. S'abstenir de déposer ses fonds chez M. Vardat eût été, en quelque sorte, adopter envers lui une attitude hostile. Jules Durant se serait trouvé ainsi dans un cas fâcheusement exceptionnel. C'est pourquoi il se sentit plein d'aise quand il eut remis à M. Vardat sa petite fortune. Cette remise lui valut une seconde invitation à dîner du notaire, où la notairesse se montra dans le déshabillé le plus galant. Désormais Jules Durant était un véritable Blinvallois et par conséquent un admirateur de plus des faits et gestes de M. Vardat.

Cette admiration, d'ailleurs, était sincère. Que M. Vardat n'aimait-il les acacias ! C'était la seule chose que lui reprochât M. Jules Durant.

Si M. Vardat était considéré dans tout Blinval comme le parangon des maîtres et comme le phénix des notaires, deux voix cependant manquaient à cet unanime concert de louanges. Oui, M. Vardat comptait deux détracteurs. L'un était son confrère M. Pénissier ; l'autre, la vieille Augustine. Or, M. Pénissier n'y allait pas de main morte dans l'appréciation qu'il faisait du « sieur Vardat ». Quand un des rares clients de l'étude Pénissier s'avisait de prononcer le nom de M. Vardat, M. Pénissier avait peine à contenir son sentiment. « Vardat, disait-il, c'est bien simple, il finira au bagne. Laissons-le suivre sa route, mon ami, et nous verrons au bout la belle culbute. » Et M. Pénissier regardait sa vitrine minéralogique, comme s'il se préparait à y étiqueter le petit caillou qui devait, un jour ou l'autre, provoquer le faux pas de son ennemi.

Quant à la vieille Augustine, elle était moins

catégorique, seulement, elle avouait que M. Vardat, chez qui elle avait servi, ne lui « revenait pas ». « Il n'est pas si bon homme que ça, voyez-vous, monsieur Durant, disait-elle, votre Vardat ! Il a beau faire le gentil et le bon apôtre, on ne trompe pas une vieille pie comme moi. Ah ! il a du vice, allez, notre maire, et pas commode, quand il s'y met. Tenez, moi qui vous parle, je l'ai vu traiter cette pauvre petite Mme Vardat comme une malheureuse. Il s'agissait de je ne sais quoi, de ce maudit argent, pardi ! Il fallait le voir gueuler, M. Vardat ! Même que la petite dame s'est « revipée » et lui a crié qu'il était une canaille. Ça, je ne sais pas si c'est vrai, mais ça pourrait bien être. Il y en a, des canailles, et tout le monde n'est pas une bonne pâte d'homme comme vous. »

M. Jules Durant sourit en se rappelant les propos d'Augustine. Ils n'étaient pas de force à ébranler l'admiration qu'avec tout Blinval il professait pour M. Vardat. Mais, un jour ou l'autre, il saurait bien fermer la bouche à la vieille bonne, avec ménagement, du reste, car

TAYLOR INST. OXFORD

elle faisait de l'excellente cuisine et le café merveilleusement. A ce moment même, Augustine frappait à la porte et entrait en tenant à la main un plateau sur lequel était placé le petit déjeuner de son maître. Quand elle eut posé le plateau sur le guéridon, elle attendit la question inévitable que lui adressait, chaque matin, M. Jules Durant en s'accotant à son oreiller et en égalisant les pointes de son madras :

— Eh bien, Augustine, quoi de nouveau aujourd'hui ?

Augustine, avec un geste qui lui était coutumier, souleva la lourde poitrine qui ballottait dans son caraco du matin :

— Du nouveau, pour sûr, monsieur, que je n'en sais guère, car vous ne voudriez pas que ça en soit, si M. Vardat va prendre le train de dix heures pour Saint-Granvier. Il a crié tout à l'heure à Pierre d'atteler la charrette anglaise. Je l'ai entendu par-dessus le mur de la cour. Ah ! ce qu'il est agité depuis quinze jours, M. Vardat ! C'est la troisième fois de cette

semaine qu'il va à Saint-Granvier. Qu'est-ce qu'il peut bien fricoter là-bas, ce vieux pantin ! Peut-être bien, après tout, qu'il va voir des belles, les hommes sont si bêtes !

M. Jules Durant avait mis deux morceaux de sucre dans sa tasse. Les cornes du madras s'agitèrent sur son front. L'odeur du café chaud se mêlait agréablement au parfum de l'acacia. M. Jules Durant se sentait tout guilleret, ce matin-là.

— Hé ! Hé ! Augustine, vous pourriez dire vrai. M. Vardat a encore bon pied, bon œil.

Par une de ces contradictions qui lui étaient familières, Augustine haussa les épaules et regarda son maître avec dédain :

— Non, tout de même, vous ne me ferez pas croire que M. Vardat court la gueuse. Il a d'autres chats à fouetter. Il y a du grabuge dans la maison, fiez-vous-en à moi, monsieur Durant. Je le sais par Félicie, la femme de chambre de Madame. Madame a des crises de nerfs tous les jours. Elle pleure et fait le train. Elle grince pour une porte qu'on ferme, pour n'importe

quoi qu'on laisse tomber, que c'est une vraie bénédiction. Aussi je parierais bien que M. Vardat n'a pas le cœur à la rigolade. Sa petite dame lui cause trop de tintouin, sans compter qu'il paraît que M. Pénissier lui fait des ennuis par rapport à la successien Darambon. Mais il s'en tirera, le vieux renard, il est malin, quoique M. Pénissier et Madame lui en fassent voir de grises. Tenez, je ne serais pas étonnée qu'il soit allé à Saint-Granvier chercher quelque grand médecin. On ne peut pas laisser une épouse dans un pareil état. Elle ne peut rien supporter. C'est pas des femmes comme nous, voyez-vous, ces dames-là, monsieur Durant!

M. Jules Durant acquiesça à cette assimilation qui l'identifiait à un sexe auquel pourtant il n'avait aucun droit, mais Augustine le toisa d'un air mécontent. Elle aurait voulu que M. Durant prît une part plus active à la conversation. Or, M. Durant semblait distrait. Certes, parler seule est agréable, mais il est plus agréable encore de couper la parole à un interlocuteur. Augustine s'impatienta :

— Qu'est-ce que vous avez donc à renifler comme cela, c'est-il que mon café ne sent point bon ? Ah ! mais, j'y suis, c'est votre « agacia » qui vous tracasse. C'est vrai qu'il est beau, cette année, mais je ne peux pas cependant en sucrer votre café. Allons, ne laissez pas refroidir votre déjeuner. Il est déjà huit heures et demie. Ah ! c'est agréable de faire la grasse matinée et d'avoir des rentes !

Et la vieille Augustine s'en alla, en jetant un coup d'œil sévère vers la fenêtre et vers « l'agacia » qui épanouissait ses bouquets de fiancée et sur lequel un oiseau posé chantait.

Rien, dans la journée qui succéda à cette matinée, ne pouvait laisser prévoir l'événement qui devait frapper d'une douloureuse stupeur le brave Jules Durant. Après avoir pris comme d'habitude son repas d'onze heures dans sa salle à manger et fumé sa pipe en sirotant, les coudes sur la table, un petit verre de rhum,

M. Jules Durant était allé dans le vestibule chercher sa canne à pêche, sa boîte à vers et son filet à poisson. Il devait rejoindre le percepteur, M. Rebin, qui l'avait invité à venir faire une petite partie de pêche en sa compagnie sur les bords de l'Arranche. Rebin le percepteur était, avec Jules Durant, le seul pêcheur de Blinval. Un certain nombre de Blinvallois avaient essayé, jadis, de s'adonner à ce divertissement inoffensif, mais ils avaient dû y renoncer, l'un après l'autre, à cause du manque absolu de poissons dans les eaux de l'Arranche. La rivière était vraiment déserte de tout hôte écailleux. Après de longs et infructueux efforts, il avait bien fallu reconnaître cette pénurie. Peu à peu, les plus enragés abandonnèrent leurs postes favoris. Une à une, les cannes à pêche de Blinval rentrèrent dans leurs étuis. Les hameçons se rouillaient sur la planchette. Désormais, les vers de terre et les mouches pouvaient considérer Blinval comme un séjour sans danger et y vaquer impunément à leurs occupations souterraines et aériennes.

Seul, le percepteur Rebin maintenait la tradition qui veut que toute rivière soit pourvue d'un pêcheur à la ligne. L'habitude de percevoir l'impôt sur les bourses les plus rebelles et d'en avoir toujours le dernier mot ou, plus exactement, le dernier sou, avait développé en lui une fermeté de caractère exceptionnelle. Rebin s'était juré de prendre du moins un poisson dans l'Arranche et il avait entraîné le docile Jules Durant dans cette chimérique gageure. Mais Jules Durant était un pêcheur occasionnel qui ne venait que de temps à autre jeter dans l'onde avare son liège inutile, tandis que Rebin ne manquait pas un jour à faire de longues stations au bord de l'eau. Cette assiduité, loin d'être un sujet de plaisanterie pour les Blinvallois, leur inspirait au contraire une grande estime pour le percepteur Rebin, surtout depuis qu'un inspecteur des finances facétieux, comme il y en a même dans cette grave corporation, n'ayant, lors de sa tournée, trouvé Rebin ni à son bureau ni à son domicile, avait pris le parti de venir le relancer au bord de la

rivière et de n'en pas trouver plus mal tenus les comptes de ce percepteur dont il partageait la passion piscicatoire. Donc son goût pour la pêche ne nuisait nullement à Rebin dans l'esprit de ses concitoyens. On aime à Blinval les gens qui ont de la suite dans les idées et qui montrent de l'entêtement. Rebin n'était pas seulement un obstiné, c'était un apôtre et il avait convaincu Jules Durant d'acheter une canne à pêche et une ligne. Jules Durant était son premier disciple.

Jules Durant, son roseau sur l'épaule, était allé retrouver Rebin. En passant devant l'acacia, il l'avait encore regardé avec amour et il avait familièrement flatté de la main sa bonne écorce. Cela fait, il s'était dirigé vers l'Arranche et il s'était installé au bord de l'eau avec Rebin, en fumant sa pipe, tandis que l'héroïque Rebin se privait de sa cigarette pour ne pas perdre de vue, un seul instant, le bouchon révélateur. Pendant les longues heures de leur faction riveraine, les deux hommes avaient échangé de rares paroles. Une fois, il sembla à Rebin que

le bouchon plongeait, mais cette fausse alerte n'eut pas de suites. De cette déconvenue, d'ailleurs, le patient Rebin n'avait montré aucune mauvaise humeur. Un espoir indéfectible le soutenait. Il y a toujours un poisson dans une rivière et Rebin avait la conviction profonde que ce poisson, un jour ou l'autre, scintillerait hors de l'eau au bout de sa ligne. Serait-il gros ou petit, ce poisson, c'est ce qui importait peu à Rebin. Ce qu'il voulait, c'était rendre à l'Arranche l'honneur qu'elle avait perdu et donner aux Blinvallois une raison de plus d'être fiers de leur rivière à qui nul cours d'eau de France ne pourrait désormais plus rien reprocher! Et Rebin, tout en escomptant le triomphe de sa persévérance, se consolait aisément, par la certitude qu'il en avait, qu'il fût encore différé!

Cependant, six heures ayant sonné au hideux clocher de l'église, les deux hommes avaient rangé leurs ustensiles et repris le chemin de Blinval. Tout en marchant, Jules Durant pensait tendrement à l'acacia. C'était vers le soir

que le parfum de ses fleurs se dégageait le plus fortement. M. Jules Durant pressait le pas, car il se sentait de plus de l'appétit. Côte à côte avec le percepteur Rebin qui sifflotait une marche militaire, ils traversèrent le quartier des Deux-Ponts, remontèrent la rue Croisée, et, comme la demie tintait à la mairie, ils débouchèrent sur la place Martin-Grivoire.

Ainsi que l'on pouvait s'y attendre de la part d'un amoureux, le premier coup d'œil de M. Jules Durant fut pour son cher acacia. Bien souvent il y avait pensé pendant cette journée de pêche. Il en comparait l'ombrage fleuri à la maigre feuillaison du saule rabougri auprès duquel il avait déposé sa boîte à vers, tandis que Rebin avait pendu la sienne à la branche cassée d'un aulne chétif qui inclinait mélancoliquement son tronc déjeté sur l'eau bourbeuse de l'Arranche, et, tout en revenant vers Blinval, M. Jules Durant se réjouissait à la pensée d'y retrouver sur la place son acacia bien-aimé. D'ordinaire, quand il arrivait chez lui, M. Jules Durant en apercevait les branches se détachant sur la

façade de sa maison, mais aujourd'hui il avait beau regarder, il ne distinguait rien. L'arbre avait disparu.

Stupéfait, M. Jules Durant avait poussé une exclamation de surprise. De quelle hallucination étrange était-il le jouet ? Est-ce que, par hasard, il devenait fou ? Que signifiait cette berlue soudaine ? Jules Durant avait passé la main sur ses yeux. De bonne foi, il s'attendait à voir reparaître l'acacia. Mais non ! A l'endroit où il s'élevait d'habitude, un groupe de Blinvallois se pressait : une vingtaine de personnes, hommes, femmes, enfants, parmi lesquelles M. Jules Durant reconnut Rabois, le menuisier, et Larenty, le bûcheron. Tout à coup, le groupe se sépara. Heurtaut, le garde champêtre, menaçait de son bâton quelques gamins qui gambadaient en agitant à grands bras des branches fleuries. Il y eut des poussées, des rires et des cris.

Jules Durant était devenu pâle comme un mort. Au milieu du cercle formé par les curieux, l'acacia gisait sur le sol qu'il couvrait de son

branchage répandu. Rabois, un pied posé sur le tronc, détachait une des cordes qui avaient servi à lier le beau prisonnier, tandis que Larenty, sa hache sur l'épaule, prenait des airs de vainqueur. Ah ! les misérables, c'étaient donc eux qui avaient commis ce crime méchant et stupide ; et le pauvre M. Jules Durant avait l'impression d'être le spectateur d'un assassinat ! L'indignation qu'il éprouvait le tenait cloué au sol. Ses jambes se dérobaient sous lui. Des larmes de rage et de chagrin lui montaient aux yeux. Son acacia, son cher acacia, il était là, misérablement abattu, allongé dans la poussière avec ses belles fleurs qui, ce matin encore, s'épanouissaient triomphalement au soleil. Mais pourquoi avait-on fait cela ? Qui donc avait pu ordonner cette méchanceté inutile ? Qui donc lui en voulait pour avoir ainsi cherché à l'atteindre dans ses affections les plus intimes, car le pauvre M. Jules Durant croyait sincèrement et naïvement que cet attentat avait été dirigé contre lui. Pourquoi avait-on tué son seul ami, car que lui importait ce Rebin debout à ses

côtés, que lui importaient les Blinvallois de sa connaissance ? Ce qu'il aimait, c'était son arbre, son bel arbre, son bel acacia feuillu et odorant qui se dressait si joliment sur la triste place Martin-Grivoire qu'il embaumait de son parfum, et qui maintenant gisait lamentablement, son écorce ouverte par la hache, ses branches brisées dans sa chute, ses fleurs dispersées aux mains des polissons !

M. Jules Durant s'était précipité vers le garde champêtre. En le voyant s'approcher, Heurtaut avait porté la main à sa casquette. Jules Durant était devant lui, balbutiant, haletant, la gorge serrée. Les mots pouvaient à peine sortir de sa bouche. Enfin il put articuler d'une voix étranglée :

— Malheureux, qu'avez-vous fait ? Pourquoi avez-vous abattu l'acacia ?

Heurtaut regardait M. Jules Durant avec étonnement. Il ne reconnaissait pas le bourgeois tranquille et discret qu'il avait l'habitude de saluer respectueusement. M. Jules Durant frappait du pied :

— Avoir coupé l'acacia ! ! !

Heurtaut, sans la comprendre, constatait l'extrême agitation de M. Jules Durant. Qu'est-ce que M. Durant voulait dire avec son acacia ? Enfin, il était fâché, ça c'était sûr. Le prudent Heurtaut éprouva le besoin de dégager sa responsabilité :

— Ma foi ! faut pas m'en vouloir, monsieur Durant. Ordonnance de M. le maire. Moi, je ne suis pour rien dans la chose.

Le brave Heurtaut avait l'air gêné. Il allongea un coup de canne à un gamin qui s'approchait pour arracher une branche à l'arbre tombé. Le menuisier Rabois et le bûcheron Larenty remettaient leurs vestes qu'ils avaient enlevées pour accomplir leur besogne meurtrière. Les assistants se dispersaient, car l'heure du dîner approchait. Le garde champêtre songeait à s'en aller, lui aussi, boire un coup avec Rabois et Larenty. Il salua M. Jules Durant avec déférence :

— Allons, monsieur Durant, faut pas vous faire de bile pour si peu ! Un arbre de plus, un

arbre de moins. Blinval n'en sera pas moins Blinval, c'est-à-dire une fière localité. D'ailleurs, il devait s'embêter, ce pauvre « cacia » seul sur la place. Et puis, voyez-vous, c'est ses fleurs qui lui ont valu ça. Paraît qu'elles faisaient mal à la tête à Mme la mairesse, qu'elles l'énervaient, quoi, comme a dit M. Vardat, quand il a passé chez moi, ce matin, en allant à la gare, pour me dire que je prenne avec moi Rabois et Larenty, et que nous mettions bas ce citoyen, sans traîner. Alors, j'ai prévenu Rabois et Larenty et j'ai fait l'affaire. Moi, je ne connais que ma consigne, mais je suis bien fâché, monsieur Durant, de vous avoir contrarié, moi et ces deux-là.

Larenty et Rabois acquiescèrent au petit discours du garde champêtre, mais M. Jules Durant ne l'écoutait pas. Brusquement, au nom de M. Vardat, il avait bondi vers la porte du notaire et tirait la sonnette à tour de bras. La porte ouverte, il bouscula la femme de chambre Félicie, et, sans frapper, sans songer à enlever son chapeau, il fit irruption dans le cabinet de M. Vardat.

Me Vardat était assis à son bureau, en train de compter une forte liasse de billets de banque. A la vue d'un visiteur, il parut fort contrarié et glissa précipitamment le paquet dans un tiroir que Jules Durant ne lui laissa pas le temps de refermer. M. Durant, hors de lui, avait saisi le notaire par l'épaule et le secouait avec violence. M. Vardat le repoussa rudement et se leva en renversant son fauteuil derrière lui. Dans sa poche, il tâtait le revolver qu'il y portait toujours, quand il revenait de Saint-Granvier avec des fonds ou des papiers importants. Que lui voulait cet énergumène? Jules Durant était-il devenu fou?

Dans le silence du cabinet, la voix impérieuse et mécontente de M. Vardat retentit :

— Voyons, Durant, que signifient ces façons, je vous prie? Vous entrez chez moi comme un cambrioleur. Et puis qu'est-ce que c'est que cette manière de prendre les gens par l'épaule! Pourquoi pas tout de suite au collet? Ma parole, Durant, je ne vous reconnais pas! Qu'est-ce que vous avez?... Voyons, parlez...

Quelque ragot de cette crapule de Pénissier qui vous aura mis la puce à l'oreille. Allons, dites, videz votre sac. Je sais que ce monsieur ne se gêne pas sur mon compte. Expliquez-vous.

Me Vardat n'était plus l'onctueux notaire qui avait séduit tous les Blinvallois par ses bonnes façons. Les poings posés sur son bureau, le corps penché en avant, la tête enfoncée entre les épaules dans une attitude de défi et de combat, il apparaissait trapu et ramassé, vigoureux et brutal. Sous le bourgeois jouisseur et retors, l'homme de calcul et de proie se montrait, mais le pauvre Jules Durant n'était pas en état de s'apercevoir de cette transformation inquiétante. Il ne voyait devant lui que le bourreau de son cher acacia. A cette vue, sa fureur s'exaspéra :

— L'acacia, l'acacia, pourquoi avez-vous fait couper mon « acacia » ?

La colère de Jules Durant était si comique et le motif si inattendu que M. Vardat, soudain rassuré, ne put s'empêcher d'éclater de rire ;

mais sa gaieté se changea vite en agacement. C'était pour un acacia que cet imbécile faisait ce tapage ! Eh bien, il allait voir ! M. Vardat était devenu froid et ironique :

— « Votre acacia, » dites donc, mon cher Durant, mais il appartient à la commune, « votre acacia » ! Oui, je l'ai fait couper. Il enlaidissait la place. Et puis ses fleurs empestent et gênent les voisins. J'ai reçu des plaintes à ce sujet... Alors j'ai pris un arrêté. Je suis dans mon droit. Suis-je ou non maire de Blinval ?

M. Vardat s'était redressé. Il avait affirmé son autorité ; à présent, rien ne lui interdisait plus de se montrer conciliant :

— Allons, mon cher Durant, je vous pardonne votre incartade et passez-moi mon acte. Un maire doit agir pour le bien de ses administrés et non pas au profit d'intérêts particuliers. J'ai été un peu vif dans ma réplique, mais j'ai des ennuis en ce moment, ma femme n'est pas bien. Que diable, si j'avais prévu que vous teniez à cet arbre ! Mais ce qui est fait est fait. Allons, la main !

Jules Durant s'était reculé au fond de la pièce devant la main tendue du notaire. L'hypocrisie et les faux regrets de M. Vardat l'exaspéraient encore davantage. Sa colère était devenue de la haine.

— Jamais, entendez-vous, jamais ! C'est fini entre nous. Je ne parlerai de ma vie à quelqu'un qui a fait couper mon acacia, un pauvre arbre inoffensif, que j'aimais, qui était ma joie. Et je ne resterai pas ici davantage. Je quitterai Blinval. Je vendrai ma maison.

M. Vardat fit un geste d'indifférence. Jules Durant était irrémédiablement fou. Il s'en désintéressait. Cette attitude enragea encore plus M. Jules Durant. Un violent désir de vengeance l'agitait. Tout à coup il se sentit envahi d'une joie amère. Il avait trouvé ! il reprit :

— Oui, je vendrai ma maison. Je vais de ce pas chez Me Pénissier.

M. Vardat avait froncé les sourcils. Jules Durant ajouta :

— Et vous allez d'abord me rendre mon argent, et tout de suite, sinon tout Blinval

saura que vous refusez de restituer vos dépôts.

Jules Durant regarda férocement M. Vardat. Le coup avait porté. M. Vardat frappa du poing sur son bureau.

— Votre argent, vous l'aurez, votre argent... dans quelques jours... monsieur Jules Durant, mais laissez-moi le temps de vendre les titres qui le représentent.

Jules Durant s'était rapproché du bureau. Il sentait confusément l'embarras de M. Vardat. Comme les simples, il agissait avec une sorte d'intuition indistincte. Il avait conscience de venger son acacia. A son tour, il frappa sur le bureau.

— Non, je n'attendrai pas une minute, sinon je vous l'envoie réclamer par Me Pénissier. Et puis vous ne direz pas que vous en manquez, d'argent !

Et Jules Durant montrait du doigt la liasse de billets de banque qui débordait du tiroir mal refermé.

Les deux hommes se regardèrent face à face. M. Vardat, la figure contractée, semblait

réfléchir à un problème difficile. M. Jules Durant, la gorge serrée, songeait à son cher acacia. Tout à coup, M. Vardat se décida. Il ouvrit le tiroir, en tira la liasse blanche et bleue et en jeta une partie sur le bureau.

— Comptez.

Lentement, minutieusement, M. Jules Durant comptait les coupures pécuniaires, les retournait, les palpait avec des lenteurs précautionneuses. Parfois, devant l'une d'elles, il faisait mine d'hésiter et interrogeait de l'œil M. Vardat impassible ; puis, quand il eut achevé, il sortit, sans que M. Vardat eût fait un geste. Lorsque la porte se fut refermée, le notaire tourna soigneusement la clef du tiroir doublé d'acier qui contenait le reste des sommes qu'il avait rapportées de Saint-Granvier, puis il murmura entre ses dents :

— Voilà un acacia qui me coûte un peu cher... Mais pas d'histoires en ce moment, maître Vardat, pas d'histoires...

Une fois hors de l'étude Vardat, M. Jules Durant sentit tomber toute sa colère. Son

chagrin survivait seul en lui. La place Martin-Grivoire, que la fin du crépuscule assombrissait, était déserte. L'acacia tombé y gisait toujours lamentablement. M. Jules Durant s'en approcha. Pour la dernière fois, il respira la bonne odeur de ses fleurs. Il se baissa, caressa d'une main l'écorce de son arbre chéri, tandis que de l'autre il tenait les billets bleus qu'il n'avait pas songé à mettre dans sa poche, et longuement, amèrement, enfantinement, tandis que le père Flanchin allumait, comme pour une veillée funèbre, les quatre réverbères de la place Martin-Grivoire, M. Jules Durant se mit à pleurer...

Ce ne fut que convalescent de la grave maladie qui l'avait tenu alité pendant de longues semaines que Jules Durant apprit l'événement tragique qui avait profondément troublé la tranquille petite ville de Blinval. M. Rebin, le percepteur, qui avait généreusement délaissé

ses factions sur le bord de l'Arranche pour s'asseoir au chevet de son compagnon de pêche, eut le plaisir de lui expliquer le désastre qui venait d'atteindre plus ou moins toutes les familles bourgeoises ou aristocratiques de Blinval, et comment on avait trouvé, un beau matin, Me Vardat dans son étude, mort, et la tempe brisée par une balle de revolver. M. Vardat s'était tué, mais pas avant d'avoir dissipé en spéculations frauduleuses les fonds que lui avaient confiés ses plus notables compatriotes. Ainsi se vérifiait la prédiction de Me Pénissier au sujet de son confrère. Me Pénissier, depuis longtemps, avait deviné les coupables agissements de M. Vardat. Aussi ne montrait-il aucun étonnement de l'inévitable crac qui s'était produit et qu'avait peut-être hâté le remboursement fait par Vardat des cent soixante-quinze mille francs que ce dernier lui avait confiés.

M. Jules Durant, les cornes de son madras dressées de stupeur, écoutait en silence le récit du percepteur Rebin. Dans son âme, la

satisfaction se mêlait à la reconnaissance. Ainsi l'attentat commis contre son cher acacia avait reçu une terrible punition, et c'était à son bel arbre qu'il devait la conservation miraculeuse de sa petite fortune. Et M. Jules Durant, du fond de ses oreillers, tourna ses yeux pleins de larmes de regret et de gratitude vers la fenêtre où ne se dressait plus, hélas ! son cher acacia, mais où il en restituait, de tout son cœur, l'image amie et odorante qui était un des plus doux souvenirs de son humble vie, puisque nous n'avons vraiment vécu que si nous avons une fois aimé, sinon un être, au moins les choses, car l'amour, s'il ne nous sourit pas par les traits d'un visage adoré, peut venir jusqu'à nous par un son, une couleur, un parfum et nous apparaître, aussi bien que sous la forme d'une femme, sous celle d'une fleur.

L'EX-VOTO

L'EX-VOTO

Ce ne fut pas sans une certaine surprise que la petite ville de Langon-les-Vignes apprit que M. de la Chalais recherchait en mariage M^lle^ Alice de Vernal.

La raison de cet étonnement provenait tout d'abord de ce que M. de la Chalais n'avait rien de particulièrement propre à faire un mari agréable. La quarantaine, en effet, ne lui avait épargné ni la calvitie, ni les rides, ni la goutte, pas plus qu'elle n'avait amélioré son caractère, de tout temps bougon et tracassier. Aussi parut-il assez singulier qu'une per-

sonne de l'âge et de la figure de M^lle^ de Vernal pût songer à lier sa vie à celle d'un pareil époux, d'autant que M^lle^ de Vernal passait pour ne pas être tout à fait indifférente aux attentions répétées du jeune et fringant M. de Gerville, qui était considéré à Langon-les-Vignes comme la fleur des pois de la localité.

Malheureusement, M. de Gerville, s'il avait pour lui sa jolie tournure et sa taille bien prise, ne possédait guère d'autre bien, ce qui inclinait fort les parents de M^lle^ de Vernal à préférer aux grâces indéniables de M. de Gerville les qualités d'ordre matériel qui rendaient à leurs yeux M. de la Chalais un gendre infiniment plus avantageux. Leur opinion à ce sujet se traduisait auprès de leur fille par des instances destinées à lui faire partager leur point de vue et à la résoudre à un choix auquel sa raison devait se prêter à défaut de son cœur. Néanmoins, M^lle^ de Vernal hésitait à prendre une décision qui lui coûtait, et le débat eût traîné en longueur sans un événement qui en précipita brusquement la solution.

Ce fut à une fête chez la comtesse de Laurin que ledit événement se produisit. M^me^ de Laurin réunissait pour une « sauterie » les amies de sa fille Étiennette. Comme on était dans la belle saison, le jardin avait été illuminé de lanternes de couleur. Durant toute la soirée M. de Gerville s'était montré ostensiblement assidu auprès de M^lle^ de Vernal, qui semblait préférer ces attentions aux empressements rébarbatifs de M. de la Chalais. Elle prouva, d'ailleurs, son sentiment à cet égard, en s'égarant avec M. de Gerville dans les détours d'un bosquet, au sortir duquel les deux amoureux se virent nez à nez avec l'irascible M. de la Chalais. Cette rencontre eut pour suites que la soirée ne s'acheva pas sans que M. de la Chalais ne trouvât l'occasion, sous un prétexte futile, de se prendre de querelle avec M. de Gerville, qui, le lendemain matin, reçut, à son réveil, la visite des témoins de son rival.

M. de Gerville n'était pas homme à se dérober à une pareille ambassade. Il tirait du pistolet comme un ange, et la provocation de

M. de la Chalais lui donnait le choix des armes. M. de la Chalais fut rapporté chez lui avec une balle dans le genou, et si malencontreuse que les médecins jugèrent nécessaire l'amputation du membre si dextrement fracassé.

Quand on sut, à Langon-les-Vignes que M. de la Chalais serait désormais infirme, les gens bien informés qui, en province, se font fort de n'ignorer rien des sentiments du prochain, même dans ce qu'ils ont de plus intime, déclarèrent que le mariage déjà incertain de M. de la Chalais et de M^lle^ de Vernal en devenait des plus aventurés ; mais leurs pronostics furent bientôt démentis, car l'on ne tarda pas à apprendre que M^lle^ de Vernal venait d'annoncer à ses parents qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que M. de la Chalais, ce dont M. et M^me^ de Vernal se récriaient fort. Mais, de même que M^lle^ de Vernal ne tenait auparavant guère compte de leurs instances, elle ne voulait à présent rien entendre de leurs objections. Il est vrai qu'elle avait pour motif secret à sa conduite de n'avoir pas été, par ses coquetteries

avec M. de Gerville, étrangère à ce qui était arrivé à M. de la Chalais, et qu'elle entendait, en quelque sorte, réparer ainsi le dommage qu'elle avait causé. Si bien qu'un beau midi, quelques mois après, toute la société de Langon-les-Vignes se réunissait à l'église pour y voir entrer M^lle^ de Vernal, en blanc costume de mariée, et pour l'en voir ressortir, au bras de M. de la Chalais, dont la jambe de bois sonnait sur les dalles plus rudement que la hallebarde du suisse !

Tout autre que M. de la Chalais se fût attendri d'un procédé si noble, si généreux et si délicat, mais M. de la Chalais ne tombait point dans ces sensibleries. La pauvre Alice de Vernal s'en aperçut assez vite, et elle découvrit bientôt que le caractère de son mari n'était pas de ceux qui se laissent aller à la reconnaissance et aux autres billevesées de même espèce. Non seulement M. de la Chalais se montra en ménage ce qu'il était partout, c'est-à-dire insupportable, mais il joignit à ses façons ordinaires celles d'un véritable tyran domes-

tique. Mme de la Chalais put faire l'épreuve de sa dureté, de son avarice, et de maints autres dons exquis de sa nature. Soupçonneux, égoïste et brutal, M. de la Chalais mit promptement sa femme au rang des plus malheureuses de la contrée. Il ne lui épargna aucune avanie et la réduisit à une servitude qu'il ne se cachait pas de lui imposer et dont il lui prodiguait des marques éclatantes.

Mme de la Chalais, si elle eût voulu se soustraire à cette tyrannie, aurait pu compter sur la faveur de l'opinion publique, mais cette sympathie n'eut jamais l'occasion de se montrer ouvertement, tant Mme de la Chalais donna l'exemple de la plus admirable résignation. Jamais une plainte, un regret ne s'échappèrent de ses lèvres. Pas une fois elle ne laissa entendre à qui que ce fût que le sort ne l'eût pas comblée. Aussi, la saluait-on avec un respect infini quand on la voyait, vêtue comme la plus mince bourgeoise, se rendre à quelque messe matinale.

Car c'était le seul instant où son tyran se

relâchât de sa surveillance. En effet, hors ces visites quotidiennes à la petite chapelle Saint-Julien, la journée de Mme de la Chalais appartenait au bon plaisir de son morose époux. M. de la Chalais ne laissait nulle trêve à sa victime. Même lorsqu'elle n'était pas avec lui, Mme de la Chalais ne pouvait oublier son mari. Le pilon de la redoutable jambe de bois retentissait dans toute la maison. M. de la Chalais s'en servait comme d'un signal et d'un avertissement. A l'appel du lourd bâton de frêne, Mme de la Chalais accourait. D'année en année, d'ailleurs, les exigences de M. de la Chalais devenaient plus incohérentes et plus despotiques, mais sa méchanceté n'atteignit tout son plein que lorsque la maladie l'obligea à garder le lit. Adossé à ses oreillers, sa jambe de bois placée sur les couvertures, le terrible homme en usait comme d'une massue, et plus d'une fois il la fit tournoyer au-dessus de la tête de Mme de la Chalais, quand elle tentait de le soulager en ses infirmités.

Cependant, les adversités conjugales de

Mme de la Chalais touchaient à leur fin. Le moment arriva où M. de la Chalais cessa ses moulinets et où la maison qui avait pendant vingt ans retenti de ses bourrades, de ses colères et du fracas de son pilon, demeura enfin silencieuse. M. de la Chalais était mort et bien mort ; mais, malgré la certitude où elle était de sa délivrance, la pauvre Mme de la Chalais n'en pouvait croire ses yeux et ses oreilles.

Il lui semblait à chaque instant que le tyran de sa jeunesse allait se relever de sa couche, et c'est en vain qu'elle considérait la redoutable jambe de bois, désormais inoffensive, qui reposait dans un coin de la chambre mortuaire. Quoi, elle ne l'entendrait plus frapper le parquet ou heurter aux marches de l'escalier ! Cela passait son imagination.

Son amie, Étiennette de Laurin, devenue Mme de Gerville, et que, depuis ce mariage, elle n'avait naturellement plus revue, la surprit en cette contemplation et en ces pensées. A la nouvelle de la mort de M. de la Chalais, Étiennette de Laurin était accourue auprès

d'Alice de Vernal. Les deux femmes tombèrent aux bras l'une de l'autre. Soudain, Mme de la Chalais poussa un cri d'épouvante. A la vue de ces épanchements, la jambe de bois avait dégringolé sur le plancher avec un bruit formidable, comme si M. de la Chalais, tout mort qu'il fût, eût voulu, une dernière fois encore, faire le bourru et le tyran. Mais Étiennette de Gerville n'était pas femme à se laisser décontenancer, même par des manifestations d'outre-tombe. Aussi lorsqu'elle sortit de chez Mme de la Chalais, après que cette dernière se fut remise de l'évanouissement que lui avait causé la terreur de cette algarade posthume, Mme de Gerville emportait-elle sous son manteau la jambe de bois de feu M. de la Chalais, qui dut s'en aller dans la tombe privé de cet accessoire ligneux.

« Faute de quoi, disait plus tard, en riant, Mme de Gerville, ce vieux forban eût été fort capable de s'en servir pour simuler le fantôme et pour venir tourmenter sa malheureuse veuve, qui méritait de goûter un repos bien gagné.

Mais comme je ne savais trop que faire de ce trophée, je pris le parti de le suspendre en ex-voto dans la petite chapelle de Saint-Julien, où, depuis lors, il se balance à la voûte, encore tout furieux du bon tour que je lui ai joué. »

Telle fut l'histoire que me raconta un jour la vieille M^me^ de Gerville. Elle en savait bien d'autres sur les gens de Langon-les-Vignes, dont elle était la chronique vivante et où elle promène encore sa silhouette de fée carabosse, en capote à fleurs et en douillette de taffetas puce...

PENDANT LE BRIDGE

PENDANT LE BRIDGE

Sous l'action du commutateur, les quatre bougies électriques posées sur les deux tables à jeu s'éclairèrent simultanément. Aussitôt, les conversations cessèrent. Avec empressement, les joueurs s'étaient dirigés vers les tapis verts et avaient pris leur place pour le taciturne combat auquel les avait conviés Mme de Guiry. Déjà, le silence précurseur de la « partie » succédait à l'animation des voix qui, un instant auparavant, se croisaient gaiement en interrogations et en répliques. Une gravité soudaine emplissait l'élégant salon où

Mme de Guiry, après un dîner offert, chaque semaine, à quelques amis choisis, aimait que la soirée se prolongeât en vives causeries dans la fumée des cigarettes d'Orient et même des cigares de bonne marque. Mais, aujourd'hui, Mme de Guiry, par exception, donnait à jouer. Cette dérogation était due à la présence à Paris de son vieil ami M. Lecré, en congé de son ambassade et qui, diplomate de la vieille roche, était grand brigdeur devant l'Éternel... En l'honneur de M. Lecré, Mme de Guiry avait rendu, pour un soir, à leur destination secrète les deux tables de marqueterie qui semblaient étaler fièrement leur double plateau de drap fin.

Enfoncé dans son fauteuil, un excellent cigare aux lèvres, Pierre de Vernon se consolait tant bien que mal de cette nouveauté quoiqu'elle dût avoir pour effet de le priver du plaisir qu'il prenait toujours à écouter Mme de Guiry. Ce soir donc, il n'aurait pas l'agrément de l'entendre parler de son prochain avec ce mélange de clairvoyance et de fantaisie qui formait le

principal attrait de sa causerie. Heureusement qu'il se dédommagerait en la regardant, et puis Pierre de Vernon ne pouvait s'empêcher de constater qu'à cause de M. l'ambassadeur le dîner avait été particulièrement soigné. De plus, le salon de M^me^ de Guiry, même lorsque l'on y joue au bridge, est toujours un lieu agréable aux yeux.

Aussi, Pierre de Vernon se préparait-il à savourer en silence la fin de son cigare et à réfléchir une fois de plus à la ressemblance qu'il avait remarquée entre M^me^ de Guiry et l'esquisse de Fragonard pendue au mur et qui représentait une charmante odalisque amenée au divan d'un gros Turc enturbanné. Certainement, M^me^ de Guiry, dans une vie antérieure, avait posé devant le peintre de cette scène si galamment orientale et que Pierre de Vernon eût fort souhaité voir se reproduire à son profit ! Comme il commençait à s'abandonner à cette douce rêverie, une voix qui lui parlait à l'oreille le fit sursauter :

— Eh bien, mon pauvre monsieur de Vernon,

vous non plus vous ne jouez pas au bridge ? Tant pis pour vous, mon cher, vous allez être obligé de vous occuper d'une vieille dame à qui vous ne faites d'ordinaire guère attention.

Pierre de Vernon tourna la tête. Du fond de sa bergère, Mme d'Alban le considérait à travers le face à main. Mme d'Alban était une petite vieille ratatinée et gaie, la figure toute rose sous ses cheveux tout blancs. Parente éloignée de Mme de Guiry, elle lui servait de chaperon depuis son divorce. Pierre de Vernon fit tomber de l'ongle la cendre de son cigare :

— Comme vous êtes injuste, chère madame d'Alban. J'ai toujours eu pour vous beaucoup d'amitié. Et puis, je suis trop amoureux de Mme de Guiry pour négliger une personne aussi avant que vous dans ses bonnes grâces. Que diable, ce serait d'une singulière maladresse !

Mme d'Alban se mit à rire d'un petit rire étouffé :

— Vous avez raison, monsieur de Vernon, je ne disais cela que pour vous taquiner. Eh bien ! où en êtes-vous avec ma nièce ? Hein,

toujours au même point ? Que voulez-vous ! Je crains bien que la pauvre enfant hésite à engager de nouveau son cœur... et sa main. Sa première expérience l'a un peu découragée. Ce n'est pas que je ne lui vante vos mérites. Mais, dites-moi, comment se fait-il qu'un garçon accompli comme vous ne sache pas le bridge? Voyez les inconvénients de votre ignorance.

Et Mme d'Alban, de la branche de son face à main, montrait le gros M. Lemarnet assis à la table de Mme de Guiry et la contemplant d'un air extatique. Pierre de Vernon fit la grimace ; il détestait M. Lemarnet qui, tout gonflé de ses millions, faisait une cour assidue et stupide à Mme de Guiry. Mme d'Alban reprit :

— Alors, mon petit Vernon, vous ne savez aucun jeu de cartes ?

Pierre de Vernon fit un geste de regret :

— Ecoutez, chère madame d'Alban, je vais vous faire une confidence. Si, je sais jouer à un jeu de cartes, seulement, voilà, c'est un jeu singulier pour lequel je ne puis pas trouver de partenaires. Tenez, allons dans le petit salon,

je vous raconterai cela, et ainsi je n'aurai pas devant les yeux cet imbécile de Lemarnet, qui m'horripile avec ses airs béats.

Une fois installé dans le petit salon, en face de Mme d'Alban, Pierre de Vernon, ayant allumé un second cigare, commença en ces termes :

— La première partie de mon histoire remonte à cinq ou six ans. J'étais à Florence chez mes amis les Ruault, qui avaient loué à Bellosguardo une charmante villa pour y passer l'automne, si beau d'ordinaire en pays toscan. La villa était entourée d'un jardin délicieux d'où l'on avait une vue superbe sur Florence ; seulement, durant mon séjour, sur Florence, sur le jardin, sur la villa ne cessèrent de tomber des torrents d'eau. Vous savez ce que c'est que la pluie italienne. Pas moyen, avec ce déluge, de mettre le nez dehors. Malgré le plaisir que nous avions à être ensemble, les journées ne laissaient pas de nous paraître longues, si bien qu'un après-midi quelqu'un proposa la distraction d'une partie de cartes. Ce projet m'em-

barrassa un peu et j'étais assez ennuyé d'être forcé de me dérober à ce qu'on attendait de moi, quand je me souvins tout à coup que je devais être capable de tenir ma place à une table de bézigue. J'offris donc mes services. Mes amis eussent peut-être préféré le bridge ou le poker, mais le bézigue aussi a bien son charme et bientôt je me trouvai, cartes en main, en face de cette gentille Mme Ruault que vous avez connue et qui est morte si tristement, l'an dernier, des suites d'un accident d'auto. Tenez, en vous parlant je revois encore sa jolie figure et je revois aussi l'étonnement qui s'y marqua lorsqu'elle s'aperçut que sa façon de jouer le bézigue et la mienne n'avaient aucun rapport entre elles. Évidemment, il y avait là quelque malentendu. Où pouvais-je bien avoir appris les règles bizarres que je prétendais appliquer ? Et Mme Ruault me somma de m'expliquer et de lui donner le mot de cette énigme.

« Elle est bien simple, et je vais vous la dire comme je l'ai dite à Mme Ruault. Il faut donc que vous sachiez, chère madame d'Alban, que,

plus heureux que beaucoup d'enfants, j'ai fort bien connu ma bisaïeule. La raison en est que cette excellente vieille dame mourut presque centenaire. Elle habitait une petite ville de province où, dans mon enfance, on me menait, chaque année, passer les mois d'août et de septembre. Cela dura jusqu'à la mort de mon arrière-grand'mère. J'avais une douzaine d'années lorsque l'événement se produisit, ce qui fait que je me souviens très bien de cette vénérable parente. C'était une personne remarquable. Quoique nonagénaire, elle ne souffrait, comme on dit, d'aucune infirmité. Elle marchait en s'appuyant sur une canne, mais elle marchait ; elle lisait en se servant de grosses lunettes, mais elle lisait ; elle parlait d'une bouche édentée, mais elle parlait. On la citait dans toute la ville comme un bel exemple de longévité et je partageais l'admiration qu'elle inspirait. Je considérais avec respect et curiosité sa figure parcheminée, son tour de faux cheveux que coiffait une sorte de capote enrubannée, ses mains osseuses que recouvraient à demi des

mitaines noires et qui tiraient avec vivacité l'étui à lunettes et la tabatière du fond d'un sac de taffetas à fleurs, ses mains encore promptes à faire glisser les jetons sur le tapis et à battre le paquet.

« Car elle était joueuse, mon excellente arrière-grand'mère, et c'était justement à l'heure de sa « partie » que l'on m'envoyait, chaque jour, la visiter. Ma bonne m'accompagnait. Je me rappelle qu'elle me soulevait de terre pour que je pusse tirer le pied de biche de la sonnette. A mon drelin, la vieille Claudine venait ouvrir. On entrait dans un vestibule dallé où il faisait toujours frais. Au départ de la rampe de l'escalier, s'arrondissait une boule de cuivre où j'aimais à contempler ma figure grimaçante et à laquelle j'accrochais mon chapeau et mon cerceau. De là, on passait dans le salon où ma bisaïeule faisait son bézigue avec une vieille amie.

« Mon arrivée les interrompait un instant. On m'embrassait, on me posait quelques questions, on m'offrait, dans une bonbonnière d'écaille parsemée de petites étoiles d'or, des

pastilles de réglisse, puis ces dames se remettaient à jouer. Alors, assis sur un tabouret, le nez à la hauteur de la table, je m'intéressais aux savantes combinaisons auxquelles on se livrait devant moi. Je cherchais à les comprendre et à me reconnaître dans leur diversité. Mon ambition était de m'assimiler les règles de ce jeu, dont le nom seul piquait ma curiosité.

« Hélas ! chère madame d'Alban, c'est cette ambition qui m'a perdu. Pouvais-je me douter que ces respectables dames m'induisaient dans une erreur dont le hasard seul devait me désabuser un jour?... Comment deviner que leur bézigue était un bézigue apocryphe et fallacieux ? Depuis des années, leurs mémoires affaiblies, leurs yeux usés, leurs mains tremblantes avaient substitué, peu à peu et sans s'en apercevoir, aux règles du jeu qu'elles croyaient naïvement pratiquer des usages de leur façon. Leur bézigue n'était plus le bézigue de tout le monde. Il était devenu pour elles un divertissement mystérieux et personnel qui leur appartenait en propre, qui n'avait pas cours ailleurs

que dans ce salon provincial, autour de cette antique table au drap déteint, et dont, assis sur mon tabouret, je recueillais la tradition falote et vaine. Tel était, chère madame d'Alban, le seul jeu de cartes qui m'ait jamais intéressé. Aussi, voyez, comment voulez-vous que je tienne tête à un M. Lemarnet, pour qui le bridge et le poker n'ont pas de secrets et qui, de plus, possède quatre beaux millions et un physique avantageux? »

Et Pierre de Vernon, découragé, posa dans le cendrier le cigare qu'il avait laissé éteindre :

— Et puis, chère madame d'Alban, de cette aventure d'enfance, il m'est resté quelque chose dans l'esprit. J'y retrouve assez l'image de ma destinée. Il m'a toujours manqué dans la vie de savoir jouer au jeu de tous ; le mien a je ne sais quoi de chimérique et d'inutilisable. C'est ce qu'exprime fort bien notre charmante amie M^me^ de Guiry, quand elle dit de moi : « On ne peut pas tout à fait affirmer qu'il soit bon à rien, mais il est bien difficile d'être convaincu

du contraire. » Alors, comment puis-je espérer de devenir autre chose pour elle que le spectateur sans importance de sa grâce et de sa beauté !

LE BAL

LE BAL

ALORS, mon ami, vous êtes venu pour m'interviewer ?

En disant ces mots, François Bérague ramenait sur ses genoux le plaid dont ses jambes étaient enveloppées. Un sourire bienveillant et quelque peu étonné rajeunissait sa maigre et fine figure. Puis d'un geste, il me fit signe de m'asseoir.

Tout en prenant place sur le siège qu'il me désignait, je considérais avidement François Bérague. Soudain, je me sentais saisi d'une timidité particulière.

C'est que j'avais pour Bérague une admiration sans bornes. Son œuvre m'était familière et j'étais un lecteur assidu de ses poèmes et de ses contes. De plus, si l'œuvre de Bérague m'enchantait, sa vie m'inspirait une véritable vénération. Jamais le culte et le respect des lettres n'avaient été pratiqués avec plus d'intransigeance et de fierté que par ce docte et noble esprit.

Il en résultait qu'à soixante ans Bérague était pauvre, isolé, méconnu du grand public. Il en résultait aussi qu'à me trouver en sa présence j'éprouvais une émotion que j'avais peine à dominer et à laquelle se mêlait un certain sentiment de honte. Oui, j'avais honte de déranger ce grand artiste et de lui faire perdre son temps à répondre à mes questions. Je souffrais d'avoir eu à monter les cinq étages de la vieille maison de la rue de Beaujolais où était situé son étroit logis. Tout n'y disait-il pas l'indigne façon dont l'existence avait traité ce rare écrivain, ce poète unique ? Ce cabinet de travail aux murs nus, ce maigre mobilier, ce

fauteuil banal, ce plaid usé dont il s'enveloppait, lui que les plus somptueuses étoffes eussent dû vêtir, que le plus beau palais eût dû abriter ! Ah ! quel contraste entre les décors de sa pensée et le cadre de sa vie !

Comme je demeurais silencieux, Béragues me dit :

— Donc, jeune homme, vous voulez savoir de moi quel est l'événement de ma jeunesse qui eut le plus d'influence sur ma vie et me révéla le mieux à moi-même ?

Il sourit de nouveau, avec indulgence et bonté, tisonna la grille où brûlait un feu de coke et commença en ces termes :

— Le petit fait que je vais vous conter se passa vers ma onzième ou douzième année, lorsque j'habitais encore la ville de province où je suis né et où je suis justement retourné, il y a quelques mois. La mort d'une très vieille amie de ma famille fut l'occasion de ce voyage, car, par goût, je ne suis guère voyageur et j'ai feuilleté, certes, plus de livres que je n'ai vu de paysages.

« Cependant, j'avais conservé de ma ville natale un charmant souvenir. J'allais donc la revoir après une si longue absence... Mon cœur battait à cette pensée, mais, à mon émotion, se mêlait quelque anxiété pendant que le train m'emportait à travers les campagnes. Ce que je faisais n'était-il point bien imprudent ? Le temps embellit le passé de tant de prestiges que je risquais peut-être une cruelle désillusion !

« Ce fut dans cette appréhension que j'arrivai à Clerval. A peine descendu du train, j'éprouvais déjà des regrets, mais il était trop tard pour reculer et je me dirigeai vers la sortie de la gare. Le long du trottoir, deux ou trois omnibus étaient rangés et l'un d'eux attira immédiatement mon regard. C'était une antique guimbarde, attelée de deux vieux chevaux et qui portait, écrits sur la portière, ces mots : « Hôtel des Trois-Pigeons. » En les lisant, ces mots, je me sentis soudain rassuré. L'hôtel des Trois-Pigeons et son omnibus démantibulé, c'était tout le Clerval d'autrefois venu à ma

rencontre et j'aurais volontiers embrassé le cocher à qui je confiai ma valise ! »

François Bérague se tut un instant, puis il reprit :

— Je voulus faire mon entrée dans Clerval, à pied, pour mieux savourer cette première impression. A mesure que je m'avançais, je retrouvais mon Clerval de jadis, tel que je l'avais quitté. Certaines villes se modifient, ici rien n'avait changé. Je reconnaissais les rues, la place de l'Église et la place du Marché, la mairie, le petit pont sur la rivière, la boutique du pharmacien. Clerval était toujours le Clerval de mon enfance. Tout à coup, je tressaillis. Je me trouvais devant la maison où j'étais né, où avaient vécu mes parents. Elle aussi, elle était pareille à l'image que j'en avais emportée dans mes souvenirs, à tel point que j'eus toutes les peines du monde à m'empêcher de sonner à la porte. J'allais y être accueilli par des figures aimées et j'y dormirais sous le toit familial, dans mon étroit lit d'enfant !

« Cette illusion avait été si forte que je lui

dus une soirée assez mélancolique. Rentré à l'hôtel des Trois-Pigeons, j'y revécus mes lointaines années. Elles avaient été douces et je les voyais défiler dans ma mémoire en leur chère monotonie, avec leurs petits chagrins et leurs menues peines. Une fois pourtant j'avais été vraiment malheureux, et c'est justement cet épisode de ma vie enfantine que je veux vous rapporter. »

François Bérague remonta d'un geste lent le plaid glissé de nouveau de ses genoux :

— Mes parents menaient à Clerval une existence assez sévère, aussi fut-ce un événement d'importance que l'annonce d'un bal où les invitait M. de La Nérouse, dans sa propriété des Bréchamps. Pendant des semaines, j'entendis discuter devant moi les préparatifs de cette fête. Plusieurs fois, j'accompagnai ma mère chez la couturière. J'assistai avec curiosité aux essayages. J'accablai ma mère de questions sur ce que serait ce bal de M. de La Nérouse. Je m'y intéressais passionnément, si bien qu'un bizarre désir se formait dans ma petite tête.

« Enfin, le grand soir arriva. Ma mère s'habilla avant dîner, car il fallait partir de bonne heure, à cause d'un assez long trajet en voiture pour aller aux Bréchamps... Pendant le dîner, je fus fort silencieux, mais, au moment où ma mère s'apprêtait à me dire adieu, je me précipitai dans ses bras, en pleurant, et je déclarai que, moi aussi, j'irais au bal et qu'il fallait absolument qu'elle m'emmenât avec elle.

« Mes parents commencèrent par rire de mon caprice, mais bientôt les choses se gâtèrent. En vain m'offrait-on des récompenses si je voulais être sage ; je m'obstinais. Impossible de me faire entendre raison. Je pleurais, je trépignais. A la fin, mon père s'impatienta. Les menaces n'eurent pas plus d'effet que les promesses. Cependant, le temps pressait. Alors, mon père s'emporta. Vivement, il me saisit par le bras, me déshabilla en un tour de main, me coucha de force dans mon lit, ferma la porte et disparut.

« Je fus d'abord stupéfait du procédé, puis je me mis à pousser des cris de rage et des sanglots de désespoir. La vieille bonne Lucie,

accourue pour me consoler, y perdait ses peines. Je remplissais la maison de mes hurlements. Ne sachant que faire, la pauvre Lucie s'était mise à pleurer aussi. Au fond, je suis persuadé qu'elle en voulait à mes parents de n'avoir pas cédé au caprice de son « chéri ». Elle avait tiré de sa poche son grand mouchoir à carreaux et elle s'essuyait les yeux, quand, tout à coup, elle leva la tête avec surprise.

« Assis sur mon séant, je souriais maintenant d'un air satisfait et avantageux, de l'air de supériorité de quelqu'un qui a pris sa revanche. Et telle était bien, justement, ma situation. Que m'importait, à présent, que mes parents eussent refusé de me conduire au bal de M. de La Nérouse! Moi aussi, j'allais me rendre à une fête, et à une plus belle fête que celle dont on m'avait privé. A peine endormi, le carrosse du marquis de Carabas viendrait me chercher pour me mener à la cour de Riquet à la Houppe. En route, nous prendrions avec nous Cendrillon et l'Adroite Princesse, le Chat Botté et le Petit Poucet. Puis, tous ensemble, nous entrerions

dans un magnifique palais illuminé de girandoles. Peau d'Ane et la Belle au Bois s'avanceraient à notre rencontre et ouvriraient le bal avec le Prince Charmant. Il y aurait des révérences et des quadrilles, des pâtisseries et des feux d'artifice. On danserait jusqu'au matin et je rapporterais à ma bonne Lucie un gros gâteau saupoudré de diamants ! »

François Bérague riait de ce sourire qui rajeunissait si mélancoliquement sa fine et maigre figure et il ajouta :

— Tel fut, jeune homme, mon premier bal et l'événement qui me révéla pour la première fois les bienfaisantes puissances de l'imagination. Que de fois, dans ma vie, j'ai eu recours à ses prestiges pour oublier les tristesses de la réalité ! Vous pourrez conter cette histoire à vos lecteurs. Elle leur expliquera pourquoi François Bérague n'a jamais tenté d'être rien et comment il a suppléé par des rêves à la médiocrité de son destin.

L'AVERTISSEUSE

L'AVERTISSEUSE

CE n'est pas par orgueil, croyez-le bien, — me dit un jour Luc de Lérin, — que j'ai commandé mon portrait à Hugues Darnet, pas plus que pour m'amuser à jouer les Mécènes. D'ailleurs, Hugues Darnet n'a besoin ni de ma protection, ni de ma pratique. Il est assez célèbre pour se passer de l'une et de l'autre, et la postérité n'a que faire de mon effigie. Non, en demandant à Darnet de me peindre, j'ai obéi à un sentiment plus humble, mais où entre cependant une parcelle de vanité. Que voulez-vous ? Chacun a ses faiblesses, et je

puis bien vous avouer la mienne. Elle provient d'une nuance du sentiment paternel que vous comprendrez, je n'en doute pas.

Luc de Lérin, en parlant ainsi, avait allumé son cigare et, au même instant, la porte du fumoir s'ouvrait. Sa fille, la petite Jeanne, avant de partir pour la promenade, venait embrasser son papa. Elle lui offrit gravement, sous sa capote de toile à fleurs, sa mignonne figure rose et ronde, me tendit poliment sa main grassouillette et disparut dans un frais éclat de rire. Quand l'enfant fut sortie, Luc de Lérin haussa les épaules et reprit :

— Eh bien oui, mon cher, c'est à cause de cette demoiselle que, pendant un mois, je suis allé, trois fois par semaine, poser dans l'atelier de Darnet. Sans elle, je n'aurais jamais songé à ce portrait. On n'a plus de ces fantaisies-là, à mon âge, car je ne suis plus jeune, mon bon, et cependant c'est cette constatation même qui m'a poussé à obtenir de Hugues Darnet qu'il fixât sur la toile ma médiocre apparence, maintenant que je suis encore présentable. Dans

quelques années, je serai définitivement vieux et je ne pouvais supporter l'idée que, plus tard, quand je ne serais plus, ma petite Jeanne ne conserverait de moi que le souvenir d'un vieux bonhomme plus ou moins déjeté. Au moins, à présent, grâce au portrait que vous voyez là, je laisserai à cette enfant une image encore supportable qui rectifiera dans sa mémoire celle qu'elle aura gardée de moi. Alors, ma foi, j'ai avoué franchement mon cas à Darnet et je l'ai prié de m'avantager le plus possible, ce qu'il a fait de bonne grâce, le cher homme, car il sait, lui aussi, quelle misère c'est de vieillir !

Luc de Lérin avait poussé un profond soupir. La politesse eût voulu que je protestasse, et j'eusse pu le faire sans hypocrisie, car Lérin, à cinquante ans, est encore presque beau, avec sa vigoureuse carrure d'ancien officier de cavalerie, sa figure régulière et avenante, ses manières élégantes et simples, mais il ne me laissa pas le temps de lui répondre que Darnet avait eu en lui un modèle qui valait tout de même le coup de pinceau :

— Du reste, voyez-vous, mon cher, ce portrait ne remplit pas seulement le but que je lui avais assigné, il m'a valu de faire connaissance avec Darnet. Pendant le mois que j'ai passé chez lui, nous sommes devenus de vrais amis. Ah ! les premiers temps, ce fut un peu dur. Nous manquions de sujets de conversation, mais bientôt nous nous familiarisâmes l'un avec l'autre. Nous avions un point commun sur lequel nous nous entendions à merveille : notre commune horreur de la vieillesse. Nous en détestions également les déchéances inévitables. Vous savez depuis longtemps ce que je pense à ce propos. L'idée que, peu à peu, je m'achemine sur cette pente m'est odieuse. Non pas que je redoute la mort, mais la vieillesse, la triste vieillesse ! Et Darnet est de mon avis. Ajoutez à cela que Darnet a été, en son temps, un sentimental et un voluptueux. Fort joli garçon, il a beaucoup plu et a été passionnément aimé. On s'en aperçoit à la manière dont il parle des femmes et à la façon dont il les a peintes. Ses portraits féminins sont le meilleur de son œuvre.

« Or, depuis une dizaine d'années, vous avez pu remarquer que Darnet n'expose plus que des portraits d'hommes, et c'est ce qui fait que son succès a diminué auprès du public. Le public, en art, est féministe. Un jour que nous causions des diverses alternatives de sa carrière, je lui en fis l'observation et je lui demandai pourquoi il renonçait ainsi à un genre où il avait excellé. A ma question, Darnet sourit tristement. Il releva d'un geste brusque la longue mèche de cheveux blancs qui lui barre le front, puis il détourna la conversation.

« Le surlendemain, lorsque le domestique m'introduisit dans l'atelier, Darnet n'y était point. Il me faisait dire de bien vouloir l'attendre quelques minutes. Je me mis donc à me promener de long en large dans cette vaste pièce, que je connaissais déjà en ses moindres détails, quand, soudain, mon attention fut attirée par une grande toile posée à l'écart sur un chevalet. Je m'approchai. C'était l'esquisse assez avancée d'une magnifique étude de femme, et ce portrait eût été certainement une des plus belles

œuvres du peintre s'il l'eût terminée. Malheureusement, certaines parties du tableau étaient à peine indiquées et tout l'ensemble en disait le travail interrompu. Quelle circonstance avait donc empêché Darnet de mener à bien un ouvrage si brillamment commencé? Pour quelle raison avait-il renoncé à y mettre la dernière main? Il avait fallu certainement quelque obstacle sérieux pour qu'il laissât cette toile inachevée, car jamais figure plus charmante et plus séductrice n'avait dû tenter son pinceau.

« Cependant, je m'étais approché davantage, et je considérais avec admiration le captivant visage dont les yeux vivants répondaient au regard des miens. Ces yeux, d'ailleurs, étaient la principale beauté de ce visage étrangement expressif et délicatement irrégulier. Les traits n'en étaient pas entièrement irréprochables, mais ils charmaient par leur accord. Le nez était un peu court, la bouche un peu grosse, mais on ne les eût pas souhaités autrement. Un teint éblouissant, des cheveux magnifiques complétaient l'attrait de cette figure à la fois

pensive et malicieuse. L'inconnue était représentée à mi-corps, vêtue d'une robe un peu démodée, qui attestait que son image datait au moins d'une dizaine d'années. Qui pouvait être cette personne et pourquoi ce portrait était-il demeuré en la possession de Darnet? Pourquoi aussi l'avait-il placé aujourd'hui dans son atelier?

« J'en étais à ces interrogations, quand Darnet entra. Il s'excusa de m'avoir fait attendre, prit sa palette et commença à peindre. Je posais de mon mieux, mais j'étais distrait. Darnet travaillait en silence. Soudain, il jeta sa palette sur le divan et s'y laissa tomber lourdement. Je quittai la pose et je vins m'asseoir à ses côtés. Devant nous, l'inconnue nous regardait de ses yeux lointains. Tout à coup, Darnet me touche le bras et me dit : « Tenez, « mon cher Lérin, vous me demandiez avant- « hier pourquoi je ne peignais plus que des « portraits d'hommes. Eh bien ! c'est à cette « belle personne que je dois cette résolution « que j'ai prise, il y a dix ans, et que j'ai tenue. « Cela vous étonne, mais vous comprendrez

« mieux quand je vous aurai raconté la scène « qui eut lieu le jour où Mme d'Arancy vint « pour la dernière fois dans cet atelier.

« A l'époque où Darnet rencontra Mme d'Arancy, il était dans tout l'éclat de sa réputation. Après des débuts difficiles, il avait conquis dans son art une situation éminente. Il avait, à ce moment de sa vie, cinquante et un ans, et les années n'avaient encore ni courbé sa haute taille, ni dégarni son front. Vigoureux, actif, Darnet pouvait se croire encore jeune. En tout cas, il l'était resté extrêmement d'esprit et de cœur, si bien que quand, à une garden-party chez la marquise de Jonze, il fut présenté à Mme d'Arancy, il en devint, à première vue, fort amoureux. A la suite de cette rencontre, des relations de monde s'établirent entre Darnet et Mme d'Arancy. Celle-ci, intelligente et coquette, accueillit avec plaisir les hommages du peintre. Peu à peu, Darnet lui fit une cour assidue. Naturellement, Darnet offrit à Mme d'Arancy de la peindre. Elle accepta et les séances commencèrent. Darnet en profita pour pousser la

pointe. Mme d'Arancy écoutait ses déclarations avec intérêt. De jour en jour, Darnet s'éprenait davantage. Il retrouvait à cette passion naissante tout le feu de sa jeunesse. Il se montrait persuasif et pressant. De son côté, Mme d'Arancy semblait touchée de cet amour et Darnet, sans fatuité, pouvait espérer une victoire prochaine. A cette pensée, il tressaillait d'allégresse. La vie lui semblait belle, et on l'eût bien surpris si on lui eût rappelé qu'au point où il en était de la sienne, ces victoires-là se font de plus en plus rares...

« Un jour donc que Darnet, tout en travaillant, essayait d'achever de convaincre Mme d'Arancy de ses sentiments, on apporta au peintre une carte de visite. Le fils d'un de ses vieux amis, le graveur Prothon, lui demandait un moment d'entretien. Il s'agissait d'une communication urgente. Quoique ce visiteur interrompît une conversation fort animée, Darnet demanda à Mme d'Arancy la permission de recevoir quelques instants ce visiteur importun. Darnet l'avait perdu de vue depuis plusieurs

années. Il se souvenait vaguement du jeune Marcel Prothon comme d'un adolescent malingre et gauche, aussi quel ne fut pas son étonnement en voyant paraître un beau garçon robuste et élégant qui n'avait plus aucun rapport avec l'étudiant embarrassé et dégingandé de jadis.

« Car il était beau, l'animal, beau comme la statue même de la jeunesse. Par quel sortilège Marcel Prothon s'était-il ainsi transformé en Antinoüs? Où avait-il pris cette beauté inattendue? Par exemple, si Marcel Prothon était devenu parfaitement beau, il était demeuré parfaitement bête. Il ne fallait pas longtemps pour s'apercevoir de sa complète stupidité. Elle éclatait dans ses moindres paroles. A une sottise plus forte que les autres qu'il débita, Darnet avait regardé Mme d'Arancy comme pour la prendre à témoin de la niaiserie du personnage. Mais Darnet n'avait pas rencontré les yeux de Mme d'Arancy. Mme d'Arancy, fascinée d'admiration, contemplait Marcel Prothon. Et il y avait dans la façon dont elle le considérait un

tel aveu de l'impression qu'il lui causait que Darnet en demeura douloureusement stupéfait. Subitement, il se sentait mis à l'écart, relégué dans le lointain. Il comprenait.

« Il comprenait, le pauvre Darnet, l'entente mystérieuse et soudaine qui venait de se faire entre ces deux êtres, de par le réciproque attrait de leur jeunesse. Oui, il était stupide, ce Marcel Prothon qui, assis sur ce même divan où nous étions, avait répondu si sottement aux questions que lui posait le peintre, mais il était jeune et il était beau, et ce double prestige lui valait l'attention admirative dont il était l'objet de la part de M^me^ d'Arancy. Tandis que lui, Darnet, quand bien même il convaincrait M^me^ d'Arancy de son amour, quand bien même il obtiendrait de la coquetterie et de la commisération de la jeune femme la faveur qu'il sollicitait d'elle, jamais elle n'aurait pour lui ce regard d'émotion et de désir qu'il venait de surprendre dans ses yeux ! Et brusquement Darnet entendait l'avertissement donné à ses cinquante ans; brusquement il prenait cons-

cience de son âge, et il en éprouvait une sorte de honte douloureuse, mêlée de colère et de regret !

« Et c'est pourquoi Darnet n'a pas terminé le portrait de M^mo^ d'Arancy et pourquoi ce fut le dernier portrait de femme qu'il peignit. Telle est l'histoire qu'il me raconta et que je vous rapporte. Elle m'a paru instructive. Il y a toujours un moment où l'on rencontre sa M^me^ d'Arancy, et ce moment est toujours cruel. Il le fut pour Darnet au point que, sous divers prétextes, il suspendit les séances. M^me^ d'Arancy se piqua et ne revint plus. Il a conservé l'image de celle qui fut son avertisseuse. Il avait les larmes aux yeux en me la montrant... Il y a certains hommes qui ont tant de peine à vieillir !... »

Et Luc de Lérin, à travers la fumée de son cigare, considérait au mur, avec mélancolie, le Lérin qui, du fond de son cadre, semblait braver ironiquement les atteintes du temps.

PROPOS DE GUERRE

PROPOS DE GUERRE

Il n'y avait pas grand monde, ce soir-là, au restaurant du Pré-Catelan, quand j'y arrivai pour l'heure du dîner auquel m'avait convié mon ami le sculpteur Jean Roberon. L'extrême chaleur de l'été que nous traversions avait éloigné de Paris tous les Parisiens que n'y retenait pas quelque occupation indispensable. J'étais dans ce dernier cas et je ne m'en plaignais point autrement. Je ne crains ni les fortes températures ni la solitude, et le Paris désert de cet août brûlant m'avait paru un séjour très supportable. Néanmoins, j'avais

accepté avec plaisir l'invitation bocagère de Roberon, et la perspective d'une soirée en sa compagnie me semblait une agréable distraction à la vie solitaire que je menais.

Roberon, lui non plus, n'avait pas quitté son atelier de l'avenue des Ternes. Il terminait un groupe important, et pour l'achever, il avait dû renoncer à prendre des vacances. Il profitait de la longueur des journées pour avancer son travail ; mais, sa tâche faite et ses vêtements de « boueux » remplacés par un smoking élégant, il aimait assez aller chercher un peu de fraîcheur sous les ombrages du Bois. Il dînait chaque soir dans l'un ou l'autre des restaurants qui offrent aux citadins de la ville estivale un semblant nocturne de villégiature. Il m'eût, certes, déjà invité à l'y venir rejoindre, s'il avait pu supposer que je ne fusse pas, à cette époque de l'année, sur quelque plage aérée ou sur quelque pic rafraîchissant. Il n'avait su ma présence à Paris que la veille ; son fils Jacques m'avait aperçu descendant en voiture les Champs-Élysées.

Dès le seuil du restaurant, je découvris bien vite la table où Roberon m'attendait. Du bout de la salle, il me faisait signe. Dans la lumière des nombreuses lampes qui éclairaient le vide à peu près complet du lieu, le crâne chauve de Roberon luisait magnifiquement et son opulente barbe blonde rutilait d'un éclat admirable. Auprès de lui, son fils Jacques, petit, maigre, noir faisait un amusant contraste. Trois autres convives étaient assis à la table de Roberon. C'étaient trois jeunes gens, camarades de Jacques à la Banque Centrale, où il était employé. Ils s'appelaient Louis Nérac, Antoine Frobin et Charles Serlan. Comme Jacques, ils n'auraient un congé qu'à la mi-septembre. Lorsque Roberon me les eut présentés, il ajouta :

— J'attends aussi Paul de Léry, mais je ne sais pas s'il pourra venir. Il doit être très pris en ce moment ; on travaille dur au ministère. Ah ! ces sacrés Allemands ! J'espère qu'on ne va pas les laisser nous embêter indéfiniment ainsi !

La grosse figure de Roberon était rouge de colère. Du poing, il frappa sur la table et froissa les journaux du soir qui s'y trouvaient dépliés. Les quatre jeunes gens, acquiescèrent aux paroles et au geste du sculpteur, et Jacques, en ramassant un numéro de la *Patrie*, tombé sur le tapis, grommela rageusement :

— Pour sûr, qu'il faudra bien leur dire deux mots...

On était justement à l'un des moments « aigus » des négociations marocaines et congolaises, et une sourde rumeur de guerre emplissait Paris. L'idée d'un conflit armé entre la France et l'Allemagne occupait tous les esprits. D'abord vague et confuse, elle s'était précisée. Pour beaucoup, l'échéance redoutable approchait, imminente, inévitable. Ce n'était pas une menace lointaine, une possibilité problématique ; c'était un péril immédiat, actuel. Partout, le mot de « guerre » était prononcé. Tout à l'heure, dans la rue, j'en avais perçu l'écho dans les voix fiévreuses des camelots criant les dernières nouvelles. Demain peut-

être, nous serions en présence de cette grave réalité. A cette minute même, elle existait peut-être déjà pour Paul de Léry. Dans son bureau du ministère, peut-être donnait-il les ordres nécessaires. Ah ! il ne pensait guère, sans doute, à venir dîner au Pré-Catelan, le chef d'escadrons Paul de Léry, attaché au service de la mobilisation !

Tout à coup, Roberon s'écria :

— Tiens, voilà ce cher Léry ! Jacques, dis que l'on peut servir...

Paul de Léry s'avançait vivement. C'est un homme d'une quarantaine d'années, d'allures énergiques et élégantes. Roberon, lui et moi, nous nous connaissions de longue date. Roberon est notre aîné et c'est chez lui que Léry et moi, nous nous sommes rencontrés. Paul de Léry est un excellent officier. Il aime son métier. Il s'est distingué au Maroc avec le général d'Amade. Depuis un an, il a été appelé dans les bureaux du ministère. Avidement, Roberon l'interrogeait :

— Eh bien, mon cher, est-ce pour demain ?

Paul de Léry, en dépliant sa serviette, répondit simplement :

— Tout ce que je puis vous dire, c'est que ce n'est pas pour aujourd'hui.

Pendant tout le dîner, la conversation roule naturellement sur la guerre prochaine. Roberon est un violent. Sa sculpture le prouve. Quelque chose d'héroïque et de brutal anime son art vigoureux et robuste. Il a tant modelé de torses solides, de muscles noueux, qu'il aime la force et la lutte. L'idée de guerre ne l'effraie pas, au contraire, elle le surexcite et réveille en lui de vieux instincts combattifs. Si l'on se bat, il compte bien, malgré ses cinquante ans, trouver moyen de s'employer ; sûrement, il ne restera pas les mains dans les poches ! Son fils, Jacques, l'approuve. Quant à lui, son rôle est réglé. Le premier jour de la mobilisation, il n'a qu'à boucler son paquet et à rejoindre son régiment à Rouen. C'est là qu'il a fait son service militaire. Il n'en a pas gardé mauvais souvenir et il ne lui sera pas désagréable

d'être soldat pour de bon et d'envoyer avec son lebel quelques pruneaux à ces « sales Prussiens ». Non qu'il leur en veuille personnellement, mais on ne doit, sous aucun prétexte, se laisser embêter. C'est un principe essentiel.

C'est aussi le sentiment de Louis Nérac et de Charles Serlan, quant à Antoine Frobin, la gloire militaire lui semble au-dessus de toutes les autres. Antoine Frobin est beau parleur et ne manque pas d'une certaine éloquence. Roberon fait de grands gestes et a l'air de sculpter en pensée *la Marseillaise* de Rude. Cependant, Paul de Léry écoute en silence la discussion. Tout à coup, Roberon l'interpelle :

— Allons, Léry, vous ne dites rien. Avouez que la guerre est une belle chose !

Il y eut un silence, et tous nous regardâmes le chef d'escadrons de Léry. Il tira doucement sa longue moustache, parut réfléchir un instant et dit :

— Hélas ! mon vieux Roberon, la guerre est une chose nécessaire et terrible, et elle m'a paru telle avant même que j'eusse pu me rendre

compte par moi-même de ses dures réalités. J'étais alors tout jeune sous-lieutenant et je ne rêvais que plaies et bosses. Si j'avais été « le gouvernement », je vous jure que l'armée ne fût pas restée souvent l'arme au pied, et, quand je manœuvrais avec mon peloton, j'aurais bien voulu n'avoir pas en face de nous des « manchons » rouges ou blancs! Ce fut durant l'une de ces charges inoffensives qu'un écart de mon cheval me jeta à terre. On me releva le crâne fendu. Il s'ensuivit un assez long congé de convalescence que j'employai à faire une croisière en Méditerranée, sur le yacht de mon ami Hector Loisel.

« Je ne vous raconterai pas le détail de notre navigation. Nous visitâmes la Grèce, l'Archipel et, avant d'arriver à Constantinople, qui était le terme de notre voyage, puisque j'y devais prendre l'Orient-Express afin de rejoindre ma garnison, nous nous arrêtâmes dans le petit port turc de Mudania. De Mudania, un chemin de fer mène à Brousse. Or, une pointe jusqu'à Brousse est de rigueur. Il faut avoir vu les

Tombeaux des sultans, le Turbé octogonal de Mohammed Ier et la merveilleuse Mosquée Verte où, parmi les plus belles faïences persanes, chante, dans un bassin de marbre, la plus fraîche et la plus mystérieuse des fontaines... »

Paul de Léry s'arrêta un instant, puis il reprit :

— Ma foi, Brousse valait le déplacement. La Mosquée Verte m'enchanta, mais comme la salle à manger de l'hôtel de France manquait de gaieté, nous nous fîmes servir notre café dans le jardin. A l'ombre d'un platane, nous dégustions dans des tasses minuscules le noir breuvage, quand, appuyé au mur de l'hôtel, je remarquai un vieux Turc déguenillé qui se tenait là, en plein soleil. Devant lui, à ses pieds, dans une corbeille, il y avait des fume-cigarettes, des pipes taillées dans du bois. Hector Loisel avait fait signe au marchand d'approcher. Un à un, il nous tendait les objets que nous lui désignions. Il s'était accroupi auprès de sa corbeille et, quand il avait fini d'y

fouiller, il levait la tête vers nous. Malgré ses guenilles, il n'était pas laid, ce vendeur de pipettes. Il avait un visage régulier, encadré d'une longue barbe grise, l'air doux et digne; mais ses yeux étaient d'une extraordinaire tristesse et parfois il y passait une impression d'indicible désespoir. Je n'avais jamais vu un pareil regard! Lorsque nous eûmes terminé nos achats, l'homme enveloppa dans un chiffon les pièces d'argent que nous lui avions remises, puis il resta debout devant nous, absorbé dans une rêverie si profonde qu'il fallut que le domestique de l'hôtel, qui nous apportait de nouvelles tasses de café, le tirât à plusieurs reprises par ses haillons pour qu'il s'en allât; comme il s'éloignait avec sa corbeille, le serveur se tourna vers moi et me dit en mauvais français : « Que voulez-vous, monsieur, il est un peu (et il se touchait le front du bout du doigt), il est un peu... C'est qu'il avait un fils qui était soldat et qui a été tué au Yémen. »

Léry fit tomber la cendre de son cigare et ajouta :

— J'ai compris alors le regard des pauvres yeux et j'ai senti que la guerre, qui est une chose nécessaire, est aussi une chose terrible, parce qu'elle fait des milliers de regards comme celui-là. Et souvent, lorsque les balles marocaines pleuvaient dans nos rangs, j'ai repensé à mon vieux Turc de Brousse, et, durant ces jours d'anxiété, sa tragique image ne cesse de me hanter...

Léry s'était tu. Roberon, la tête baissée, tapotait sur la nappe de ses gros doigts velus et souples. Jacques, Nérac, Serlan et Frobin ne disaient rien. Au fond de la salle solitaire, les tziganes entamaient une valse ardente et sinueuse.

LA PORTE FERMÉE

LA PORTE FERMÉE

DÈS mon arrivée, ils avaient attiré mon attention ; lui, par sa prestance encore belle d'homme sur le retour ; elle, par sa grâce délicate, languissante et fanée. Ils formaient le couple « intéressant » de l'hôtel, où les voyageurs étaient rares à l'automne, en cette petite station de Riva, située à l'extrémité autrichienne du lac de Garde, et dont la solitude même m'avait donné le désir d'y demeurer quelque temps.

A cette époque de ma vie, j'étais fort mélancolique, par suite d'un amour malheureux que

les circonstances avaient contrarié. Pour des raisons sur lesquelles je n'insisterai pas, j'avais été obligé de renoncer à celle que j'aimais. Ce sacrifice, imposé par de graves devoirs, m'avait été extrêmement douloureux, et je cherchais dans un voyage d'Italie un soulagement de mes peines. C'était dans cet état d'esprit que j'avais accompli l'excursion du lac de Garde. La majestueuse beauté du spectacle m'avait distrait quelque peu de moi-même, et la position de Riva, à la pointe la plus resserrée du lac, au pied de hautes et sévères murailles de rochers, son vaste hôtel presque désert, avec son jardin en terrasse sur l'eau, m'avaient déterminé à y essayer d'un séjour de quelques semaines.

Si absorbant que fût mon chagrin, je n'en avais pas moins remarqué, dès mon arrivée, comme je l'ai dit, le couple en question. Il avait même suffisamment excité ma curiosité pour que je m'informasse au bureau de l'hôtel du nom de ces deux voyageurs. Cette recherche ne m'apprit pas grand'chose, sinon qu'ils

étaient Français et qu'ils s'appelaient M. et Mme Dorlange. M. Dorlange était un homme d'une cinquantaine d'années, robuste de corps, large d'épaules. Sa tête était forte, son visage énergique, sa barbe grisonnante. Sa femme, de tournure élégante, d'aspect distingué, avait une charmante figure et de beaux yeux tristes, avec en toute sa personne je ne sais quoi de fragile, de las, de craintif. Le contraste était saisissant entre cette frêle et timide personne et le vigoureux gaillard qu'était encore M. Dorlange. D'ailleurs, M. Dorlange m'intriguait. Il me semblait que ses traits ne m'étaient pas inconnus. Où donc avais-je vu cette figure-là ?

C'est ce que je me demandais chaque fois que je rencontrais M. Dorlange, ce qui arrivait souvent, soit dans les corridors de l'hôtel, soit dans le jardin où M. et Mme Dorlange passaient la plus grande partie de la journée, assis sur un banc de la terrasse qui dominait la lac. Mme Dorlange travaillait à quelque ouvrage, M. Dorlange fumait silencieusement. Parfois, je le voyais se lever brusquement et s'enfoncer

d'un pas rapide sous les ombrages du jardin. Plus d'une fois, je croisai M. Dorlange en ses promenades solitaires. Il marchait la tête basse, les mains derrière le dos, comme quelqu'un en proie à une préoccupation violente. Un jour, même, au détour d'une allée, je le surpris parlant tout haut avec une animation singulière.

A l'heure du thé, je retrouvais chaque jour les Dorlange dans le hall de l'hôtel, assis à la même place, non loin de la porte. Cette porte semblait intéresser vivement M. Dorlange. Vers six heures, elle s'ouvrait ; le portier paraissait avec le courrier et déposait une liasse de journaux devant M. Dorlange qui s'en saisissait avidement. Avec quelle hâte il rompait la bande et déployait les larges feuilles imprimées !... Pendant qu'il les parcourait, sa femme le considérait attentivement. Parfois, M. Dorlange lui passait le journal en lui indiquant du doigt quelque passage. Ce manège m'étonnait, chaque fois que j'en étais témoin. Qui était donc ce M. Dorlange pour se pas-

sionner à ce point aux nouvelles publiques ? Il y a donc des gens à qui tout n'est pas indifférent, excepté la pensée du bonheur perdu !

Cependant, le séjour de Riva commençait à me peser et je me décidai à continuer mon voyage. La veille de mon départ, je louai une barque et je passai une partie de la journée sur le lac. Il me semblait que la cadence des rames assoupissait mon chagrin et mes regrets. Je ne rentrai à l'hôtel qu'à l'heure du thé et je pénétrai dans le hall au moment où le portier remettait à M. Dorlange son paquet de journaux. A peine en eut-il ouvert un et y eut-il jeté les yeux que je le vis tout à coup pâlir. Ses mains tremblaient. Une violente émotion le bouleversait tout entier. Soudain, il se leva et disparut, suivi par M^me^ Dorlange. Un des journaux était resté sur la table. Je m'approchai. C'était un numéro des *Nouvelles Politiques*. La manchette portait la mention d'une séance tumultueuse à la Chambre. Le ministre des Affaires étrangères avait prononcé un discours dont était résultée la chute du

cabinet. De grandes difficultés extérieures motivaient cette crise ministérielle qui était aussi une crise nationale.

Les Dorlange ne parurent pas à dîner. Mon repas terminé, j'allai fumer mon cigare au bord du lac. La soirée était tiède et douce et je restai longtemps à écouter le clapotis de l'eau et à regarder une grosse lune jaune qui montait lentement à l'horizon. Mon cigare fumé, je me dirigeai vers l'hôtel. Dans le hall, deux Anglais, arrivés le matin même, buvaient des whisky-sodas. Sans réveiller le portier somnolent, je gravis le large escalier et je pris le couloir qui menait à ma chambre et qui passait devant l'appartement des Dorlange. Comme j'en approchais, j'entendis des éclats de voix inusités. Je m'étais arrêté et je prêtais l'oreille. C'était la voix de M. Dorlange, mais sa voix transformée, grossie. Elle remplissait le couloir de sa sonorité. C'était une voix d'orateur, de tribun, forte, martelée, faite pour remuer les foules. Et c'était étrange, je vous l'assure, de l'entendre ainsi, à travers cette

porte fermée, dans cet hôtel désert et vide.

Et voici ce qu'elle disait cette voix :

« Ah ! les malheureux ils ne savent donc pas ce qu'ils font. Il n'y en a donc pas un parmi eux qui se soucie des destinées de la patrie ! Ils sacrifient tout au présent, à leurs vils petits intérêts d'une heure. Ils ignorent donc que l'avenir pèsera leurs actes dans ses balances impitoyables ? Il ne se trouvera donc personne pour les dénoncer à eux-mêmes et pour les rappeler à la pudeur de l'honneur ? Ah ! si j'avais été là, je leur aurais montré l'abîme de honte où ils courent, et ils m'auraient écouté, car on m'écoutait, moi. Mais maintenant, c'est fini. Je me suis étranglé de mes propres mains. La porte de ma vie est fermée à jamais. Et qui même se souvient encore de moi, de Ranvier, de Maurice Ranvier ! Ah ! misère ! misère !... »

Un poing brutal heurta un meuble qui se renversa avec fracas, tandis que venait jusqu'à moi le hoquet étouffé d'un sanglot de femme.

Maurice Ranvier ! Soudain, je comprenais.

Maurice Ranvier ! Et ce vieux scandale, distant de vingt années, me revenait à la mémoire. Je me souvenais de ce nom, mêlé à un esclandre fameux dont j'avais entendu parler au temps de ma jeunesse. Ranvier, c'était cet homme politique dont le magnifique avenir avait sombré tout à coup dans une faillite irrémédiable. Orateur admirable et puissant, chef d'un groupe parlementaire important, Ranvier avait eu son heure de gloire, son heure de gloire sans lendemain. Et je me rappelais la gravité tragique des circonstances, la menace brutale de l'étranger, le désarroi du pays, la séance mémorable où la Chambre, galvanisée par la parole ardente de Ranvier, s'était reprise dans un magnifique mouvement patriotique. Et puis, au lendemain du triomphe, au moment où tous les espoirs se tournaient vers celui qui semblait désigné pour être le « maître de l'heure », la dérobade subite de Ranvier, sa disparition mystérieuse, sa fuite clandestine. Ranvier abandonnant tout, famille, devoirs, patrie, était parti en enlevant une jeune

fille qu'il aimait et qu'il ne pouvait épouser, et à qui il sacrifiait, par amour, son honneur et sa gloire.

Et c'était ce même Maurice Ranvier, devenu M. Dorlange, que j'entendais, derrière cette porte fermée, évoquer sa vie passée, son pouvoir d'orateur, avec le regret du sacrifice insensé accompli jadis dans un moment de passion. Et je songeais avec angoisse à ce sanglot de femme qui maintenant s'était tu dans un double silence. De combien d'amertumes, de quels reproches muets, avait-elle payé, sans doute, l'ivresse d'avoir été préférée à tout ? Ah ! les pauvres gens ! Que leur restait-il de leur amour, en leur existence d'errants et d'exilés, cachant sous un faux nom l'ancienne célébrité de leur aventure ! Quel destin, chaque jour, à l'heure des journaux, de s'asseoir autour d'une table à thé, dans quelque hôtel banal où, comme en ce coin perdu de Riva, ils formaient « le couple intéressant » dont on emporte en passant la mélancolique image !

Et je serais demeuré encore longtemps à

rêver devant leur porte fermée, si les deux Anglais du hall qui regagnaient leur chambre ne m'eussent rappelé qu'il était temps de rentrer dans la mienne, car je devais partir, le lendemain, de bon matin.

L'ÉVADÉ

L'ÉVADÉ

La semaine dernière, nous dînions, avec quelques amis, chez Jacques de Bercourt. L'attrait de cette réunion était moins de nous retrouver autour d'une table largement et délicatement servie que de nous y rencontrer avec Hugues Lancenet, le célèbre conteur, à qui nous avions voué une fervente admiration. Jacques de Bercourt, depuis longtemps, souhaitait de faire la connaissance de Lancenet et nous partagions son désir, Raoul de Larçay et moi, au point que nous en portions quelque envie à Louis Durfort, qui était en relations

avec l'écrivain. Plus d'une fois, Durfort avait promis à Jacques de Bercourt de le présenter à Lancenet, mais les circonstances ne s'y étaient jamais prêtées jusqu'alors. Aussi fut-ce un événement important dans notre petit groupe que l'acceptation par Lancenet de cette invitation à dîner dont Durfort avait été l'intermédiaire.

Lancenet, grand amateur d'art oriental, avait manifesté à Durfort sa curiosité de certains vases rapportés par Jacques de Bercourt de son récent voyage en Chine. C'étaient des pièces de fouilles, de toute rareté, comme il n'en avait pas encore paru sur le marché et comme il n'en figurait encore dans aucune collection parisienne. Durfort avait profité de l'occasion et rendez-vous avait été pris, auquel Jacques de Bercourt nous avait généreusement conviés, Larçay et moi.

Nous étions donc réunis dans le salon de Jacques de Bercourt, quand Lancenet, conduit par Durfort, y fit son entrée, et je dois dire qu'à sa vue nous éprouvâmes une satisfaction assez

rare. Lancenet était exactement tel que nous l'avions imaginé d'après ses portraits et ses livres. Il était grand, robuste. Son visage régulier, aux traits forts et bien tracés, s'éclairait d'yeux vifs. Le regard était direct et franc. Voix calme et mesurée, gestes rares, Lancenet donnait une impression de sérénité et de clairvoyance. C'était un de ces hommes qui possèdent une parfaite maîtrise d'eux-mêmes et une parfaite connaissance d'autrui. Ces qualités étaient celles de son talent. On les retrouvait dans ses admirables contes, d'une facture si stricte, d'une observation si juste, d'un réalisme si vrai...

Ce sens de la réalité lui assurait une place particulière dans la littérature de notre temps. L'art de Lancenet y était une exception. De ses contemporains, il ne partageait ni les complications, ni les sensibleries, ni les curiosités. La représentation impartiale des êtres et des choses lui suffisait. Il était bien l'homme de son œuvre. Sa conversation reflétait également cet accord. Elle était substantielle et précise. Elle

impliquait, du sujet abordé, une connaissance loyale et complète. Elle excluait le paradoxe et la fantaisie.

Malgré cela, le dîner n'en fut pas moins fort gai. Lancenet créait autour de lui une atmosphère de cordialité. Aussi l'entente était-elle faite entre nous, lorsqu'en sortant de table nous passâmes au fumoir pour examiner les fameux vases chinois de Bercourt. Lancenet les admira fort ; il avait allumé un cigare et il s'était assis dans un fauteuil à côté d'un guéridon de laque, quand, en déposant la cendre dans le cendrier il fit tomber un objet posé sur le meuble. Il se baissa pour le ramasser. C'était une pipe à opium, en bois d'aigle, que Bercourt avait achetée là-bas. Lancenet l'avait replacée sur la petite table avec un geste de répulsion que Bercourt remarqua car il dit en riant à Lancenet :

— Ne croyez pas, monsieur Lancenet, que je me serve de cet instrument. Je n'ai rapporté cette pipe qu'en souvenir d'une visite à une fumerie et de quelques nuits d'ivresse expéri-

mentale. Mais je n'avais pas grand goût pour ces exercices et je m'en suis tenu à ces tentatives. Et vous, monsieur Lancenet, avez-vous jamais essayé la drogue ?

Le visage de Lancenet avait pris une expression particulière et que nous ne lui avions pas encore vue. Une ombre passa dans ses yeux clairs. Il demeura un instant silencieux à regarder la pipe dont le bois rugueux luisait d'une antique usure. Soudain, il leva la tête et répondit, d'une voix changée :

— Mais oui, monsieur de Bercourt, et j'ai même été, pendant un temps, un fumeur enragé. Heureusement que tout cela n'est plus pour moi qu'un rêve noir dont je n'aime guère à parler...

Il s'était levé et marchait de long en large à travers la pièce, silencieusement. Tout à coup, il s'arrêta devant Jacques de Bercourt et reprit :

— Le plus curieux, c'est que ce n'est pas en Extrême-Orient que j'ai contracté cette terrible habitude. Peut-être y étais-je prédisposé par mon goût de l'art chinois. Ce fut en Amérique

que je fis connaissance avec l'opium. Cela remonte à une dizaine d'années. J'avais été envoyé par un journal pour faire une série d'articles sur la vie américaine. On avait confiance dans mes qualités de réaliste. Je partis donc, mais, à peine arrivé là-bas, je fus pris d'une mélancolie spéciale que connaissent bien tous ceux qui ont fait ce voyage d'outre-mer. Je crois qu'elle vient du spectacle d'une activité trop différente de la nôtre. Quoi qu'il en fût, je me sentais infiniment dépaysé et je ne trouvai un peu de répit à mon spleen que durant mon séjour à San-Francisco.

« San-Francisco est une ville admirable. Elle ressemble aux autres villes américaines, mais elle est située dans un décor merveilleux, et puis elle a une « curiosité » : son quartier chinois. Je ne vous le décrirai pas à vous, monsieur de Bercourt, qui venez de la vraie Chine, mais ce fut pour moi une révélation. Ah ! elle n'a rien de très pittoresque, la « China-Town » de San-Francisco, rien que quelques boutiques, quelques enseignes, mais elle est peuplée de

quarante mille individus à face jaune, vêtus de blouses bleues et qui portent une queue de cheveux nattés. J'éprouvais un bizarre plaisir à errer parmi cette foule exotique. Le quartier chinois devint ma promenade favorite, le jour comme la nuit. Une nuit, des amis me conduisirent visiter une sorte de caravansérail qui servait de logement à des centaines de pauvres diables entassés en d'invraisemblables réduits. Nous arrivâmes ainsi à une soupente obscure, au seuil de laquelle une odeur étrange me prit à la gorge. Sur un matelas sordide, à côté d'une petite lampe, un vieux Chinois était étendu. Il était d'une singulière maigreur. Ses mains étiques et délicates faisaient grésiller à la flamme de la lampe, au bout d'une aiguille, une boulette noirâtre. Dans sa face plate, ses yeux bridés qu'il leva vers nous exprimaient une si lointaine et si parfaite béatitude que je reculai avec respect devant ce regard divinisé...

Lancenet s'arrêta un moment, puis, brusquement, il continua :

— Deux mois après, j'étais à Paris, étendu, moi aussi, auprès d'une petite lampe en train de cuire au bout d'une aiguille des boulettes d'opium. J'étais parfaitement heureux. Cela dura plusieurs années. Je ne concevais pas d'autre but à la vie que cette occupation vraiment surhumaine. Je ne quittais ma pipe que pour prendre ma plume. Je travaillais avec une extrême facilité. J'ai composé, durant cette période, quelques-uns de mes meilleurs contes. Un jour, cependant, en relisant la feuille que je venais d'écrire, j'eus une sensation d'inquiétude. La nouvelle que je terminais ressemblait bien, par le sujet et par le style, à des nouvelles dont j'étais l'auteur, et pourtant j'y constatais, dans la liaison des événements, dans le dessin des personnages, quelque chose d'imperceptiblement déformé. L'opium s'immisçait mystérieusement dans ma vision du monde. Peu à peu, il la transformerait. Une force étrangère et secrète se substituait à ma volonté. J'allais être dépossédé de moi-même. Il n'était que temps de réagir contre cette

intruse, et, ayant fumé une dernière pipe, je bouclai ma valise et allai m'enfermer, à Neuilly, dans la maison de santé du Dr Garoix.

Lancenet était allé prendre un cigare dans la boîte ouverte sur le piano.

— Alors, monsieur Lancenet, depuis ce temps, vous n'avez plus jamais eu envie de fumer l'opium ?...

Lancenet se tourna vers Jacques de Bercourt :

— Non... mais une fois, j'ai eu à soutenir un dernier assaut. C'était environ un an après ma guérison. Un jour d'hiver je reçus un télégramme d'un ami me demandant de l'aller voir sur-le-champ. En sortant de chez moi, je m'aperçus qu'il n'y avait pas de fiacre à la station. Il pleuvait et justement passait le tramway J'y montai. A peine étais-je installé à ma place qu'un autre voyageur vint s'asseoir à côté de moi. En s'asseyant, il me coudoya légèrement. Je le regardai. Le nouveau venu était un petit vieux très proprement vêtu,

décoré. Sa face rasée, très maigre, entre deux favoris en côtelettes grises, le désignait comme quelque ancien magistrat ou quelque officier de marine en retraite. Soudain, je tressaillis. Du fond de tout mon être, quelque chose de profond, de despotique venait de surgir sourdement, quelque chose de si puissant et de si secret que j'en demeurai comme anéanti. Puis, je compris. De toute la personne de mon voisin, une odeur connue, une odeur inoubliable émanait. Elle sortait de ses vêtements, de sa peau, de son souffle, de son regard. Elle montait, m'enveloppait de ses effluves. Elle remplissait tout le tramway. C'était l'odeur irrésistible et souveraine de l'opium, l'odeur souterraine et royale de l'opium. Tout à coup, le vieux monsieur se leva, fit un signe au conducteur et disparut. Moi, j'étais resté à ma place, cramponné aux accoudoirs, pour ne pas suivre l'appel du messager mystérieux et du tentateur imprévu qui s'en allait vers la pipe, l'aiguille, la pâte brune, la lampe, tandis que moi je demeurais dans la nuit et que des

larmes de désespoir et de désir me coulaient silencieusement sur les joues...

Après un moment de silence, Hugues Lancenet ajouta :

— Ce fut ma dernière rencontre avec l'opium. Maintenant, le souvenir même de l'odeur sacrée est éteint en moi et ceci n'est plus pour moi qu'un bout de bois sans signification...

Disait-il vrai ?... Du doigt, il toucha dédaigneusement la pipe de bois d'aigle aux antiques montures qui gisait sur la table comme la mystérieuse flûte où se joue, pour certains, le noir poème de la fumée enchantée.

LA RÉVOLTE DU TAÏ-POU

LA RÉVOLTE DU TAÏ-POU

Lorsque Taï-Pou eut fait les onze révérences et les trois génuflexions prescrites, et qu'il eut pris place sur le coussin de soie que lui assignait, à la dernière marche du trône impérial, son rang de premier ministre, l'empereur Ho-Heï lui dit :

— Écoute-moi, ô Taï-Pou ! J'ai fait un rêve. Cette nuit, le dieu du Soupçon m'est apparu. J'ai vu distinctement ses deux visages et sa double natte, et j'ai distinctement entendu sa voix. Et voici ce qu'il a murmuré à mon oreille : « Certes, ton ministre Taï-Pou est un très ver-

tueux et très savant conseiller. C'est l'homme le plus sage de ton royaume et l'esprit le plus subtil de toute la Chine. Il sert fidèlement ta gloire. Mais es-tu sûr qu'il ait pour toi tout l'amour que l'on doit à ta personne céleste? Es-tu bien certain qu'il ne soit rien qu'il te préfère? Aussi, à ta place, le soumettrais-je à quelque épreuve afin d'être éclairé pleinement sur l'étendue de son dévouement. » Ainsi parla le dieu perplexe. Que penses-tu, ô Taï-Pou, de ces paroles nocturnes?

Un large sourire dilata la face jaune de Taï-Pou, et tout son visage, de ses yeux obliques à sa bouche sinueuse, exprima une joie si entière que l'empereur eût dû se sentir rassuré. Néanmoins, le chuchotement de la voix ténébreuse persistait dans sa mémoire pendant que Taï-Pou lui répondait :

— Grand et sublime prince, le dieu ambigu a raison, et ton humble serviteur Taï-Pou est prêt à te donner telle marque d'amour et d'obéissance que tu jugeras à propos de lui demander. Sa vie et celle des siens t'appartiennent. Uses-

en à ta fantaisie. Taï-Pou n'a d'autres désirs que ton désir, d'autre volonté que ta volonté.

L'empereur Ho-Heï réfléchit un instant :

— O Taï-Pou, merci de m'offrir ainsi de dissiper les doutes qu'un démon équivoque a formés dans mon esprit. Il ne m'en restera pas même le souvenir, si tu m'apportes demain la tête coupée de ton vieux père. Alors, ô Taï-Pou, je croirai à ton amour.

Taï-Pou se leva silencieusement du coussin jaune et se prosterna devant l'empereur. Le lendemain, il apporta à Ho-Heï le gage demandé.

Mais le dieu du Soupçon tourmenta de nouveau l'empereur. Ho-Heï redevint soucieux, et comme, un jour, Taï-Pou s'inquiétait de la tristesse de son maître, celui-ci lui dit :

— O Taï-Pou, le visiteur nocturne a reparu. L'autre nuit, alors que je lui objectais ce que tu sais, il s'est mis à rire et s'est écrié : « O naïf empereur, demande donc à Taï-Pou la tête de son épouse chérie, la belle Kiang-Si, et tu verras s'il ne la préfère pas à ton repos. »

Ainsi parla l'Exigeant. Que penses-tu, ô Taï-Pou, de ses paroles envenimées ?

L'empereur replaça sur le plateau de laque la fine tasse de porcelaine où fumait le thé divin. Taï-Pou acheva de boire la sienne et se retira sans mot dire.

Deux jours après, sur la dernière marche du trône impérial, roulait, hors d'un sac de soie rouge, la tête décollée de la belle Kiang-Si.

L'empereur Ho-Heï dit à son ministre Taï-Pou.

— Il s'est encore montré à moi, cette nuit, mais j'ai eu peine à le reconnaître. Il n'était plus qu'une ombre presque effacée, et sa voix était si faible qu'on eût cru celle d'un malade : « Taï-Pou est plus fort que moi, m'a-t-il murmuré dans un souffle. Il m'a vaincu. Nul prince ne fut mieux aimé que tu ne l'es de ce fidèle serviteur. Cependant, je n'en serai tout à fait convaincu que lorsque tu auras obtenu de lui un dernier sacrifice. Taï-Pou a, de la belle Kiang-Si, une fille et un fils jumeaux. Qu'il place ces

deux jeunes têtes dans les plateaux de la balance, et le doute ne fera plus osciller mon esprit incertain. » Ainsi parla le dieu obstiné. Que penses-tu, ô Taï-Pou, de ses paroles impérieuses ?

Taï-Pou joignit les mains sur son cœur. Deux longues larmes coulèrent de ses yeux bridés sur ses joues plates. Pendant trois jours il ne revint plus au palais. Ce ne fut que le soir du troisième jour qu'un messager apporta dans un panier couvert les deux rondes têtes jumelles dont le sabre courbe avait tranché les cous délicats.

Taï-Pou possédait dans le quartier nord de Pékin une magnifique maison entourée de vastes jardins. La maison de Taï-Pou contenait une infinité de vases précieux en porcelaine fine et en bronze travaillé. Taï-Pou avait fait également rechercher dans tout l'empire les plus riches étoffes de soie et les plus rares broderies. De nobles peintures ornaient les murs de ses chambres, aussi nombreuses que les jours de

l'année. C'était parmi ces belles choses que, comblé en ses ambitions, Taï-Pou avait vécu heureux avec son vieux père, sa vertueuse épouse Kiang-Si et ses deux enfants jumeaux. C'était là qu'était venue le chercher la faveur de l'empereur pour l'élever à un haut degré de puissance.

Mais, plus encore même que la maison de Taï-Pou, ses jardins étaient célèbres par la majesté des arbres, l'étendue des eaux, par les caprices des escaliers et des ponts, la complication des allées, la symétrie des parterres de fleurs. Taï-Pou aimait à s'y promener, vêtu de robes éclatantes, et à s'arrêter devant un certain bassin bordé de jade vert. Ce bassin, qui contenait toutes sortes d'admirables poissons, de formes et de couleurs variées, faisait les délices de Taï-Pou. Il y avait là des poissons qui ressemblaient à du feu, d'autres tout en or et qu'on eût dit incrustés de pierres précieuses, d'autres encore qui paraissaient composés d'un alliage de métaux mystérieux. Les reflets mouvants de leurs écailles enchantaient les regards

de Taï-Pou, qui se plaisait à suivre à travers l'eau transparente ce spectacle merveilleux.

Ce fut auprès de ce bassin que l'empereur trouva Taï-Pou en contemplation. Ho-Heï s'enquit de sa santé et lui adressa des paroles obligeantes. Il le complimenta fort de ses poissons. L'un d'eux attira particulièrement son attention. Il était d'une si étrange structure et d'un éclat si singulier que l'empereur n'en avait jamais vu de pareil et qu'il dit à Taï-Pou :

— O Taï-Pou, toi le bras droit de ma puissance et la moitié de mon cœur, je ne t'ai déjà demandé que trop de choses. Cependant, je suis sûr que tu ne refuseras pas d'y ajouter ce sublime poisson. Fais-le porter à mes cuisines ; je veux savoir s'il est aussi bon qu'il est beau.

L'empereur Ho-Heï, qui n'avait attendu que trois journées la tête des enfants de Taï-Pou, vit se coucher six fois le soleil avant que Taï-Pou eût accompli son désir. Ce ne fut que le matin du septième jour qu'on lui vint annoncer la venue de Taï-Pou. L'empereur donna ordre de l'introduire sur-le-champ. Taï-Pou, dans une

corbeille, portait le poisson merveilleux. Mais, au moment où l'empereur se penchait pour le saisir par les ouïes, un grand éclat de rire le força à comprimer de ses mains son large ventre. Le poisson était un poisson d'émail si parfaitement imité que rien ne manquait à sa ressemblance. L'empereur s'était renversé en arrière pour rire plus à l'aise, lorsque soudain son rire se changea en un râle étouffé. D'un poignard caché dans sa manche, Taï-Pou lui avait percé la gorge, d'où jaillissait un flot de sang.

Lorsque l'on amena Taï-Pou devant les grands mandarins de l'empire réunis pour juger son crime, il leva vers eux ses mains chargées de chaînes et parla en ces termes :

— O très sages, très illustres et très subtils, c'est sans crainte que Taï-Pou comparaît devant vous. Il sait bien que sa tête ne tombera pas comme est tombée la tête de son père, celle de son épouse et celles de ses enfants, car vous reconnaîtrez que Taï-Pou est digne de prendre place parmi les justes et les sages. Lorsque

vous aurez entendu les raisons de ses actes, vous l'absoudrez de sa révolte et vous ferez rompre ses chaînes.

Taï-Pou se tut un instant et reprit :

— Apprenez donc, ô vous les compréhensifs, que si j'ai tué mon vieux père pour obéir aux ordres de l'empereur et pour conserver sa faveur, c'est parce qu'il est permis de préférer la puissance à la vertu. Si j'ai tué ma femme, la belle Kiang-Si, c'est qu'il n'est point défendu de préférer la puissance à l'amour. Si j'ai sacrifié mes enfants, c'est parce que l'on peut préférer la puissance à soi-même. Mais lorsque l'empereur m'a demandé le plus beau de mes poissons pour le manger stupidement, alors c'est l'empereur que j'ai tué, parce qu'à tout l'on doit préférer la beauté et que mon poisson était une créature parfaitement belle. Telle fut la cause, ô mandarins, de la révolte de Taï-Pou. Et maintenant, décidez de son sort.

Taï-Pou fut renvoyé dans sa maison et dans ses jardins. L'on éleva à l'empereur Ho-Heï le magnifique tombeau que l'on voit encore en

sortant de Pékin par la porte de l'Ouest et dont le toit est surmonté d'un gigantesque poisson d'or et d'émail qui semble nager dans le fleuve de pourpre du couchant.

LE SECRET DU BONHEUR

LE SECRET DU BONHEUR

LORSQU'EN le tirant par la barbe, ainsi qu'elle faisait chaque matin, la favorite Fatime eut vainement essayé de réveiller le khalife Hassan, et qu'elle s'aperçut qu'il était mort, elle se mit à pousser de grands cris. Non point que la belle Fatime éprouvât le moindre chagrin de cet événement, mais elle obéissait à l'usage qui veut qu'une pareille circonstance soit marquée par des lamentations. Aussi, quand les serviteurs, les courtisans et les vizirs pénétrèrent dans la chambre de leur maître, trouvèrent-ils Fatime en train d'accomplir ce

qu'elle considérait comme un pieux devoir auquel ils prirent la part qui convenait, de telle sorte que ce fut bientôt un concert de pleurs et de gémissements qui gagna rapidement tout le palais et ne tarda pas à se répandre par la ville. Il y fit de tels progrès qu'en peu d'instants, il n'était pas un portefaix ni un ânier dans Bagdad qui ne sût la fatale nouvelle et ne la commentât à sa façon.

Ce fut par le grand porte-clé de la prison où leur père les tenait enfermés depuis qu'ils avaient atteint l'âge d'hommes qu'Akbar et Ali, les fils du khalife Hassan, apprirent que leur sort venait de changer et que leur captivité avait pris fin. Les jeunes princes étaient occupés, à ce moment, à goûter la fraîcheur de la matinée dans un endroit assez isolé des jardins où il leur était permis de se promener à leur guise. Ils aimaient à s'y retirer, car l'épaisseur des feuillages les empêchait de voir les hautes murailles qui les entouraient. Il y avait là un kiosque en faïence où, durant l'été, ils se plaisaient à passer la nuit pour y respirer l'odeur des roses

en écoutant le murmure des fontaines et le chant du rossignol. Akbar et Ali s'accommodaient assez bien de la retraite forcée où ils vivaient, car ils y trouvaient une consolation dans l'amitié qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Néanmoins, que de fois n'avaient-ils pas déploré ensemble les rigueurs que leur valait la jalousie cruelle d'un père soupçonneux et qui redoutait jusqu'à ses proches !

Or, ils en étaient justement sur cet éternel sujet, quand ils aperçurent, sa robe relevée jusqu'aux reins et son turban à demi dénoué, le vieux Meldour, leur geôlier, qui accourait vers eux à toutes jambes. Cette vue ne laissa pas de les surprendre, car, d'ordinaire, Meldour respectait leur solitude et ne s'avisait guère de la troubler. Aussi, à cette apparition insolite, Akbar, l'aîné des princes, fronça-t-il le sourcil avec mécontentement, tandis qu'Ali, plus patient, s'écriait en éclatant de rire :

— Par Allah ! Mais c'est bien le vieux Meldour qui vient à nous ! Quel mauvais rêve aura donc interrompu son sommeil ? Pour sûr il

nous croit échappés d'ici sur l'aile de quelque génie complaisant ? Cachons-nous en ce bosquet pour jouir de l'angoisse qu'aura ce vieux fou en ne nous découvrant pas tout de suite...

Mais Akbar frappait du pied avec colère :

— Eh ! par Allah ! mon frère, faites comme vous voudrez ! Quant à moi, je ne sais ce qui me retient de ne pas rosser ce drôle d'importance, en attendant que je le puisse faire empaler ainsi que je n'y manquerai pas quand le pouvoir m'en sera donné, un jour ou l'autre !

A peine avait-il dit ces mots que le vieux Meldour se précipitait à ses genoux. Sa course impétueuse l'avait essoufflé au point qu'il ne pouvait pas parler, mais il tendait au prince la grosse clé qu'il portait toujours à sa ceinture et que le prince connaissait bien. Et Akbar ayant compris soudain que le khalife Hassan avait cessé de vivre, regardait, le front dans la poussière, le vieux Meldour prosterné à ses pieds. Et le khalife Akbar songeait qu'il pouvait maintenant faire tomber la tête du vieillard, d'un signe, comme celles, d'ailleurs, de

tous les habitants de Bagdad et de tous les sujets du vaste royaume dont il allait être, dorénavant, le maître absolu et souverain.

Les premiers temps du règne d'Akbar furent marqués par les événements ordinaires en pareil cas. On y procéda, tout d'abord, aux funérailles du défunt khalife qui furent fort belles et accompagnées d'une grande pompe. Cette cérémonie ne déplut pas à Akbar. Outre qu'il regrettait médiocrement son père, il avait été trop longtemps privé de toute représentation publique pour ne pas prendre intérêt même à celle-là que suivirent bientôt les fêtes de son avènement. Akbar fut fort sensible aux démonstrations populaires dont elles furent l'occasion et il en conçut le sincère désir de travailler au bien de ses sujets et de veiller à la prospérité de son royaume. Les premières lois qu'Akbar édicta furent si bien accueillies que le peuple lui en témoigna sa reconnaissance en lui décer-

nant le surnom de Juste. Akbar se trouva flatté en sa vanité et redoubla d'application et de vigilance. Cependant, il arriva peu à peu que le contentement qu'il avait éprouvé tout d'abord ne l'empêcha pas de trouver que l'exercice du pouvoir ne va pas sans quelque monotonie et que les charges qu'il impose méritent bien quelques compensations.

Ce furent ces réflexions qui, après qu'il se fut occupé de sa gloire, portèrent le khalife Akbar à songer à ses plaisirs. Sur ce point, son père Hassan, qui ne s'y épargnait pas, l'avait toujours tenu de court. Il sembla donc légitime à Akbar de se départir envers lui-même d'une sévérité à laquelle personne n'était plus là pour l'astreindre. Aussi se résolut-il à donner quelque attention à son sérail. N'était-il pas naturel qu'il s'y délassât de tant de grands soucis ! Dans ce but il y rassembla, des plus lointaines parties de son empire, les plus belles esclaves. Mais toutes les sortes de beautés n'y eussent pas été représentées s'il avait négligé de leur adjoindre l'incomparable Fatime qui

était véritablement, par sa fraîcheur et son éclat la rose et la perle de Bagdad.

Si le khalife Akbar n'avait pas trouvé dans la puissance tout le bonheur qu'il y imaginait au temps de sa captivité, il ne rencontra pas, non plus, dans l'amour toutes les satisfactions qu'il en espérait. Certes Fatime était d'une beauté de corps et de visage à lui passer certaines imperfections du caractère et de l'esprit, mais celles qu'elle montrait avaient de quoi offusquer un amant, même si cet amant n'eût pas été un grand prince, et l'on sait que cette qualité ne dispense pas des tourments du cœur. Aussi le noble Akbar, que tout Bagdad admirait pour sa sagesse, en vint-il aisément à toutes les folies qui sont communes à ceux qui aiment. Akbar connut les angoisses de la jalousie et les diverses anxiétés de la passion. Il lui fallut souffrir les reproches, les querelles, les caprices et les fantaisies de la belle Fatime. Le plus singulier était que, malgré les soucis qu'elle lui causait, Fatime prenait de jour en jour une plus grande place dans les pensées d'Akbar. Elle

en arriva à devenir son exclusive préoccupation, si bien qu'il raccourcissait, de plus en plus, le temps consacré aux affaires. Partout Akbar ne songeait qu'à Fatime. Tout ce qui n'était point elle lui paraissait morne et fastidieux, et pourtant elle ne lui épargnait ni les peines, ni les amertumes, dont la plus cuisante était peut-être de savoir que Fatime eût jadis tiré la barbe du khalife Hassan. Akbar ne s'en pouvait consoler. Il était vraiment amoureux au point qu'il souhaitait de pouvoir confier ses chagrins.

N'y tenant plus, il finit, un beau jour, par s'en ouvrir à son frère Ali, mais plutôt par allusion que par franc aveu. Au lieu de se plaindre de Fatime, il s'étendit sur les ennuis du gouvernement. « Il est bien difficile de diriger les hommes quand on ne sait pas les conduire comme faisait le vieil Hassan, c'est-à-dire en s'occupant moins de les rendre heureux qu'obéissants et en y employant pour principal moyen la corde et le bâton. Et encore les hommes sont-ils des créatures presque à

moitié raisonnables ! « Et comme le pauvre Akbar soupirait en pensant à Fatime, Ali lui dit en souriant : » Ah! mon frère, comme vous avez raison de vous plaindre. Qui eût dit, lorsque nous étions prisonniers de notre père, que sa mort ne serait pas pour nous le commencement du bonheur ? Ne désiriez-vous pas le pouvoir ? Ne souhaitais-je pas la liberté ? Et vous êtes puissant et je suis libre, et voici que si vous vous lamentez de votre sort, je ne suis pas, non plus, content du mien. Ni l'un ni l'autre nous ne sommes satisfaits. Cependant, depuis que vous êtes le maître, je n'ai eu qu'à me louer de vos bontés. L'amitié où vous voulez bien me tenir me vaut la considération de tous. Chacun s'efforce à me plaire et je jouis de tous les avantages du pouvoir, sans en supporter le fardeau. Pourtant, je ne suis pas heureux ou, du moins, je ne crois pas l'être, ce qui revient au même. J'éprouve un ennui sans cause et dont je ne puis me défaire, si bien que je ne peux plus me souffrir à Bagdad. C'est pourquoi j'étais venu vous demander la permission de m'en

éloigner pendant quelque temps. J'ai envie de voir le monde. J'ajouterai à ces raisons que l'on vient de m'apprendre qu'il y a, à Damas, un homme qui s'y est établi marchand de bonheur. Il en tient une boutique au bazar. On m'a rapporté qu'il procure, à ceux qui le consultent, la joie et le repos de l'esprit. Il n'est pas d'inquiétude et de mélancolie qu'il ne guérisse. J'ai donc conçu le projet de l'aller visiter, avec votre agrément. Je compte voyager sous un déguisement, car il ne faut pas laisser savoir au commun des mortels qu'un prince puisse se sentir, hélas! la curiosité d'être heureux; il suffit bien assez que nous soyons comme eux exposés à la maladie et à la mort pour ne nous en rabaisser que trop aisément à leur rang. Sur ce, mon frère, donnez-moi votre congé. Peut-être rapporterai-je de là-bas quelque chose qui nous sera utile à l'un comme à l'autre. Mais j'aperçois la belle Fatime qui s'approche, et, à l'air que je lui vois, il convient que je vous laisse avec elle. »

Le premier soin du prince Ali, à Damas, fut de s'enquérir auprès de l'hôtelier du chemin du bazar. Une fois là, Ali commença à en parcourir les sombres et fraîches galeries. Sans s'arrêter aux belles armes et aux belles étoffes que l'on y vend, il se hâtait vers l'endroit qu'on lui avait indiqué. Le marchand de bonheur était installé entre le souk des confiseurs et celui des selliers. Le prince reconnut tout de suite la boutique à la foule qui s'y pressait. Il y avait là toutes sortes de gens et Ali dut jouer des coudes pour s'approcher du comptoir. Derrière l'éventaire, un gros homme joufflu, enveloppé d'une robe rose et tenant un œillet jaune à la main était assis sur un tapis, et, en échange de leur prix, distribuait aux acheteurs des petites boîtes rondes, qui contenaient chacune trois pilules, une verte, une rouge et une noire. Ali, à son tour, tendit sa pièce d'or, mais au moment où le marchand lui remettait sa

boîte, le prince se pencha vers lui et lui dit quelques mots à l'oreille. Aussitôt, le marchand se dressa debout, les yeux écarquillés et, soulevant une tenture, fit passer Ali dans son arrière-boutique. Une fois là, il se prosterna à ses pieds.

Le prince Ali venait de révéler tout bas au marchand sa qualité. Au lieu d'acheter simplement les pilules, il lui semblait préférable d'acquérir le secret pour les fabriquer. Mais il ne voulait pas être dupe. La drogue de félicité était-elle efficace? Et on n'oserait tromper le propre frère du khalife de Bagdad. A mesure qu'il parlait, la figure du gros marchand se dilatait. Tout à coup, il n'y put tenir et éclata d'un rire sonore, d'un rire d'homme heureux, dont il s'excusa en embrassant de nouveau les genoux du prince :

— Ah ! illustre et charmant seigneur, pardonnez-moi mon hilarité, mais elle vient que vous ayez pu croire un instant à la vertu de mes pilules. Si j'avais l'imprudence de vous entretenir dans cette illusion, je me considére-

rais comme le dernier des hommes, or, tel que vous me voyez, je n'ai pas été toujours un charlatan et, avant d'en arriver où j'en suis et de me résoudre à spéculer, comme je le fais, sur la crédulité de mes semblables, j'ai connu des fortunes différentes et essuyé bien des traverses. L'origine en a été qu'Allah m'a fait naître pauvre et a manqué de me pourvoir des biens nécessaires à rendre la vie le moins désagréable qu'elle peut être. Dès ma jeunesse, j'ai tenté de remédier à cet inconvénient. Pour y parvenir, je n'ai pas ménagé mes peines et j'ai exercé tour à tour les métiers les plus singuliers. Hélas ! Je n'y ai point réussi et je le regrette moins puisque je m'aperçois que la richesse ne fait pas le bonheur. Du reste, le bonheur est-il de ce monde ? N'en êtes-vous pas une preuve, illustre prince, puisque vous êtes venu jusqu'à Damas dans le but d'y apprendre peut-être le moyen d'être heureux ?

« Ah ! noble seigneur, je l'ai cherché, moi aussi, cet état de félicité, et j'ai même cru plus d'une fois y atteindre. Oui, j'ai pensé le décou-

vrir tantôt dans l'amour, tantôt dans la sagesse, mais je me trompais cruellement et il m'en coûta d'avoir voulu être un amant passionné et un philosophe sans passion. Mais je ne vous ferai pas le récit de mes déconvenues. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je leur dois l'expérience à laquelle je suis parvenu et qu'elles m'ont suggéré le parti que j'ai pris, c'est-à-dire de renoncer à prétendre à ce contentement sublime pour lequel l'homme n'est point fait, car je suis persuadé que le plus puissant comme le plus humble n'atteint jamais à ce bonheur après lequel nous courons tous vainement et que le mieux est de mettre de côté cette folie.

« Tel fut, ô mon prince, le résultat de mes recherches. Elles m'ont convaincu que l'homme a pour principales ressources et pour seul refuge, hélas ! de bien manger et de bien dormir. C'est dans la gourmandise et le sommeil qu'il trouve les plus solides satisfactions. C'est pourquoi mes pilules jouissent d'une vogue prodigieuse. Elles sont délicieuses au

goût et elles facilitent les longs repos. Pour moi, d'ailleurs, je n'en use jamais, mais je leur suis reconnaissant qu'elles me permettent, par l'argent qu'elles me procurent, de me livrer à mes deux passe-temps favoris. Je viens ainsi, chaque jour, m'asseoir quelques heures dans cette boutique, après quoi je me retire dans la belle maison que je me suis fait bâtir à quelque distance de Damas, où j'emploie mon loisir comme je viens de vous le dire. Mon cuisinier remarquable et les coussins de mon divan sont gonflés du duvet le plus fin. Si vous daignez me faire l'honneur d'user, ce soir, de l'un et des autres, j'ajouterai au bonheur que je leur dois celui d'avoir abrité le frère du khalife de Bagdad et la preuve que vous n'en voulez pas à un pauvre marchand d'illusion de vous avoir dit la vérité. »

Quand le prince Ali revint à Bagdad, il en rapporta au khalife Akbar un beau fouet

acheté au bazar de Damas. « C'est là, mon frère, paraît-il, un des secrets du bonheur, car il est différent pour chacun de nous. Essayez la vertu de ce talisman sur la belle Fatime, peut-être aura-t-il d heureux effets, mais ne lui dites pas d'où il vous vient. » Et le prince Ali, pour se remettre des fatigues de son voyage, s'en alla dormir après avoir finement dîné de friandises, tout en vidant un flacon de vin de Chiraz, de la couleur du soleil couchant.

ANECDOTE

SUR LE DUC D'ALÉRIA

ANECDOTE SUR LE DUC D'ALÉRIA

Ce fut un fort magnifique et singulier seigneur que ce duc d'Aléria qui vient de mourir à Naples, où je l'aperçus, déjà vieux, lorsque j'y passai en l'an 1663. La Providence avait pris soin de lui donner des aïeux illustres et la Nature s'était appliquée à faire de lui une de ses créatures les plus accomplies, car il avait été dans sa jeunesse un des plus beaux hommes du royaume dont il était parmi les principaux personnages, aussi bien par son nom que par ses richesses.

Tant de terres, ses palais de Naples et de

Palerme, ses villas de plaisance en divers lieux lui eussent rendu facile d'occuper une des premières places à la Cour et dans l'État, et nul doute qu'il n'y fût parvenu aux charges les plus importantes s'il lui avait pris fantaisie de les briguer, mais, au lieu de s'employer au service de son ambition, le duc d'Aléria parut au contraire mettre tout en œuvre pour s'épargner, le plus possible, les soucis de la vie publique, ce dont certains censeurs le blâmaient car il n'eût pas manqué d'y exceller, ses ennemis même s'accordant pour reconnaître la force et la souplesse de son esprit, non moins que la solidité de son jugement.

Le duc, en effet, était né avec tous les talents et tous les dons. Son éducation, confiée aux soins des meilleurs maîtres, en avait fait une des lumières de son temps. Il savait à merveille l'histoire et le blason et était même versé en physique et en théologie. Il manifestait également un penchant très vif pour les arts. Des statues et des bustes ornaient à profusion les vestibules et les galeries de ses

villas et de ses palais. En fait d'antiquités, d'ailleurs, il ne se contentait pas de celles que lui apportaient les marchands. Il les faisait rechercher lui-même et l'on fouillait la terre sur ses ordres pour y découvrir ces nobles débris du passé. En ces entreprises, plus d'une fois, la chance l'avait favorisé et particulièrement dans la trouvaille d'une Vénus victorieuse, due au ciseau de Praxitèle et qui était l'honneur de ses collections. Cette Vénus, il l'avait placée dans les jardins de sa villa de Baïda et, pour l'abriter, y avait fait construire un temple de marbre soutenu par des colonnes. Souvent, le duc passait de longues heures devant la Déesse, tandis que des musiciens, cachés dans un bosquet, exécutaient des airs voluptueux.

Mais si le duc d'Aléria admirait avec ferveur la beauté des Déesses, il ne se montrait pas insensible à celle des femmes. Le duc d'Aléria, cependant, né pour inspirer l'amour, ne semblait pas des plus capables à le ressentir.

On ne le vit jamais s'attacher réellement à

aucune des beautés célèbres de son temps. Il évitait jalousement d'engager son cœur dans ses aventures. De même, il n'entendait point devoir les faveurs qu'il sollicitait à ces mille petits soins par lesquels les plus promptes et les plus galantes veulent excuser à leurs propres yeux l'abandon qu'elles consentent d'elles-mêmes. Mais, si les résistances n'étaient pas le moyen de s'attirer les hommages du duc, les complaisances que l'on pouvait avoir eues pour lui ne le retenaient pas davantage. On ne lui connut jamais un sentiment assez fort pour qu'il n'en brisât les liens à son heure et à sa convenance, et sans que rien ne l'en pût détourner. Enfin, pour tout dire en un mot, le duc d'Aléria, s'il savait être l'amant le plus empressé et le plus pressant, l'était aussi le plus insaisissable, une fois qu'il avait jugé bon de s'affranchir des chaînes qu'on lui voulait faire porter et que son indifférence ne se souciait point de supporter. A ce moment, il devenait capable des défenses les plus farouches et des procédés les plus durs.

Il en vint même sur ce point, et plus d'une fois, à des façons si impitoyables que plusieurs des plus belles dames de Naples s'en plaignirent ouvertement, de telle sorte qu'il en acquit la réputation d'un cruel et d'un insensible. Il s'en éleva contre lui une espèce de rumeur publique dont il ne fut pas sans s'apercevoir. Ce fut alors que le duc d'Aléria, ennuyé de ces criailleries, prit le parti de se retirer pour quelque temps dans la villa qu'il possédait près de Palerme. Cette résidence de Baïda était, d'ailleurs, une des siennes qu'il préférait. Aucune ne lui plaisait davantage, tant à cause des jardins qui l'entouraient que pour sa construction à l'orientale, ses salles spacieuses, revêtues de faïences magnifiques et l'élégance sarrasine de l'architecture qui datait du temps où les Arabes étaient les maîtres du pays palermitain.

C'est à l'époque de cette retraite à Baïda que se place l'événement que je vais relater et qui me fut conté jadis, lors de mon voyage à Naples, par un des meilleurs amis du duc, Don

Annibale Cataneo. Don Annibale se trouvait justement à Baïda quand le duc d'Aléria reçut avis qu'une sienne cousine, Donna Anna delle Volmere, était dans l'intention de se rendre à Palerme, de Florence où elle habitait. Donna Anna était de santé délicate, et les médecins lui recommandaient la douceur et l'égalité du climat de Sicile. A cette nouvelle, le duc envoya sur-le-champ un courrier à Donna Anna, la priant qu'elle lui permît d'être son hôte. Sa famille avait eu jadis des obligations à celle de Donna Anna, qui était maintenant orpheline, et le duc désirait montrer sa reconnaissance à sa jeune parente en lui faisant le meilleur accueil possible. Il commanda donc de préparer pour elle l'appartement le mieux exposé de la villa, et, quand il sut qu'elle approchait de Palerme, il se porta à sa rencontre. Don Annibale l'accompagnait dans cette expédition familiale.

Tous deux s'attendaient à voir descendre du carrosse qui amenait Donna Anna quelque chétive et dolente créature, aussi leur surprise

fut-elle grande lorsque, ayant arrêté leurs chevaux à la portière, ils aperçurent la demoiselle. Donna Anna montrait, au contraire, le plus charmant et le plus souriant visage que l'on pût imaginer. Toutes les grâces florentines étaient répandues sur la personne de Donna Anna. Elle présentait aux yeux l'image véritable de la perfection et de la beauté. Don Annibale ne tarissait pas en me décrivant l'effet que produisit sur le duc et sur lui cette radieuse apparition. Aussi fut-ce en devisant le plus agréablement du monde que l'on parvint à Baïda.

Par la suite, Don Annibale se rappela que le duc, tout en répondant avec empressement aux gentillesses de sa cousine, semblait quelque peu rêveur et contraint, mais Donna Anna ne parut s'apercevoir de rien, non plus que les jours suivants, où le duc se rembrunissait d'heure en heure. La jeune demoiselle était toute au plaisir que lui causait la nouveauté des lieux, et elle ne se lassait pas d'admirer les commodités de toutes sortes qui faisaient de

Baïda le plus délicat des séjours. Le luxe des appartements, l'agrément des jardins la ravissaient et elle battit des mains devant le petit temple qui abritait la fameuse Vénus de Praxitèle. Elle ne se sentait plus des fatigues du voyage et ses joues se coloraient déjà d'un léger incarnat. Quant au duc, elle le traitait avec la familiarité la plus affectueuse, mais sans nulle coquetterie, et elle lui imposait sans façon ses petits caprices. Il s'y soumettait de bonne grâce, mais en dehors des moments qu'il passait avec Donna Anna, il demeurait si sombre, si taciturne, si renfermé dans ses pensées, que Don Annibale, qui commençait à s'inquiéter de cette mine bizarre, se résolut à l'interroger sur les causes de sa tristesse.

Don Annibale guettait donc une occasion, ce dont il fut dispensé par le duc lui-même. Un soir, après que Donna Anna s'était retirée dans son appartement, et comme ils se promenaient ensemble dans les jardins, du côté du petit temple de la Vénus victorieuse, le duc s'arrêta tout à coup et, saisissant Don Annibale par la

manche, lui dit à brûle-pourpoint : « Mon cher Annibale, tu as devant tes yeux le plus malheureux des hommes. J'aime Donna Anna, et je l'ai aimée dès l'instant où je l'ai vue. Tu me diras qu'il n'y a peut-être point là de quoi se désespérer et, cependant, tu me plaindras, quand, sachant comme je suis, tu apprendras ce que j'éprouve. Certes, je ne me lamenterais pas ainsi que je fais, si le sentiment que j'ai conçu pour Donna Anna n'était si différent de celui qui m'a porté vers tant d'autres femmes, mais je l'aime comme je n'ai jamais aimé créature vivante, d'un amour à remplir tout ce qui me reste de vie et à me rendre désormais insensible à toute autre beauté que la sienne. Désormais mon cœur ne pourra plus battre que selon le mouvement du sien. Je serai à jamais l'esclave de ses moindres désirs. Et ne pense pas, Annibale, que rien me puisse délivrer de cet amoureux servage ! Eussé-je à vivre quatre vies au lieu d'une, que leur quadruple durée ne suffirait pas à en user les liens ! Je n'aimerai jamais plus que Donna Anna. Je

serai l'éternel captif d'un immuable amour. Annibale, je suis un homme perdu, un homme fini, si quelque événement imprévu ne vient à mon secours! »

A ce singulier discours, Don Annibale s'était mis à rire. Il y voyait l'angoisse d'un libertin qui regimbe sous le collier et il le dit franchement au duc. N'était-ce point là un plaisant châtiment de ses habituelles inconstances? Certes, les belles dames de Naples le railleraient d'une fidélité si nouvelle, mais l'amour de Donna Anna valait bien quelques brocards. Néanmoins, Don Annibale s'était arrêté soudain de plaisanter. Le duc venait de lui tourner brusquement les talons et de le laisser seul. Don Annibale craignit de l'avoir offensé. Il se promit de le raisonner le lendemain. Pour l'instant le mieux était de s'aller coucher.

Cependant Don Annibale était demeuré inquiet de l'étrange confidence du duc. Aussi, une fois dans son lit, tarda-t-il à s'endormir. Il se tournait et se retournait sur son matelas, sans pouvoir trouver une place à sa conve-

nance. Pourtant, après assez longtemps, ses yeux commençaient-ils à se fermer, lorsqu'il s'aperçut, à la piqûre des paupières, qu'une âcre odeur de fumée remplissait la chambre. A ce même moment, des cris éclatèrent. Don Annibale bondit hors des draps et se précipita vers la porte, mais, l'ayant ouverte, il se trouva face à face avec les flammes qui consumaient déjà les tentures du vestibule. La villa brûlait. Alors Don Annibale courut à la fenêtre, l'ouvrit et sauta. Quand il revint à lui, sur un banc de pierre où on l'avait transporté, une jambe cassée dans sa chute, Baïda n'était plus qu'un vaste brasier. Le feu avait pris aux abords de l'appartement de Donna Anna, qui, surprise en son sommeil, avait trouvé la mort dans l'incendie. « Quant au duc d'Aléria, il était sain et sauf », ajoutait Don Annibale avec un sourire prudent et sans vouloir en dire davantage, mais sans empêcher que l'on pensât ce qu'on voulait d'un accident survenu si curieusement à point pour rendre au duc une liberté dont il considérait la perte avec tant

d'effroi que l'on pouvait tout de même supposer qu'il n'était pas entièrement étranger au mystérieux et tragique hasard qui la lui avait ainsi conservée.

LE TESTAMENT
DU COMTE ARMINATI

LE
TESTAMENT DU COMTE ARMINATI

A M. Paul Alfassa.

GIOVANNI, le gondolier, qui se retirait en desservant le café, se retourna vivement à la voix d'Antoine Terlier. Les attitudes du barcarol m'amusaient infiniment. Soit qu'il se tînt, la rame en main, sur la poupe de la gondole, soit qu'à l'intérieur du palais il accomplît quelque office domestique, Giovanni me semblait toujours un personnage de la comédie italienne. Avec son long nez, ses yeux mobiles, sa bouche bridée, avec sa ceinture à franges, ses souliers blancs, il avait l'air de figurer dans une

pantomime. Sa marche dansée, ses gestes cérémonieux et comiques complétaient l'illusion. Giovanni m'apparaissait comme le carnaval en personne. Son visage lui tenait lieu de masque, et, de rôle, les moindres incidents de la vie. Sa présence égayait la vieille demeure patricienne que mon ami Antoine Terlier habitait dans un des quartiers les plus solitaires de Venise, et qui, malgré les restaurations indispensables que Terlier avait dû lui faire subir, n'en conservait pas moins, avec sa façade verdie mirée dans l'eau d'un étroit « rio », avec ses vastes appartements quelque peu délabrés, un aspect fort mélancolique et même assez inquiétant. Il s'en exhalait une odeur de vétusté et de décrépitude, et les murs semblaient pénétrés des relents de pourriture et de fièvre qui montaient, à marée basse, de la vase puante du petit canal sur lequel s'ouvrait la porte marine du Palazzo Arminati...

— Giovanni, la gondole pour quatre heures!

Giovanni salua et disparut dans une pirouette que n'eût pas désavouée Arlequin ou Brighella,

pendant qu'Antoine Terlier déposait dans le cendrier le bout de sa cigarette, et, ouvrant le buvard placé sur la table, en tirait plusieurs feuilles de papier :

— Voici donc, mon cher, le singulier document dont je vous parlais. Vous jugerez de mon étonnement quand je le découvris ici, au fond d'une armoire! Maintenant, j'ai fait à son sujet certaines réflexions que je vous communiquerai. Pour l'instant, je vais vous traduire, de mon mieux, le grimoire. Vous excuserez mes hésitations.

Et Antoine Terlier, rajustant son lorgnon, commença ainsi :

« Moi, Ettore-Juliano-Alvise, comte Arminati, sain d'esprit, mais malade de corps au point que je sens venu le terme proche de ma trop longue vie, j'écris ceci pour que ces feuillets soient considérés comme ma confession sincère et tenus pour mon valable testament que je date d'aujourd'hui, le deuxième jour du mois de mars de l'an mil huit cent quatre-vingt-dix-sept. Donc, et en premier lieu, je désire

que ma dépouille soit portée au cimetière de l'île San Michele, non avec la pompe ordinaire, mais sans apparat et pauvrement, comme il convient à un misérable pécheur. Je prie mes amis — si j'en conserve encore après l'aveu que je vais faire — de ne pas m'accompagner en cette suprême sortie, la première depuis de longues années où j'ai vécu strictement enfermé dans mon palais. Je les remercie d'avoir avec bonté cherché à adoucir la solitude de ma réclusion, et je leur demande pardon de n'avoir pas eu le courage de les éloigner de moi. Ma main, qu'ils ont serrée tant de fois, n'était pas digne de toucher les leurs !

« J'aurais aimé à les dédommager de la souillure secrète que je leur ai infligée, mais je ne puis rien distraire de mes biens, que je lègue intégralement à mon arrière-cousin Sebastiano Arminati, de Bergame. Ce sera pour lui une faible compensation à la honte de porter un nom qui nous est commun. Il fera procéder à la vente du palais que j'habite et des meubles et objets d'art qui le garnissent. Je fais

exception pour le portrait de mon aïeul Pietro Arminati, procureur de la Sérénissime République, peint par Tiepolo, qui sera offert, pour son Académie, à la Cité de Venise, si elle daigne accepter ce legs d'un fils indigne. Je souhaite aussi que ma collection d'anciens costumes vénitiens soit donnée au Musée Civique, parmi lesquels je comprends expressément les deux accoutrements complets d'homme et de femme, en habits de carnaval, qui revêtent les deux mannequins placés dans ma chambre à coucher. Quant au troisième, celui qui est debout dans l'alcôve, au chevet de mon lit et qui, pendant que j'écris, me regarde à travers les trous de son masque, ah ! celui-là, que n'eût-il jamais dressé devant mes yeux sa molle statue de fantôme !

« Oui, qui que tu sois, toi qui t'approcheras de lui pour écarter les plis de sa baüta de satin noir et qui t'aviseras de soulever son faux visage de carton, prépare ton cœur à la surprise et à l'horreur ! Car c'est une tête de mort avec son crâne poli, ses orbites vides, ses

dents affreusement souriantes, que tu découvriras derrière, une tête de mort dont le squelette tout entier, caché dans l'ampleur de l'étoffe, sert d'armature au simulacre qui le dissimule. Et ce squelette, sache-le bien, n'a pas été placé là par quelque jeu macabre. L'homme dont la chair a recouvert jadis ces os desséchés, à qui a appartenu cette carcasse, n'est pas pour moi un inconnu. Le vivant qui est devenu cette ossature m'a appelé par mon nom. Il m'a dit des paroles d'amitié ; bien plus même, il m'a adressé des prières. Ces vertèbres, maintenant rigides, se sont courbées devant moi ; ces sèches rotules se sont traînées à mes genoux, mais je n'ai écouté ni paroles, ni supplications. Je l'ai frappé là, entre les côtes ; la pointe de mon poignard a touché son cœur palpitant. Cet homme, c'est moi qui l'ai tué ; moi, Ettore Arminati ; lui, Stefano Capparini !

« Car je l'ai tué, Stefano ! Stefano, mon parent, mon ami, presque mon frère ! et nul n'a songé que je pourrais être l'auteur de ce meurtre impuni. Lorsque Capparini ayant dis-

paru depuis un certain temps, la police commença à s'inquiéter de cette absence anormale, qui donc eût supposé que j'étais pour quelque chose dans une disparition dont je semblai, tout le premier, mortellement affligé ? Pensez donc, Capparini, Arminati, deux inséparables ! Les recherches entreprises dans toute l'Italie, dans le monde entier, demeuraient vaines. Qu'avait bien pu devenir Capparini ? Noyé dans la lagune ? Suicidé dans quelque coin ? Les hypothèses allaient leur train. Moi seul, je savais la vérité et comment Stefano, ayant cessé de vivre, avait cessé aussi d'être un cadavre reconnaissable et était devenu ce blanc squelette dont, morceau par morceau, fibre par fibre, j'avais patiemment dénudé les os !

« Ne comptez pas que je vous dise au prix de quelles ruses atroces et de quelles atroces précautions j'avais accompli cette besogne de funèbre Shylock dans laquelle j'étais soutenu par la peur et par la haine. Car je le haïssais, ce Capparini. Je le haïssais d'avoir été aimé passionnément de celle que j'aimais en secret,

et c'était cela qui m'avait poussé au crime. Oui, j'espérais follement que je parviendrais peut-être, un jour, à prendre dans le cœur de cette femme la place qu'y avait occupée un rival détesté. Elle sentirait obscurément que j'avais commis pour cela une de ces actions monstrueuses qui forcent l'amour et qui exercent, même inconnues, leur mystérieux sortilège. Et ce fut dans cette pensée maudite que je préparai le guet-apens où j'attirai ma victime pour l'assassiner lâchement, car Capparini ne sut rien de la rivalité qui était la cause de sa mort. Il crut tomber sous le poignard stupide et inconscient d'un fou, et son dernier regard fut un regard de reproche et de pitié !

« Il ne me restait donc plus qu'à tâcher de profiter de mon forfait, quand, un jour, je fus mandé chez le magistrat chargé de l'enquête relative à la disparition de Stefano Capparini. Je me rendis à la convocation. On semblait ne vouloir de moi que certains renseignements complémentaires concernant les habitudes de vie de Stefano ; mais l'air singulier avec lequel

ils me furent demandés, certaines intonations, certaines réticences du juge me parurent suspects et me plongèrent dans une angoisse inexprimable. Était-on sur la piste du mystère ? Les soupçons se portaient-ils sur moi ? Une peur affreuse me saisit. Que l'on s'avisât de perquisitionner chez moi, et l'on y trouverait ce squelette dénonciateur. Il fallait m'en débarrasser coûte que coûte, mais j'étais sans doute observé, surveillé. La moindre imprudence me perdrait. Sûrement mes domestiques m'épiaient. Ce fut alors que je songeai à ces mannequins revêtus de costumes de carnaval. Je les avais fait dresser en souvenir d'une fête travestie où Capparini, sa maîtresse et moi, nous nous étions amusés à paraître en authentiques personnages de tableaux de Longhi. N'était-ce pas là justement la cachette souhaitée ? Sous les plis de la baüta de satin noir, à l'abri du masque de carton blanc, le dangereux témoignage de mon crime serait enfin en sûreté.

« Une nuit, j'effectuai le travestissement funèbre. Maintenant, ce qui restait de Stefano

Capparini se dressait à mon chevet. Je m'endormis rassuré, mais, dans mon sommeil, je rêvai qu'au matin, en me réveillant, je voyais le masque du mannequin arraché et que la tête du mort me regardait. Son sourire narquois semblait me railler de mes préoccupations inutiles. La curiosité d'un valet indiscret avait suffi à les déjouer. Or, ce que j'avais imaginé en rêve pouvait se produire en réalité. Aussitôt mon parti fut pris. A partir de ce moment, je ne quittai plus ma chambre que le plus rarement possible.

« J'en interdis absolument l'entrée à qui que ce fût, sous divers prétextes, et je ne sortis plus du palais. J'alléguai à cette réclusion le mauvais état de ma santé, que mes amis attribuèrent au chagrin profond que me causait la mort de plus en plus probable du pauvre Stefano Capparini. Leur amitié s'ingénia à m'en consoler, mais mes bizarreries ne laissaient pas de les inquiéter. Combien de fois m'ont-ils vu. lorsque je causais avec eux dans la galerie, leur fausser brusquement compagnie ! Le cœur bat-

tant, les mains glacées, je me glissais dans ma chambre. Je soulevais le masque, et un soupir de soulagement s'échappait de mes lèvres, quand j'apercevais le blanc rictus dont m'accueillait mon geôlier !

« Car, désormais, j'étais son prisonnier et je lui appartenais. Il avait confisqué ma vie et m'interdisait d'en user. Pas une fois je n'ai osé enfreindre sa défense, contrecarrer sa muette volonté. J'étais l'esclave docile de ce tyran impitoyable. Il m'a obligé à renoncer à l'amour, à cet amour qui avait fait de moi un criminel, et les ans ont passé sans que j'aie revu celle qui en avait été l'objet si farouchement convoité. Et maintenant, voici que mon terme approche. Je ne redoute pas la mort. Je pourrai enfin me reposer en paix, sans craindre qu'une main étrangère soulève le masque de carton qui cache le douloureux et coupable secret de mon existence. Si je l'avoue à cette heure, au lieu d'en laisser après moi l'énigme inexplicable, c'est que j'y sens une mystérieuse leçon. Tout homme a pour rival la moitié de

soi-même, et ce n'est jamais que soi que l'on tue en lui. En frappant Stefano Capparini, c'est Ettore Arminati que j'ai frappé. Ainsi fut-il, et, comme je l'atteste par ces présentes, faites, comme je l'ai dit, à Venise, le deux mars mil huit cent quatre-vingt-dix-sept, signées de ma main et scellées de mes armes. »

Antoine Terlier avait enlevé son lorgnon, et, me tendant le papier, il ajouta :

— La signature y est bien, mais le sceau manque. Il fermait sans doute l'enveloppe, mais j'ai trouvé le testament sans elle et tel que le voici. Il était roulé et jeté dans le bas d'une armoire avec de vieilles notes de droguiste et de menuisier. Maintenant, je dois vous dire que Stefano Capparini n'est pas un mythe. Il a parfaitement bien existé, et sa disparition mystérieuse est relatée dans les journaux du temps. Quant au comte Arminati, beaucoup de gens l'ont connu, puisqu'il n'est mort qu'en 1897. A sa mort, le palais fut mis en vente, ainsi qu'il l'avait prescrit. Il resta assez longtemps sans acquéreur, car il est beau, mais mal situé, en ce

quartier abandonné de la Madonna del Ozto. Je l'ai acheté en 1905, et c'est en procédant aux réparations que j'ai découvert le bizarre testament en question. J'ajoute que le comte Arminati passait pour une espèce de toqué et pour un maniaque invétéré. J'ajoute encore que le portrait de son aïeul, par Tiepolo, figure à l'Académie et que vous pourrez voir au Musée Civique sa collection de costumes et ses deux mannequins en baüta noire et en masque blanc. Quant au troisième, celui à la tête de mort, j'ignore ce qu'il est devenu. L'a-t-on fait discrètement disparaître, à moins qu'il n'ait jamais existé que dans l'imagination maladive de l'auteur de l'élucubration saugrenue dont je vous ai donné lecture? Sur ce point, le comte Arminati, le cousin de Bergame, pourrait peut-être nous renseigner, mais j'ai préféré garder pour moi ma singulière découverte. Son mystère est très vénitien. J'aime assez à penser qu'il se passait, hier encore peut-être, à Venise, une histoire tragique, qui a plus l'air d'un récit d'autrefois que d'un fait contemporain, et ce vieux

Palais Arminati en prend pour moi une certaine étrangeté qui ne me déplaît pas... Mais voici Giovanni qui vient nous avertir que la gondole nous attend. Tenez, voulez-vous qu'elle nous conduise au cimetière San Michele, voir la tombe du comte, après quoi nous irons faire un tour sur la lagune, avant de revenir prendre des sorbets au café Florian. Ils sont excellents, comme à l'époque où, pour les déguster, les Vénitiens, en baüta noire, soulevaient le carton blanc de leurs masques de carnaval.

LE REGRET

LE REGRET

ALORS, monsieur Carlozzi, c'est bien convenu. Vous m'enverrez l'objet, par petite vitesse, à Paris, à l'adresse que je vous ai donnée...

Pendant que M. de Mauléon et le signore Carlozzi achevaient leur conversation, la gondole, dans laquelle j'étais déjà allongé sur le coussin de cuir noir, oscillait vivement entre les « pali », à la vague produite par le passage d'un vaporetto du Grand Canal. L'eau, remuée par l'hélice, clapotait. Une des marches de l'escalier, que le flot avait recouverte, ruisselait

de toutes ses petites algues mouillées. Au haut de l'escalier, dans l'encadrement de la porte marine, j'apercevais M. de Mauléon et l'antiquaire Carlozzi. De la gondole, ils avaient l'air de danser. Derrière eux, deux statues mythologiques, une Flore et une Pomone, imitaient leur cadence. Sur la poupe, le gondolier, avec sa longue rame, semblait battre la mesure et maintenait adroitement la barque accostée.

Le magasin du signore Carlozzi est un des mieux fournis de Venise en curiosités de toutes sortes. Dans les vastes salles du palais que le signore Carlozzi occupe à San Stae s'entassent les objets les plus disparates. Certes, toutes les antiquités que vous propose l'honnête Carlozzi ne sont peut-être pas absolument antiques et il faut apporter quelques précautions aux choix que l'on y fait ; mais, ces réserves établies, il est certain que l'on rencontre chez Carlozzi d'agréables occasions. J'y ai vu souvent de beaux morceaux d'étoffe ancienne, des verreries qui présentaient de réelles présomptions d'authenticité. J'y ai acheté quelques-uns de ces vases

en faïence blanche de Bassano ou de Udine qui font de si jolis bouquets. Carlozzi tient aussi des tableaux, des dessins et des gravures, ainsi que mille brimborions amusants, tels que coffrets et plateaux de laque, de ces laques à figures chinoises que les Vénitiens fabriquèrent au XVIII^e siècle et dont ils revêtirent des mobiliers entiers. Carlozzi a une spécialité de ces meubles laqués, si joliment décoratifs en leur charmant mauvais goût, en leur attrait baroque et exotique. C'est pourquoi, à chacun de mes séjours à Venise, je ne manquerais pour rien au monde d'aller faire un tour chez Carlozzi, dans l'espoir d'y découvrir quelques-unes de ces chinoiseries vénitiennes, à la tentation desquelles je ne sais guère résister.

J'étais donc venu, ce jour-là, chez Carlozzi, en vue de quelque trouvaille. La saison des étrangers n'était pas encore commencée, aussi le magasin de l'antiquaire était-il à peu près désert. J'avais déjà fureté çà et là, quand, au seuil d'une des salles, je m'étais trouvé face à face avec M. de Mauléon. Je le connaissais

pour l'avoir quelquefois rencontré dans le monde et je l'avais croisé, l'autre soir, sous les Procuraties. Nous nous étions salués sans nous parler, mais, cette fois, le hasard nous avait mis en présence de telle sorte que nous ne pouvions nous dispenser d'échanger quelques paroles... M. de Mauléon, d'ailleurs, m'était sympathique. C'est un homme d'une quarantaine d'années, d'aspect distingué et de tournure élégante, avec quelque chose en lui de nonchalant et de désabusé.

Après avoir causé pendant quelques instants, nous avions continué, de conserve, notre visite à travers les galeries du bon Carlozzi. Je n'y avais rien trouvé à ma convenance, lorsque, dans un recoin, je remarquai un de ces meubles de laque que je recherche volontiers. C'était une vitrine laquée de rouge et toute peinte d'extravagants et de méticuleux Chinois d'or. Je m'étais retourné vers le signore Carlozzi pour en savoir le prix, lorsque je m'étais senti saisir au bras par M. de Mauléon. Cette familiarité subite m'avait étonné et j'avais regardé

M. de Mauléon avec une surprise qu'avait augmentée celle de le voir soudain fort pâle. Sa voix tremblait en me demandant si cela me contrarierait beaucoup de le laisser acquérir cette vitrine. Il y avait dans sa requête un accent d'anxiété qui avait décidé de ma réponse. Je ne songeais, au reste, nullement à acheter l'objet en question. Je connaissais les prix de Carlozzi et mes ressources du moment ne me permettaient pas une pareille folie.

Je ne m'étais pas trompé sur ce dernier point, mais M. de Mauléon n'avait fait aucune objection aux prétentions exagérées de l'antiquaire. L'affaire conclue, il s'était approché de moi en me disant : « Je vous dois, monsieur, quelques explications sur l'incorrection que je viens de commettre. Je vous les donnerai, si vous voulez bien accepter une place dans ma gondole qui nous conduira où vous souhaiterez d'aller. »

M. de Mauléon venait de prendre place à côté de moi. Le gondolier dégagea sa barque des « pali » et s'éloigna, en virant, de l'escalier

du haut duquel le signore Carlozzi nous adressait ses derniers saluts. M. de Mauléon demeura un instant silencieux. Avait-il oublié sa promesse de tout à l'heure? Cherchait-il une entrée en matière? Tout à coup, il se décida :

— Je ne sais pas, monsieur, si, ailleurs qu'à Venise, j'oserais vous dire ce que je vais vous confier, mais il me semble qu'ici, dans cette ville chimérique et insolite, on est quelque peu en dehors des conventions. Je l'ai bien prouvé en agissant avec vous comme je l'ai fait. Mais je suis sûr que vous me comprendrez et que vous m'excuserez...

Je fis un signe d'assentiment et d'attention. M. de Mauléon continua :

— Il y a un moment dans la vie, monsieur, où certains événements de notre passé nous apparaissent avec leurs conséquences véritables. Longtemps, nous avions cru y échapper ; un jour, nous nous apercevons enfin de ce qu'ils ont créé d'irréparable. C'est ce sentiment qui m'a ramené à Venise, où je n'étais pas revenu depuis quinze ans. C'est ici que s'est produit un

de ces événements auxquels je fais allusion et dont cette visite chez Carlozzi vient de raviver l'amer souvenir.

« Il y a quinze ans, j'étais un jeune homme, et un jeune homme jouissant de sa première liberté. Mon père m'avait élevé fort durement. Sa mort venait de me mettre en possession de ma fortune. Désormais, j'étais libre d'agir à ma guise, et ma première initiative fut d'entreprendre un voyage en Italie. Je comptais visiter toute la péninsule, et Venise était naturellement marquée sur mon itinéraire. J'y étais, de plus, appelé par une vieille amie de ma famille, lady Ebbington, qui y habitait, depuis de longues années, le palais Alvenigo, devant lequel nous allons passer. »

M. de Mauléon regarda l'une après l'autre les deux rives du Grand Canal, puis il reprit :

— Mon arrivée fut un enchantement. Songez donc, arriver à Venise, un soir de printemps, et, au lieu de descendre dans un hôtel, être reçu dans une de ces riches demeures vénitiennes comme le palais Alvenigo. Lady

Ebbington l'avait restauré et meublé de beaux vieux meubles. C'était un logis admirable. Je me sentais tout à coup dans un lieu privilégié. Tout me charmait. J'étais ivre de liberté, de lumière, de pittoresque. Ajoutez à cela que la société la plus agréable était réunie chez lady Ebbington. Le palais Alvenigo retentissait de frais rires. La nièce de lady Ebbington, lady Herward et ses trois filles y apportaient une gaieté délicieuse.

« La seconde des trois filles de lady Herward était particulièrement exquise ; elle avait dix-neuf ans et s'appelait Mary. Nous fûmes bientôt les meilleurs amis du monde. Miss Mary était pleine à la fois de vivacité et de langueur. Sa fine beauté brune était tantôt langoureuse, tantôt passionnée. Elle était l'âme de fréquentes parties de plaisir que nous organisions, car nous menions une véritable existence de Décaméron. Ce n'était que promenades en gondole sur la lagune et excursions en terre ferme, à moins que nous nous contentassions, après une visite à quelqu'une des curiosités de la ville, d'aller

goûter dans le beau jardin que lady Ebbington possédait dans l'île de la Giudecca. Ce fut un soir, en nous promenant au clair de lune, dans la grande allée de cyprès du jardin, que je m'aperçus que j'aimais miss Mary.

« Cette découverte redoubla ma joie à vivre, d'autant plus que je me rendis vite compte que miss Mary partageait le sentiment que j'éprouvais pour elle. Décidément, la destinée me comblait. Je n'avais qu'un mot à dire pour que miss Mary consentît à lier sa vie à la mienne et à l'embellir de sa délicieuse présence. Aucun obstacle ne s'opposait à mon bonheur. Je n'avais qu'à étendre la main pour le saisir. Pourquoi donc hésitai-je à prononcer les paroles définitives et pourquoi laissai-je passer les jours sans risquer un aveu que je savais devoir être bien accueilli ? Peut-être y eut-il, dans tout cela, un peu de cette fatuité dont les hommes ne sont jamais dépourvus ? Peut-être éprouvais-je un secret plaisir à laisser miss Mary dans l'attente d'un événement que c'était cependant à moi de provoquer ?

« J'étais pourtant résolu à ne point quitter Venise sans emporter la certitude dont j'avais besoin, mais je remis à la veille de mon départ le moment d'interroger miss Mary sur ses sentiments à mon égard. Ce soir-là, après dîner, on fit de la musique au palais Alvenigo. Lady Herward jouait le Mozart à la perfection. Ce fut pendant qu'elle exécutait dans la galerie sa sonate préférée que j'emmenai miss Mary dans un petit salon voisin, sous prétexte de lui faire voir une coupe de vieux verre de Venise que lady Ebbington avait achetée dans l'après-midi. Cette coupe était renfermée dans une vitrine de laque rouge peinte de Chinois d'or. Miss Mary et moi nous étions debout, l'un devant l'autre. J'étais ému et elle était troublée. Je n'avais qu'à prendre sa main et à la porter à mes lèvres. Elle aurait compris.

« Pourquoi ne l'ai-je pas fait? Pourquoi la pensée me vint-elle soudain qu'il valait mieux, une fois parti, écrire à miss Mary? Encore aujourd'hui je ne puis m'expliquer la raison de ce revirement inutile. Fut-ce timidité incons-

ciente, fut-ce un effet de cette fatuité de jeune homme dont je vous parlais ? Toujours est-il que je quittai Venise, le lendemain matin, sans avoir revu miss Mary autrement qu'en présence de lady Ebbington, de sa mère et de ses sœurs, au moment des adieux. Mais à peine arrivé à Rome j'écrivis à la jeune fille une lettre où je lui avouais tout mon amour. Je ne reçus pas de réponse. A Naples, je tombai malade et, de retour à Paris, j'appris les fiançailles de miss Mary avec le comte Cantarini, qui avait été un des assidus de nos parties de gondole et de nos goûters dans le jardin de la Giudecca. Plus tard, je sus par lady Ebbington que ma lettre de Rome n'était jamais parvenue à son adresse... »

M. de Mauléon se tut un instant, puis il reprit :

— Le temps a passé, monsieur, depuis les faits que je vous raconte. J'ai vécu et j'ai vieilli. J'ai aimé. Je n'ai pas le droit de me plaindre de l'existence. Je peux même dire, à la rigueur, que j'ai été heureux, et, cependant, il a manqué

quelque chose à ma vie. Je n'ai pas connu ce mystérieux bonheur que donne l'amour d'un être jeune, d'un être pur ! Je n'ai pas retrouvé une autre miss Mary. Je n'ai jamais porté à mes lèvres la belle coupe d'amour, transparente et fraîche, pareille à la verrerie de la vitrine rouge, de cette vitrine que je viens justement de vous demander de me laisser acheter chez Carlozzi et qui est celle même qui ornait jadis le petit salon du palais Alvenigo. On a dû la vendre, avec le reste du mobilier et des collections, il y a cinq ans, à la mort de lady Ebbington. Quant au palais, je ne sais pas à qui il appartient à présent... »

Le cri rauque et mélancolique du gondolier interrompit M. de Mauléon. La gondole quittait le Grand Canal, tournait l'angle d'un petit « rio » et s'enfonçait dans son ombre longue...

LE SECRET
DE
LA COMTESSE BARBARA

LE SECRET
DE LA COMTESSE BARBARA

L'HOMME dont vous lirez plus loin l'étrange confession était de bonne famille vénitienne. Je dis était, car, au moment où j'eus connaissance du document en question, le rédacteur de ce curieux écrit venait justement de mourir, quelques semaines auparavant, à l'hôpital de l'île San Servolo où on le tenait enfermé depuis plusieurs années.

Ce fut sans doute cette circonstance qui détermina l'aimable directeur de l'asile des aliénés, M. C., à me faire part de cette élucubration symptomatique. Il est vrai aussi que

j'étais chaudement recommandé à M. C. et que l'enquête psychologico-médicale que j'étais venu poursuivre dans le « Manicomio » de Venise l'assurait de mes intentions. Il savait bien que je n'abuserais pas des confidences de son défunt pensionnaire. Aussi n'eut-il aucun scrupule à me laisser copier la pièce que l'on va lire et que je livre aujourd'hui au public.

Je le fais, d'ailleurs, avec d'autant plus de liberté que les événements qui y sont relatés remontent à près de vingt-cinq ans. Il y en a juste douze maintenant que les études auxquelles je m'appliquais, et que j'ai abandonnées depuis, m'avaient amené à Venise. En ce temps-là, elles me passionnaient tellement que je ne songeais guère alors à goûter les poétiques et pittoresques beautés de la Cité des Doges. C'était à peine si j'en visitais à la hâte les monuments et je ne pensais pas une minute à jouir du repos que nous offre la seule ville au monde où l'on puisse oublier à peu près complètement la vie moderne.

Parmi tant de belles choses que je voyais

pour la première fois, je ne m'occupais que de mon travail. Il n'en est plus de même aujourd'hui et je ne me souviens pas sans quelque dédain du jeune visiteur d'autrefois qui vivait à Venise comme il eût vécu n'importe où, à qui la basilique de Saint-Marc semblait un lieu quelconque et qui n'avait pour le Palais Ducal que des regards négligents. Oui, je poussais si loin cette indifférence que j'habitais en face de la gare ! En adoptant ce logis, je n'en avais considéré que la commodité et le prix modeste. Il résulte de ces aveux que le sens de la beauté était, à cette époque, tout à fait atrophié en moi. De telle sorte que les endroits les plus intéressants de Venise me paraissaient le café Florian, dont j'appréciais fort les sorbets, le Lido où j'aimais à prendre mon bain et l'île San Servolo dont l'aimable directeur, intéressé par mes recherches, m'éclairait de ses lumières.

Ah ! le brave homme que le signore C. !... J'ai conservé bon souvenir de nos conversations dans le cabinet de travail qu'il occupait dans son île d'aliénés. Les fenêtres de cette pièce

s'ouvraient sur une terrasse plantée de trois cyprès inégaux et qui dominait l'étendue de la lagune, du côté de Malamocco et de Chioggia. Nous nous asseyions souvent là pour discuter. Il y faisait un silence admirable, à peine troublé par quelque hurlement qui s'élevait parfois du quartier des agités et aussi, à marée basse, par le grouillement des rats dont la foule innombrable s'ébattait dans la vase au pied des murailles.

Ce fut à la suite d'un de nos colloques de la terrasse que M. C. me communiqua le document que l'on va lire et que je recopie en le traduisant.

Manicomio de San Servolo, le 12 mai 18

« Maintenant que je suis bien et dûment considéré comme fou et que me voici enfermé dans cet asile, très probablement jusqu'à la fin de mes jours, rien ne m'empêche plus de relater, en toute exactitude et vérité, les événements qui ont amené mon internement.

« N'allez pas vous imaginer surtout, vous qui parcourrez peut-être ces lignes, que vous vous y trouverez en présence d'un de ces maniaques qui rédigent d'interminables récriminations contre l'erreur médicale dont ils ont été victimes ou qui dénoncent les sombres machinations de famille et les drames intimes qui ont eu pour suite la perte de leur liberté. Non ! loin de moi l'idée de me plaindre de mon sort et de réclamer contre la mesure prise à mon égard. Nul projet d'évasion, depuis que je suis ici, ne m'a traversé l'esprit. Au contraire, ma cellule de San Servolo n'est pas pour moi un cachot, mais un refuge. Elle m'assure une sécurité que je ne trouverais pas ailleurs et je n'ai aucune envie d'en sortir. Je bénis les épaisses murailles et les grilles solides qui me mettent désormais à l'abri, et pour toujours, de la société des hommes et en particulier de ceux qui font profession de juger les actions humaines.

« En effet, même si ces lignes tombaient sous les yeux des magistrats, elles seraient sans valeur pour eux, et pour moi sans danger,

par la bonne et simple raison que je suis légalement et médicalement tenu pour fou. Cette qualité me donne toute licence de parler librement. Ma folie est ma sauvegarde. Aussi, à mon arrivée ici, ai-je fait tout ce qu'il fallait pour bien établir mon cas. Je me suis roulé par terre, j'ai fait mine de vouloir étrangler un gardien, j'ai déraisonné avec un soin scrupuleux et un art auquel j'aurais pu me tromper moi-même. N'importait-il pas de bien assurer ma situation afin de jouir en paix des avantages qu'elle confère ?

« Car vous l'avez déjà deviné, j'en suis sûr. Je ne suis pas fou du tout, mais j'ai été victime d'une effrayante aventure, d'une de ces aventures que l'on se refuse à croire et qui pourtant sont vraies, bien qu'elles dépassent la portée de notre faible entendement. Écoutez la mienne et jugez-en.

« Le premier malheur de ma vie fut que je naquisse pauvre, et le second, que la nature m'eût créé paresseux. Mes parents sont de bonne race, mais peu favorisés de la fortune.

Néanmoins ils me firent donner une excellente éducation. Je fus donc mis en pension dans le meilleur institut de Venise. Des jeunes gens de familles y fréquentaient. Ce fut là que je fis connaissance du comte Odoardo Grimanelli, de qui j'aurai à parler tout à l'heure.

« Nos études furent médiocres et, les miennes achevées tant bien que mal, mes parents me mirent en demeure de choisir une profession. A ce moment, ma maudite paresse intervint. Elle était insurmontable et, en cela, je suis un vrai Vénitien. A quoi bon être né dans la plus douce cité de l'univers, s'il faut y travailler comme ailleurs ? Venise à elle seule m'était une occupation suffisante. J'aimais à jouir d'elle dans son présent et dans son passé. J'eusse volontiers employé mon temps à fouiller les antiques archives de son histoire, mais, pour cela, il eût fallu de l'argent et j'en étais extrêmement dépourvu. Comment suppléer à cette pénurie, qui mettait obstacle à mes goûts de flaneur et d'historien amateur ?

« Ce fut un jour où je réfléchissais à ces

difficultés que la fatale idée qui m'a amené ici me traversa soudainement la cervelle. J'étais entré à Saint-Marc. Assis sur un banc, je considérais les marbres précieux et les mosaïques qui ornent ce chef-d'œuvre des arts. Tout cet or répandu m'hypnotisait, et toute cette richesse étincelante, qui fait de l'intérieur de l'église une grotte pleine de sortilèges. A cette vue, le sentiment de ma pauvreté m'accabla, quand, soudain, je me rappelai la teneur de vieux papiers d'État, que le matin même, j'avais feuilletés aux Archives. C'était un rapport des inquisiteurs, au sujet d'un certain aventurier allemand nommé Hans Glucksberger, qui prétendait posséder l'art de la transmutation des métaux. Il était venu opérer à Venise au milieu du XVIII^e^ siècle, où il avait fait beaucoup d'adeptes !...

« A ce moment, une illumination subite me parcourut l'esprit. Les voûtes d'or de Saint-Marc se mirent à tourner sur ma tête et j'eus un éblouissement. Puisque ce merveilleux secret avait existé, pourquoi serait-il entièrement

perdu. Il devait avoir eu des dépositaires. Il devait être possible de retrouver leurs traces, de parvenir jusqu'à eux, et d'en obtenir à mon tour la lucrative initiation.

« Mon parti était pris. J'obtins de ma famille un nouveau délai, et je me plongeai fiévreusement dans l'étude des ouvrages d'occultisme et des traités d'alchimie. Bientôt je fus convaincu que le pouvoir de faire de l'or n'était nullement une fable. Hans Glucksberger l'avait détenu certainement. Il avait dû en communiquer la formule à quelques-uns de ses adeptes vénitiens. Cette conviction décupla mes forces. Je continuai mes investigations. Tout à coup la piste apparut.

« Parmi les adeptes de l'Allemand, on citait une certaine comtesse Barbara Grimanelli. Cette dame, de grande intelligence, au dire des contemporains, avait rétabli en peu d'années la fortune de sa famille, fort ébranlée. C'était elle qui avait fait rebâtir le palais Grimanelli et qui l'avait fait décorer de fresques par Pietro Longhi. Pour moi, il n'y avait pas de doute ;

les prospérités soudaines de la comtesse Barbara étaient dues à la possession du secret merveilleux dont son petit-fils Odoardo devait être l'actuel légataire !

« Ah ! cette comtesse Barbara, mais son visage m'était familier ! Je la revoyais, au centre de la composition où Longhi avait représenté divers personnages de la famille Grimanelli, assis à des tables de jeu. La scène était amusante et très vivante, avec ses figures de grandeur nature et son décor en trompe-l'œil. Au milieu des joueurs se tenait debout la comtesse Barbara. C'était une grande femme à l'air dur et hautain. Sa main déroulait un papier couvert de signes cabalistiques. Comment ces signes ne m'avaient-ils pas mis plus tôt sur la voie ?

« Et l'existence que menait Odoardo depuis sa majorité ne s'expliquait-elle pas soudainement ? Il était de notoriété publique que le père d'Odoardo était mort ayant dissipé ses biens, or depuis deux ans, Odoardo faisait des dépenses exagérées. Le palais Grimanelli avait été res-

tauré et remis sur un grand pied. Odoardo faisait à Londres et à Paris de coûteux séjours. N'était-ce pas la preuve qu'à son tour il détenait le secret de la comtesse Barbara et de Hans Glucksberger, le secret merveilleux que je voulais, moi aussi, m'approprier ?

« Car ce secret, il me le fallait à tout prix. Pourquoi Odoardo refuserait-il de le partager avec moi, puisque ma perspicacité en avait découvert l'existence ! Mais comment arriver à mes fins ? La première condition était de revoir Odoardo. Il était en ce moment à Venise, et, le lendemain, je me rendis au palais Grimanelli. On m'introduisit justement dans la galerie où se trouvait la fresque.

« Comme Odoardo tardait à paraître, j'eus le temps d'examiner l'ouvrage de Longhi. Un seul personnage m'intéressait, celui de la comtesse Barbara. Je fus frappé de son air de dureté et de menace. Sa main semblait serrer avec colère son grimoire, d'ailleurs sans signification, et vouloir le dérober aux indiscrets.

« L'entrée d'Odoardo mit fin à mes réflexions.

Odoardo m'accueillit avec amitié. Il me parla de son récent séjour à Londres, puis il m'interrogea amicalement sur moi-même. Est-ce que je m'étais enfin décidé à prendre un métier? A cette question, je répondis évasivement; j'alléguai, pour justifier mon indécision, mon goût pour les travaux d'archives.

« Odoardo m'écoutait avec bienveillance. Évidemment, pour lui, les voyages, le jeu, les femmes, étaient les seules occupations admissibles, certes je comprenais cela, mais néanmoins les recherches d'érudition avaient bien leur intérêt. Ainsi dernièrement, par exemple, j'avais découvert de curieux détails sur son aïeule, la comtesse Barbara. En disant cela, je désignais le portrait. Odoardo parut quelque peu embarrassé, puis il se mit à rire bruyamment :

« — Allons, je suis sûr que tu as découvert quelques frasques de ma respectable aïeule. Ah! vous autres érudits, vous êtes tous les mêmes. Imagine-toi qu'il a dernièrement paru à Paris une brochure, où un jeune chercheur

français prétend avoir mis la main sur une correspondance des plus compromettantes entre la comtesse et l'aventurier Casanova de Seingalt.

« Il me regardait en dessous. Je me mis à rire à mon tour :

« — Eh ! eh ! mon cher Odoardo, cela ne m'étonnerait pas et il se pourrait fort bien que ce soit Casanova qui ait contribué à initier ton aïeule aux manipulations d'alchimie et aux opérations de magie. Venise, à ce moment, était pleine de cabalistes. Il en venait même de l'étranger.

« Odoardo ne riait plus, il semblait en proie à un malaise visible et détourna brusquement la conversation. Il revint sur la question de la carrière qu'il était urgent que je choisisse. Il m'offrit même de m'aider de ses relations. Si j'avais besoin de lui, il était à ma disposition. Tout en parlant, il faisait discrètement tinter quelques pièces d'or dans le gousset de son gilet.

« Pauvre Odoardo, ce n'était pas cela que je

voulais de toi ! Ce qu'il me fallait, c'était le merveilleux secret de transmutation dont tu étais certainement possesseur, et j'étais bien résolu à l'obtenir de toi, de gré ou de force. Il ne me restait plus qu'à trouver le moyen de t'arracher par persuasion ou par violence la formule mystérieuse et souveraine !

« Ces moyens, j'employai plusieurs semaines à les combiner. Chaque jour, je passais de longues heures à les méditer dans la grotte d'or de Saint-Marc. Souvent, je prenais une gondole et me faisais conduire au plus désert de la lagune. Le silence de ses eaux muettes est propice à la réflexion. Ce fut un soir que ma gondole longeait les vieux murs de l'île San Servolo que j'arrêtai le plan suivant : je demanderais à Odoardo un entretien particulier, puis, une fois enfermés seul à seul, je saurais bien le faire parler. J'étais d'une force musculaire peu commune. J'étais déterminé à tout pour parvenir à mon but.

« Il me fallut attendre le retour d'Odoardo qui était allé à Rome pour assister à une repré-

sentation théâtrale. Enfin, le jour fatidique arriva. Odoardo devait me recevoir à six heures. A cinq heures et demie, je me dirigeai vers le palais Grimanelli.

« Toutes mes dispositions étaient prises. J'avais dans ma poche un bâillon et de solides cordelettes et je n'avais pas oublié mon revolver. J'étais très calme. Une seule chose me préoccupait. Odoardo me recevrait-il dans son fumoir ou dans la galerie des fresques ? J'eusse préféré le fumoir, plus isolé, mais je saurais m'accommoder de la galerie. Quoi qu'il en fût, j'étais sûr de réussir. Odoardo ne m'opposerait pas grande résistance et, une fois son secret livré, il me pardonnerait même peut-être bien le sans-gêne de mon procédé.

« Ce fut dans ces sentiments que j'arrivai au palais Grimanelli et ce fut dans la galerie que l'on me conduisit. Au haut de l'escalier, le domestique qui m'accompagnait se retira. J'entrai doucement. Odoardo se trouvait justement devant la fresque de Longhi qu'il semblait examiner avec une telle attention que je pus m'ap-

procher de lui sans qu'il remarquât ma présence. Avant qu'il eût pu pousser un cri, faire un mouvement, il était bâillonné et étendu sur le pavage. Je m'essuyai le front, tirai mon revolver et me mis en devoir de lui expliquer ce que j'exigeais de lui. A mesure que je parlais, Odoardo devenait d'une pâleur livide. Il ne paraissait pas m'écouter et ses yeux demeuraient fixés sur un point de la muraille. Machinalement, je suivis son regard. Ce que je vis était si terrible que le revolver me tomba des mains et que je demeurai paralysé d'épouvante.

« Lentement, mais sûrement, dans la fresque où l'avait peinte Longhi, la comtesse Barbara s'animait d'une vie mystérieuse. Ce fut d'abord un doigt qui remua, puis la main, puis un bras, puis l'autre bras. Soudain, elle tourna la tête, elle avança un pied, puis l'autre. Je vis l'étoffe de sa robe s'agiter. Oui, la comtesse Barbara quittait la muraille où, depuis cent cinquante ans, son image immobile était demeurée prise sous les couleurs et les enduits.

Et il n'y avait pas de doute possible. A la place qu'elle occupait dans la fresque une large tache blanche se dessinait. La comtesse Barbara venait défendre le secret pour lequel sans doute, jadis, elle avait vendu son âme au Diable. Maintenant, elle était à deux pas de moi. Tout à coup je sentis sur mon épaule sa main lourde et glacée, tandis que ses yeux me regardaient impérieusement et longuement.

« Quand je repris connaissance, j'étais couché sur un lit auquel me retenait une sangle solide. Dans un coin de la chambre, Odoardo causait avec un monsieur à barbe grise. C'était l'excellent directeur de l'asile San Servolo. A mon chevet, mon père et ma mère pleuraient. Sur une petite table étaient déposés le bâillon, les cordelettes et le revolver. Heureusement que j'étais désormais considéré comme fou, sans quoi ces pièces à conviction eussent pu m'attirer bien des ennuis.

« C'est égal, j'ai été bien près de savoir le grand secret, et sans cette maudite comtesse Barbara... »

TAYLOR INST. OXFORD

J'avais relégué depuis longtemps dans mes paperasses les confidences du pensionnaire de l'île San Servolo, quand, le mois dernier, je vins passer une quinzaine à Venise.

Un jour que je me promenais place Saint-Marc, je rencontrai mon ami Jules d'Escoullac.

— Venez donc, me dit-il, voir les fresques du palais Grimanelli que l'on me propose d'acheter. Le comte Grimanelli est mort récemment à Londres, et ses héritiers vendent ses Longhi. Ils sont dans le genre de ceux du palais Grassi.

Grimanelli ! ce nom attira mon attention. Où donc l'avais-je entendu prononcer ?

Je suivis mon ami d'Escoullac qui ajoutait :

— Seulement, c'est ennuyeux, la fresque est détériorée et il manque un personnage. Il paraît que l'accident date d'une vingtaine d'années. Quelque fissure ou quelque écaillement de la muraille. Ces Vénitiens sont si négligents et puis le comte n'habitait plus son palais !

Nous arrivâmes au palais Grimanelli. Il est situé à San Stae, tout près du Grand Canal. Le gardien nous fit monter.

La fresque de Longhi couvrait tout un panneau de la galerie. Elle représentait des personnages assis à des tables de jeu. Au milieu, il y avait en effet une grande place blanche.

Je me souvenais, maintenant. C'était là que se trouvait jadis l'image de la comtesse Barbara...

Et pendant que Jules d'Escoullac jargonnait italien avec le gardien, j'éprouvais, devant ce curieux hasard, une singulière impression de trouble et de malaise.

TABLE DES CONTES

TABLE DES CONTES

L'Acacia 2
Ex-Voto. 61
Pendant le Bridge 73
Le Bal 87
L'Avertisseuse. 99
Propos de Guerre. 113
La Porte fermée 127
L'Évadé. 139
La Révolte du Taï-Pou. 153
Le Secret du Bonheur. 165
Anecdote sur le duc d'Aleria. 183
Le Testament du Comte Arminati 197
Le Regret. 213
Le Secret de la Comtesse Barbara 227

7071627

LES MAITRES DU LIVRE

—

CONTES DE FRANCE ET D'ITALIE

PAR

HENRI DE RÉGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

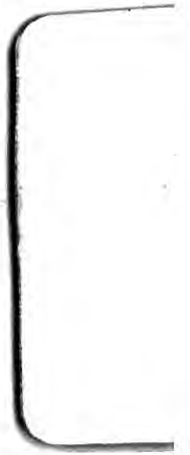
GEORGES CRÈS ET Cie

3, PLACE DE LA SORBONNE, 3

MCMXII

Renier

140

I/K. 791 A.1

7 fr. 50 net.